

60 Année - No 5

Mai 1913

NOTRE ROMAN COMPLET :

Le Casseur de Pierres

Par CH. DESLYS.

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

Ch. Deslys



Un groupe de bayadères. (Voir intérieur).

Sommaire: Joli mois de mai. L'Aviation. Le Strigops. L'Industrie des roses. Les insectes qui fabriquent des filets. Lord Durham et Téléphore le Farceur. Animaux terrassiers et mineurs. Les Peaux de marsouins. Filtres économiques. Les pigeons photographes. La Danse des Bayadères. Les Chiens de prairie. Un oiseau sans ailes. Les Skipetars. Le Saumon. Les yeux artificiels. Les voyages curieux. Les mouvements inconscients. Une gare immense. Ce qu'il y a d'autos dans le monde. Ce qui remplace les chevaux. Le brigandage dans les Balkans. Une culture nouvelle. Un peu de tourisme. Poésies, etc.

POIRIER, BESETTE & C^{IE}
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

UN BUSTE IDEAL

Lisez attentivement ceci:

Pourquoi vous désoler parce que votre poitrine manque d'ampleur et de fermeté ou bien parce que ces vilains creux que l'on nomme "salières" déparent votre gorge? Eh bien, nous allons vous dire où vous pouvez vous le procurer ce secret qui vous donnera la beauté que vous souhaitez.

Sachez tout d'abord que vous n'aurez à employer aucune drogue, aucun appareil; par conséquent qu'il n'y a aucun risque pour votre santé et que vous pourrez augmenter votre buste de 2 à 4 pouces en l'espace de très peu de semaines.

TRAITEMENT RATIONEL DU PROFESSEUR HELIOS

Je certifie volontiers avec plaisir que votre traitement a bien l'effet annoncé; 15 jours seulement de pratique ont suffi à m'en convaincre et j'ai la conviction qu'il produira le même effet à toutes celles qui auront la persévérance de le pratiquer malgré la légère fatigue qu'il occasionne les premiers jours, fatigue qui d'ailleurs disparaît bien vite.

Mme V..., Montréal.



Remplissez et détachez ce coupon que vous enverrez sous enveloppe affranchie à Professeur Hélias, Dépt. F., Boîte 2740, Montréal, Qué.
Veuillez m'envoyer, par retour du courrier, le Traitement Rationel pour la Beauté de la Poitrine.
Ci-inclus 50 cents, prix du traitement.

Nom
Rue
Localité



Seule double voie ferrée entre Montréal, Toronto, Hamilton Niagara Falls, Détroit et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par "l'Internationale Limitée"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte Montréal à 9.00 a.m. Tous les jours

Quatre Trains Express par Jour

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.
Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains du jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes pour lire dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H. Co.—8.45 a.m. 6.30 p.m., 7.25 p.m., 8.10 p.m.

MONTREAL-BOSTON-SPRINGFIELD via C.V. Ry.—8.31 a.m., 8.30 p.m.

MONTREAL-OTTAWA—8.16 a.m., 6.30 a.m., 6.55 p.m., 8.00 p.m.

MONTREAL-SHERBROOKE-LENNOX-VILLE.—8.00 a.m., 6.16 p.m., 8.15 p.m.

aTous les jours. bTous les jours excepté le dimanche.

Raoul Lebœuf

Entrepreneur Plombier



Poseur d'Appareils à Gaz et Eau Chaud.

Réparations de toutes sortes, une spécialité

Brûleurs et Manteaux à Gaz à bas prix.

160 Rachel E

Tel. Bell St-Louis 4109

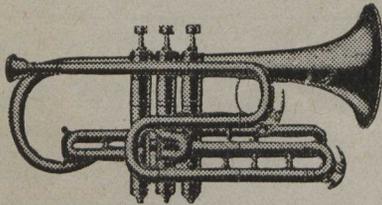
MONTREAL

Maison Fondée en 1852
Tel. Bell Main 554

Chs. Lavallée,

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR
d'INSTRUMENTS de MUSIQUE
et
MUSIQUE EN FEUILLE



Réparations de toutes sortes

Agent pour: Besson & Cie, de Londres,
Ang., Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon,
France, J. W. York & Sons,
de Grand Rapids, Mich.

35, Boul. St-Laurent, - Montréal

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

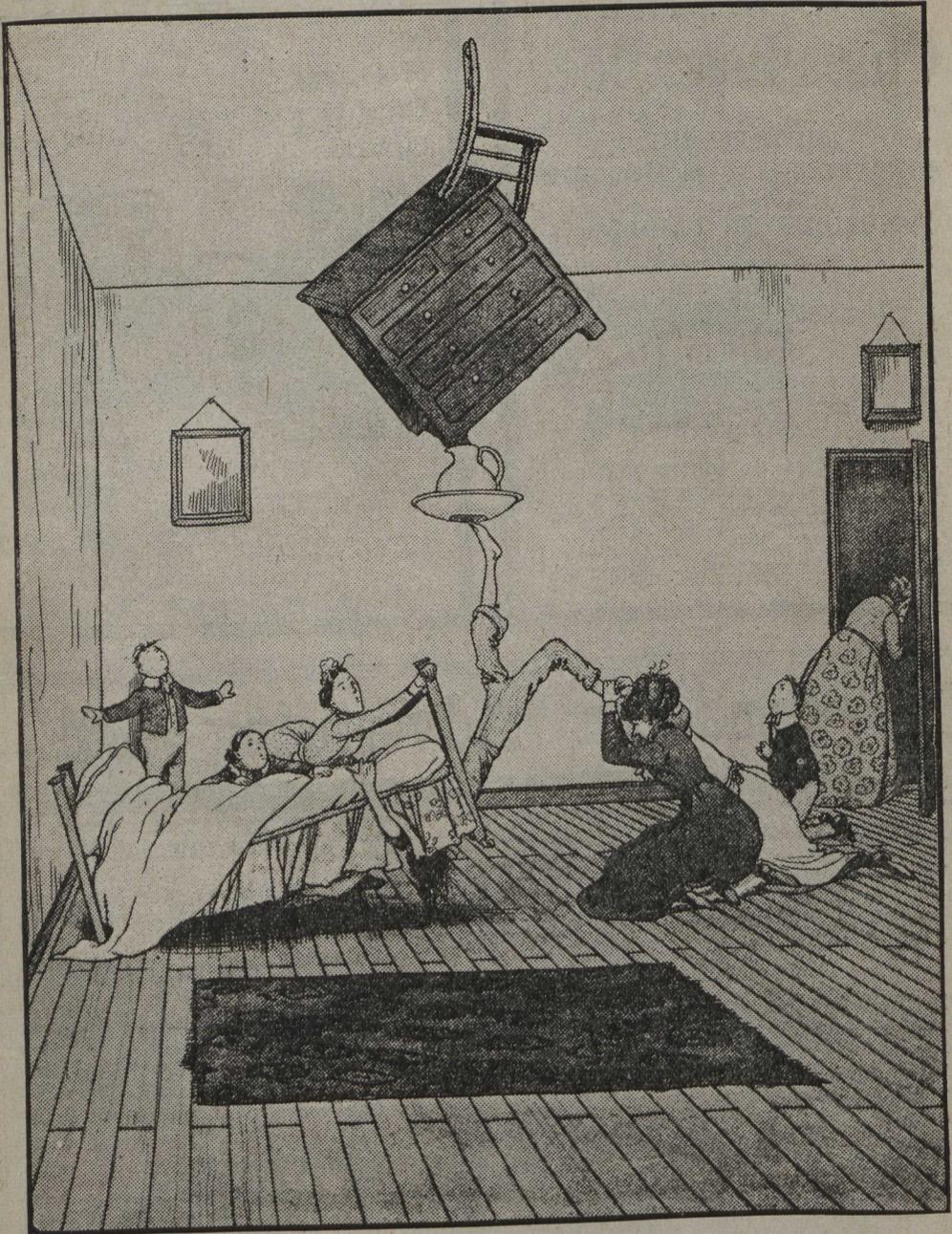
Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building., 4 rue Hopital, Montreal

LA SANTE PAR L'EXERCICE.



Voici une "prise d'orteil", meilleure que celles du Parc Sohmer pour acquérir la souplesse du pied.

La Revue Populaire

ABONNEMENT: Canada et Etats-Unis: Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts Montréal et Etranger: Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts	Parait Tous les Mois	POIRIER, BESSETTE & Cie. Editeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL. AVIS AUX ABONNES La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
---	-------------------------------------	--

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Joli Mois de Mai

JOLI mois de mai, quand reviendras-tu? Tel est le souhait fréquemment formulé au cours des journées maussades qui servent, chaque année, de transition entre l'hiver et le printemps.

Il est revenu et, avec lui les beaux jours le soleil et la gaieté.

Il semble, en effet, que mai ne doive apporter que satisfaction avec lui si l'on en croit certains proverbes.

En avril, dit l'un d'eux, n'ôte pas un fil, en mai fais ce qu'il te plaît; ce qui revient à dire que la température du mois de mai permet déjà de porter sans crainte les vêtements légers d'été.

Un autre proverbe plus optimiste encore dit carrément: "Mai pluvieux enrichit le laboureur et marie sa fille".

Les anciens avaient personnifié ce mois de façon très aimable sous la figure d'un homme vêtu d'une longue robe et portant une corbeille de fleurs sur la tête; ils l'avaient, en outre placé sous la protection toute spéciale d'Apollon.

Le mois de mai ne fut pourtant pas toujours le mois de la tranquillité et son nom est associé, dans l'histoire, à certains faits dont le souvenir troublé n'est pas près de s'effacer.

Ce fut, par exemple, la journée "du 31 mai" qui, en l'année 1793, vit l'arrestation des girondins; ce furent également, plus tard, la révolution parlementaire française de mai 1873 et quatre ans après la tentative de coup d'Etat du 16 mai.

A peu près à la même époque, en 1873, 1874 et 1875, c'est l'Allemagne, à son tour, qui associe le nom du mois des fleurs à des lois connues sous le nom de lois de mai et qui eurent pour effet une évolution profonde de la politique germanique.

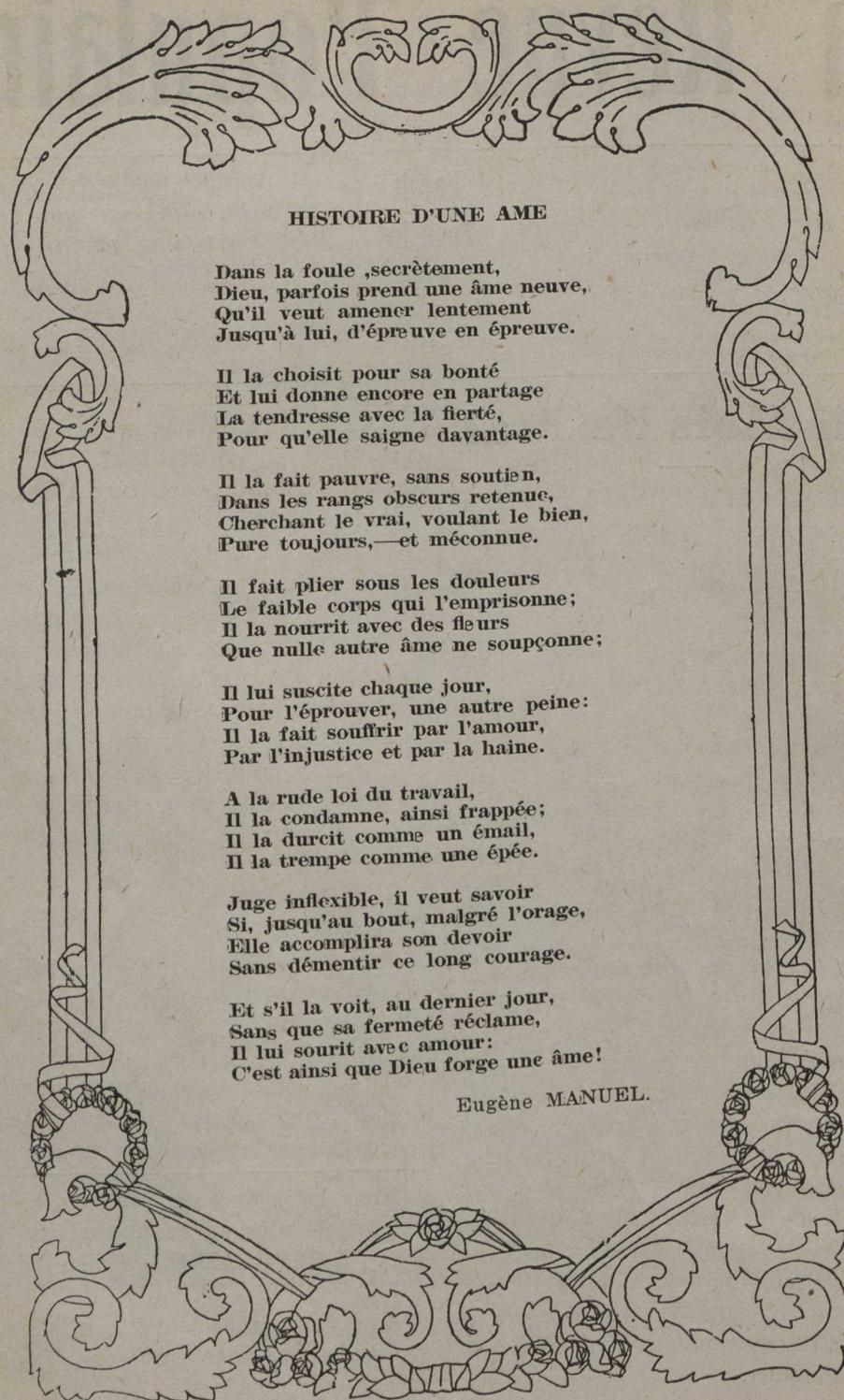
Tout ceci est bien grave et bien sérieux pour un mois dont l'idée seule évoque le calme et la joie.

D'autre part, c'est peut-être par une juste répartition des choses qu'il en est ainsi; un sourire continu finit par lasser, un ciel toujours limpide devient monotone et quelques nuages de temps à autres font mieux apprécier son habituelle beauté.

C'est sans doute pour cette raison que la pure légende de mai se ternit par-ci par-là de quelques taches.

Nous informons nos lecteurs qu'il ne nous reste plus aucun exemplaire de la REVUE POPULAIRE antérieur à janvier 1913.

Nous ne pouvons donc pas satisfaire aux demandes qui nous parviennent relativement à ces numéros.



HISTOIRE D'UNE AME

Dans la foule ,secrètement,
 Dieu, parfois prend une âme neuve,
 Qu'il veut amener lentement
 Jusqu'à lui, d'épreuve en épreuve.

Il la choisit pour sa bonté
 Et lui donne encore en partage
 La tendresse avec la fierté,
 Pour qu'elle saigne davantage.

Il la fait pauvre, sans soutien,
 Dans les rangs obscurs retenue,
 Cherchant le vrai, voulant le bien,
 Pure toujours,—et méconnue.

Il fait plier sous les douleurs
 Le faible corps qui l'emprisonne;
 Il la nourrit avec des fleurs
 Que nulle autre âme ne soupçonne;

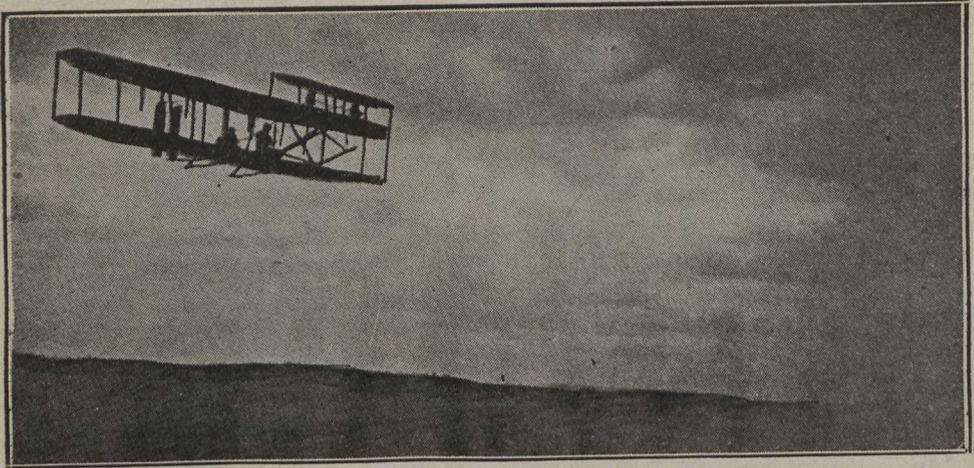
Il lui suscite chaque jour,
 Pour l'éprouver, une autre peine:
 Il la fait souffrir par l'amour,
 Par l'injustice et par la haine.

A la rude loi du travail,
 Il la condamne, ainsi frappée;
 Il la durcit comme un émail,
 Il la trempe comme une épée.

Juge inflexible, il veut savoir
 Si, jusqu'au bout, malgré l'orage,
 Elle accomplira son devoir
 Sans démentir ce long courage.

Et s'il la voit, au dernier jour,
 Sans que sa fermeté réclame,
 Il lui sourit avec amour:
 C'est ainsi que Dieu forge une âme!

Eugène MANUEL.



L'AVIATION

— o —

PAR A. RIOU.

— o —

La question d'actualité, celle vers laquelle se tendent avec un intérêt croissant tous les efforts du génie humain est sans contredit " l'aviation ".

Si Buffon eut vécu de nos jours il eut certainement écrit que " La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle des éléments et surtout, celle des airs.

Les problèmes les plus ardues avaient été résolus et le génie de l'homme après avoir soumis à sa loi et à ses besoins, la majeure partie des éléments, se trouvait arrêté dans son merveilleux essor par la conquête de l'air. Pour aussi fantastique qu'ait paru cette audace, elle n'a pas été de nature à rebuter l'effort raisonné de la science et dès maintenant il est permis d'affirmer sans contestes, que le génie humain est arriver à capter l'immense espa-

ce céleste à s'y introduire en de merveilleuses évolutions, en un mot à assurer le triomphe de l'intelligence et du cerveau sur la matière.

L'homme a toujours subi le charme prenant du vol des oiseaux.

" Des ailes, des ailes " se sont écriés de tous temps les poètes et les rêveurs. Depuis Icare, le rêve n'était-il pas de franchir les espaces éthérés de se frayer un passage dans l'immensité, de pénétrer dans l'inconnu.

Les écrivains grecs nous rapportent les essais tentés dans cet ordre d'idées au quatrième siècle av. Jésus Christ. Archytas de Tarente lança son premier cerf-volant qui se composait d'une colombe de bois qui volait, mais ne se relevait plus lorsqu'elle venait à tomber.

Sous Néron, Simon le magicien voulut expérimenter une machine volante et s'élever dans les airs, mais il ne réussit qu'à se briser le crâne sur le Forum. Les mêmes essais entraînant des conclusions identiques eurent lieu à Constantinople du temps de l'empereur Commène. Au 15^{ème} siècle, Roger Bacon nous laisse une description d'une machine volante, puis ce fut Jean Baptiste Dante, qui à l'aide d'ailes artificielles chercha à évoluer dans les airs et se brisa les jambes sur l'église de Pérouse.

Au XVII^{ème} siècle, l'idée du voyage aérien s'accrut avec la découverte du télescope, on ne rêva plus que voyages aux planètes, excursion dans la lune et dans les étoiles, dont Cyrano de Bergerac nous laisse une idée dans ses fameux romans d'aventures extraordinaires.

En 1755 le P. Gallien, traita de la question de navigation aérienne et en 1736 à Lisbonne, un moine Laurent de Gusman parvint à s'élever jusqu'aux frises du palais du roi Jean V, d'où il retomba s'infligeant d'ailleurs de cruelles blessures.

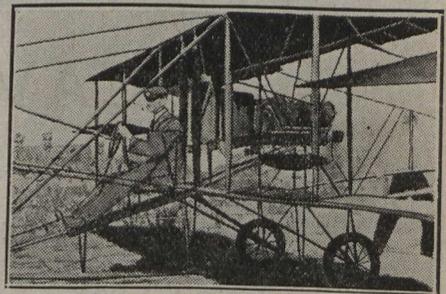
Que dire des Besnier, des Allard, de l'abbé Desforges, dont les essais furent aussi peu concluants, jusqu'au jour où Montgolfier résolut enfin le problème du "plus léger que l'air". Ce fut le premier essai tangible vers ce que longtemps on s'était plus à dénommer "l'inaccessibile chimère", qui devait de nos jours devenir "la merveilleuse réalité."

Avec l'aérostat, l'homme avait à sa disposition le moyen de s'élever jusqu'aux nues, mais ce n'était, en somme, qu'un moyen, car il se trouvait prisonnier de l'ambiance, aucun dispositif ne lui permettant de se mouvoir à son gré et d'évoluer selon son propre désir.

L'imagination aida dès lors puissamment

l'industrie car, il est permis de dire, que le promoteur de la navigation aérienne, l'initiateur du mouvement à venir, fut le romancier français Jules Verne qui, le premier, émit l'idée de l'aéronef se dirigeant au moyen du moteur, comme il avait conçu l'idée du sous-marin obéissant à l'impulsion électrique.

Le plus léger que l'air ouvrait un champ d'action plus facile, car il ne s'agissait en réalité que de perfectionner une invention dont les bases étaient solidement établies.



Un biplan au départ.

Aussi les progrès firent-ils des pas de géant, et bientôt M. Santos Dumont arrivait à résoudre le fameux principe de la direction par le moteur.

On peut dire que dès lors la plus grande lacune était comblée au point de vue de la navigation aérienne et le monde entier tressaillait en entrevoyant la possibilité de la conquête de l'air.

Là ne devait pas s'arrêter le génie de la construction. Le "moteur" qui rendait déjà d'immenses services dans l'industrie de la traction mécanique, devait être le pivot autour duquel, allaient graviter les conceptions les plus osées et les plus étonnantes des inventeurs.

Le dirigeable avait permis à Santos Dumont de constater quel formidable levier

pouvait devenir le moteur. Partant du principe que de même qu'une hélice douée d'un mouvement de rotation arrivait à se vriller dans l'eau et à fournir une propulsion considérable, il en conclut que tout en tenant compte de la densité plus faible de l'air, une hélice douée d'un mouvement giratoire décuplé ou centuple, pouvait également se visser dans l'air et devenir de ce chef le moyen le plus sûr de transmission de la vitesse.

Le problème du "plus lourd que l'air" était définitivement posé, et le moteur allait fournir à l'audacieux inventeur le moyen de donner à son rêve un commencement de réalisation. S'appuyant sur les données du vol des cerfs-volants cellulaires, Santos Dumont, après une étude approfondie des surfaces portantes, se mettait activement à l'oeuvre. Aux Etats-Unis également on travaillait ferme et la navigation aérienne était à l'ordre du jour. Avec Langley qui, en 1896, construisit la première petite machine volante avec moteur, Chanute qui multiplia ses efforts des progrès sensibles furent réalisés, mais ce furent surtout ses élèves, les frères Wright dont les essais furent des plus concluants.

En 1905, un véritable émoi s'empara du public lorsqu'on apprit que les inventeurs américains venaient d'effectuer avec leur appareil une course de 38 kilomètres, avec virage parfaitement réussi à l'allure de 60 kilomètres à l'heure.

Mais aucun jury n'avait constaté ces vols qui ne pouvaient dès lors être considérés comme officiels, et on ne peut oublier que c'est à M. Santos Dumont qu'on doit le premier essai caractéristique dans cette voie du progrès.

Ces tentatives heureuses déterminèrent une véritable ruée du talent industriel vers la nouvelle conquête, qui d'ores et

déjà donnait de si merveilleux résultats. Le 13 janvier 1908 au parc d'Issy, un aéroplane s'élevait sans difficulté, suivait une piste tracée à l'avance, décrivait une courbe et franchissait le poteau d'arrivée, salué par les acclamations frénétiques d'une foule en délire. A cet instant précis, Henry Farman affirmait nette-



Construction de la charpente d'une aile de monoplane.

ment la conquête de l'air, et traçait son nom au premier feuillet du livre d'or de l'aviation française.

Et maintenant qu'est-ce qu'un aéroplane, et quel peut être sa définition, en évitant autant que possible les détails techniques trop ardues? Simplement une ou deux surfaces planes superposées, qu'un

moteur très léger et très puissant fait progresser à grande vitesse. Le plan simple ou double suspendu dans l'air retombe naturellement entraîné par sa pesanteur. Mais muni de la machine et légèrement incliné sur l'horizon, il rencontre l'air ambiant dont la résistance de soulève, et d'autant plus que la vitesse est plus grande et l'angle d'inclinaison plus marqué.

Les aéroplanes actuels ont 15, 20 ou 60 verges carrées d'envergure pour pouvoir enlever des poids de 150, 200, et 300 kilos. Certains, comme le type Voisin, possèdent plus de 30 verges de voilure, et sont entraînés par un moteur de 35 chevaux.

Les appareils sont monoplans, ou bi-plans, suivant qu'ils sont constitués par un ou deux plans superposés.

L'aéroplane est fixé sur un cadre ou fuselage, au-dessous duquel sont placées deux roues de bicyclette. L'aviateur met son moteur en marche, celui-ci fait tourner l'hélice dont les branches en frappant l'air impriment aussitôt une grande vitesse au système. L'aéroplane court comme un automobile, on incline très légèrement la voilure et le système qui roulait quitte la terre.

L'aéroplane s'avance vivement à 3, 4 et 6 mètres de hauteur, à ce moment il obéit parfaitement à son pilote.

Quant à l'atterrissage il suffit pour s'en rendre maître de relever légèrement une voilure au moment de la descente, pour que le contact sur le sol soit devenu accessible.

Que dire des véritables tours de force accomplis par les aviateurs dans ces dernières années? Rééditant le fameux mot historique, les Français ont pu déclarer. "Non seulement il n'y a plus de Pyrénées!" mais aussi, il n'y a plus d'Alpes, plus de Manche, plus de Méditerranée...

Après avoir conquis la mer en effectuant le raid Paris-Londres, au-dessus des flots les plus mouvementés du vieux continent Européen, l'aéroplane a franchi les terribles passages des Alpes, et enfin mis en relation la vieille Europe avec le continent Africain.

Successivement de hardis pilotes sur leur frêle armature de toile et d'acier se sont lancés dans des envolées fantastiques dont le récit fait vibrer nos cerveaux et dont les aées déterminent le frisson instinctif.

Toute cette phalange des hardis pionniers de la navigation aérienne, malgré les marques sanglantes qui n'ont cessé de jalonner la route déjà parcourue, n'ont pas hésité à braver froidement la mort pour mener à bien leurs périlleuses tentatives.

Tout dernièrement Garros établissait le record du trajet accidenté en volant de Tunis à Rome, passant par la Sicile, en effectuant ce voyage de 500 milles en 3 h. 32 minutes. Tel est le bilan de la vitesse!

Puis c'est Perreyron qui, laissant loin derrière lui les géants des airs, s'envole dans les nues et fait atteindre à son monoplan Blériot, l'altitude effrayante de 6,000 mètres; soit près de 900 mètres de plus que les cimes inaccessibles du Popocatepel la plus haute montagne du globe! Que de chemin parcouru depuis le 20 octobre 1909, au Latham étonnait le monde entier, en s'élevant à la hauteur de 200 mètres.

Il faudrait plusieurs volumes pour enregistrer les prouesses des aviateurs pendant le cours de ces dernières années; à notre grand regret nous nous voyons obligé de glisser rapidement sur leurs exploits au cours de cette revue rapide de l'aviation, qu'il nous soit du moins permis

de saluer au passage les victimes de la "rançon du progrès". Leur sang si largement répandu au profit de la science, fécondera sans nul doute le champ merveilleux sur lequel continue à germer la semence profitable aux générations futures.

La première application sérieuse de l'aéroplane a été son adaptation à la défense du territoire. Son rôle était on le comprendra clairement désigné dans les mouvements stratégiques militaires, et de même que le sous-marin au point de vue naval, l'avion devenait dans l'armée de terre l'éclairéur indiscutable et indiscuté de la "guerre de demain."

L'idée du service de vedette par l'aéroplane n'est pas nouvelle, d'ailleurs le vieux proverbe latin n'est-il pas toujours parfaitement exact "Nil novi sub sole!" On rapporte en effet, qu'en 1864 un excellent patriote Français, M. d'Esterno, né à Dijon en 1805 et mort à Paris en 1884, avait prévu, dans des mémoires fort intéressants, (dernièrement rendus publics par l'aviateur Jules Delacour), en même temps que la guerre Italo-Turque, le voyage des aviateurs qui à la première étape du circuit de l'Est, mirent moins de deux heures pour se rendre de Paris à Troyes.

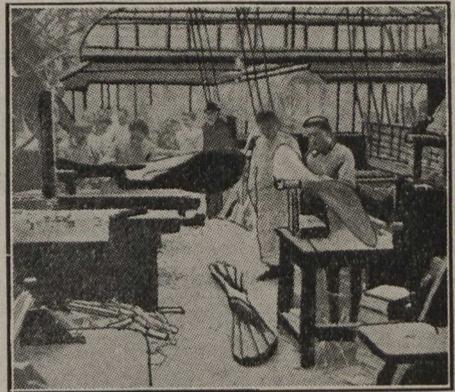
"C'est principalement comme instrument de guerre que nous allons apprécier l'appareil volant, dit-il... L'ennemi n'aurait pas plus de prise sur le voyageur lui-même que sur la voie qu'il aurait à parcourir. On n'intercepterait plus les courriers. Ils traverseraient tranquillement les pays ennemis se tenant au-dessus de la portée du canon et ne prenant même pas la peine de dissimuler leur passage...

On écraserait de grenades et de bombes les bivouacs et les troupes en marche ou en ligne; on atteindrait à toutes distances les réserves qui peuvent être aujourd'hui protégées par l'éloignement, ou abritées

derrière un pli de terrain.

Parlant également de l'époque Napoléonienne, il dépeint la situation de l'Empereur à Waterloo, et déclare que si "quelques appareils volants avaient été à sa disposition, sa couronne était sauvée et la face du monde changée."

L'enthousiasme éveillé par l'aviation, le succès prodigieux et la popularité incroyables de la "Cinquième arme", lui a tout de gô ouvert une place prépondérante dans les actions militaires. Après ses essais dans les différentes manoeuvres essais des plus concluants, les puissances



Un atelier de construction d'hélices.

n'ont pas hésité à se pourvoir de flotilles aériennes qui ont déjà reçu le baptême du feu au cours de la guerre Italo-Turque, et actuellement encore dans les différents Balkaniques.

Aujourd'hui, l'utilité incontestable des avions sur le théâtre des opérations, a déterminé les alliés victorieux à embaucher à prix d'or les pilotes Français et à se composer une véritable flotille aérienne.

Sur les confins du désert dans les postes avancés de l'Algérie et de la Tunisie, les biplans Henri Farman sillonnent les

mers, et "l'Oiseau du désert", comme le baptisent les indigènes de ces régions, ne peut qu'ajouter au prestige français auprès des populations musulmanes.

Si l'on ajoute que la récente innovation de la télégraphie sans fil adoptée aux aéroplanes, et due au caporal Rouget, permet à l'officier aviateur de renseigner son chef minute par minute sur les mouvements ennemis, on aura suffisamment fait comprendre que le pourra être l'importance considérable de l'aéroplane dans une guerre Européenne dont l'éventualité se fait sentir tous les jours davantage.

Au point de vue de construction, l'aéroplane a suscité l'essor d'une industrie nouvelle qui ne fait que s'accroître et par là même offre un débouché considérable au travail et à la main d'oeuvre, surtout en France, où l'on estime à 1800 environ le nombre des machines déjà construites. Le prix en est encore relativement considérable si l'on pense que certains petits types Bériot coûtent en général de \$3,000 à \$5,000, cela tient à ce que toutes les pièces peuvent difficilement être construites par la même maison, ce qui est de toute nécessité de spécialiser certaines usines dans la fabrication d'accessoires spéciaux.

La machine volante doit tout à la fois réunir dans sa construction le maximum de solidité et de sécurité, avec le maximum de légèreté. Les 500 kilos d'une machine volante d'une puissance de 50 chevaux devront se répartir sur une construction longue de 10 à 11 verges et large d'une dizaine. L'ensemble sera donc très grêle puisqu'il doit être léger avec de telles dimensions, et il est absolument nécessaire pourtant que tout soit raidi et résiste aux déformations que lui imposeraient, ou la vitesse de marche, ou la violence du vent.

On est arrivé rapidement, grâce aux études de spécialistes, à trouver des combinaisons de construction qui assurent légèreté, solidité, homogénéité, raidissement, avec un poids étonnamment faible pour la charpente principale ou les charpentes secondaires. C'est dans cet ordre d'idée que l'on est arrivé à constituer les poutres armées qui sont des espèces de poutres à treillis, tout à jour, faites d'éléments en bois entrecroisés et reliés les uns aux autres par des fils d'acier.

Le bois employé dans la construction est généralement le bois de frêne qui présente une solidité remarquable tout en étant très léger, pour les assemblages c'est le sapin ou le peuplier. Les pièces ne sont jamais clouées les unes aux autres, mais assemblées au moyen de douilles métalliques, lesquels sont elle-même serrés au moyen d'écrous. Ce dispositif permet le démontage rapide de l'appareil et son transport plus aisé.

La partie la plus délicate dans la fabrication de l'aéroplane est celle de l'hélice. Ses ailes présentent une courbure savante, minutieusement étudiée. Les extrémités taillées aussi minces que possible sont recouvertes de toile et soigneusement vernies comme le corps même de l'hélice car il est essentiellement nécessaire que le frottement sur l'air soit aussi faible que possible.

C'est à l'aide de tous ces artifices de construction, de ces efforts de spécialistes, de cette mise à contribution de matériaux spéciaux, grâce aussi à l'habileté des ouvriers et des ingénieurs, que l'on est arrivé à donner aux aéroplanes, du moins pour l'instant, le maximum de force et de rendement, avec le minimum de poids, ce qui équivaut à la presque complète solution du problème.

Combien d'entre nous se sont deman-

dés quels devaient être les impressions ressenties par un aviateur au cours de sa première envolée? Ils sont légions, ceux qui ont désiré et désirent encore ardemment se rendre un compte exact et bien personnel de la forte sensation d'un premier départ? Plus favorisé que beaucoup d'autres, l'auteur de cette rapide esquisse, a pu il y a peu de temps, prendre place dans une machine volante et par là même enregistrer avec soin les capiteuses sensations d'un voyage aérien.

C'est en 1911, à Teunis, sur l'immense hippodrome de Kassar Saïd, qu'il me fut permis de réaliser mon rêve, grâce à l'amabilité de M. Bouvier, aviateur de grand mérite, venu en Tunisie au cours du voyage présidentiel de M. Fallières.

A l'aurore exquise d'une matinée de mai, nous arrivions devant le hangar où le biplan attendait aux mains des mécaniciens, le moment de s'éancrer gracieux et léger sous le ciel uniformément bleu du continent africain.

Après les essais d'usage, je prends place derrière l'aviateur sur un léger siège en aluminium. Ma poitrine se serre, un frisson parcourt mon épiderme, et j'étreins à le broyer le fuselage à portée de ma main. Soudain un bruit terrible me fait tressaillir, un battement gigantesque, quelque chose comme un coup de trombe ou le hurlement d'un cyclone, c'est la mise en marche du moteur et le tourbillon de l'hélice, puis soudain, sans secousses, l'appareil se met en marche. Il roule d'abord doucement à la manière d'une auto très légère, puis la vitesse s'accroît, se précipite et je perçois le mot lancé par Bouvier "Attention!"

Un coup de levier très doux, et j'éprouve la sensation bien nette d'avoir quitté le sol. L'oiseau gigantesque prend son vol, s'élève doucement, il glisse avec

une progression lente et comme ouatée, et je demeure les yeux rivés dans l'espace, mais sans éprouver ce vertige auquel je m'étais préparé.

Je ressens une impression exquise, très spéciale, de quelque chose d'irréel, je plane en un mot, et si ce n'était le bruit hallucinant du moteur, il me paraîtrait avoir abdiqué avec mon être terrestre et avoir revêtu une enveloppe de rêve.

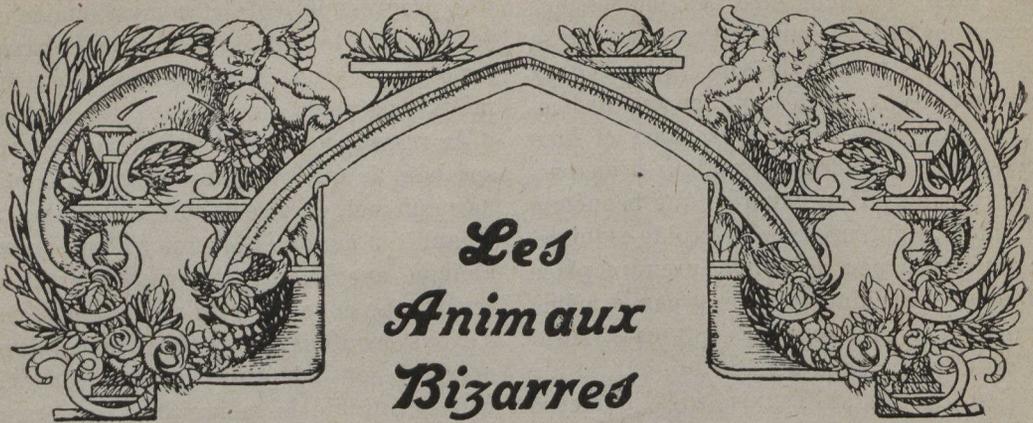
Nous montons toujours, les rideaux d'arbres sont dépassés. Au-dessous de nous se profile le merveilleux panorama de Tunis, avec ses coupes étincelantes, et ses minarets éclatants de blancheur. Là bas, comme fond du décor, c'est la chaîne du Zagouan qui se teinte de tonalités violettes, et dont les ombres viennent mourir dans le bleu de la Méditerranée aux rives frangées d'écume.

"Tenez-vous bien!" me crie Bouvier. L'appareil vient de décrire un arc de cercle et plane maintenant au-dessus de l'hippodrome dont nous apercevons les tribunes, pareilles à des jouets d'enfant.

Brusquement le bruit cesse. Je sursaute, le pilote vient de couper l'allumage, puis nous descendons en vol plané jusqu'à cinquante mètres du sol, où bientôt nous atterrissons légèrement.

Le voyage est fini, je quitte l'appareil encore sous le charme, incapable d'analyser immédiatement mes impressions trop violentes, mais gardant de cette première envolée un souvenir exquis que je souhaite à mes lecteurs de pouvoir un jour partager.





— o —

Le Strigops

— § —

CE sont là deux des plus bizarres représentants de l'étrange faune des îles des Antipodes. Tous deux appartiennent à la famille des Perroquets et sont considérés comme les descendants dégénérés de races d'oiseaux de très grande taille.

Au point de vue de la dégénérescence le plus curieux est le Strigops (*Strigops habroptilus* des savants), que l'on rencontre encore, bien rarement, dans les recoins les plus sauvages de la Nouvelle-Zélande, où les indigènes lui donnent le nom de "Kakapo". Ce Perroquet, devenu un animal nocturne, n'a conservé de son origine que la tête et le bec de ses ancêtres, mais il a pris le plumage grisâtre et hérissé des Hiboux dont il a adopté les mœurs; de plus il a, en abandonnant l'usage, presque complètement perdu ses ailes, ou du moins celles-ci sont réduites à des moignons rudimentaires dissimulés

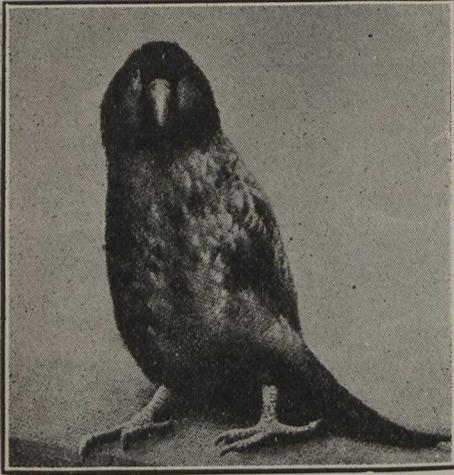
parmi les plumes des côtés.

Bizarre oiseau, il se creuse dans le sol un profond terrier, d'où il ne sort que la nuit pour aller, en sautillant gauchement, brouter la mousse ou les jeunes pousses des arbres. Extrêmement craintif, toujours sur ses gardes et très difficile à approcher, il est absolument inoffensif.

Il n'en est pas de même de son congénère le Nestor (*Nestor psittacus*) qui vit également en Nouvelle-Zélande où il est appelé par les Maoris "Kakatipou" ou "Kéa".

Celui-ci, quoique son vol soit fort rudimentaire, a conservé ses ailes et son plumage de Perroquet, gris cendré sur le dos, rouge orange sur le ventre, mais il s'est transformé en un redoutable oiseau de proie. Or, cette transformation est toute récente: naguère encore, comme tous les bons Perroquets, les Nestors étaient purement végétariens et se servaient tout au

plus de leur bec crochu pour broyer les amandes produites par certains arbres de la brousse; mais, à mesure que l'élevage du mouton se développait en Nouvelle-Zélande, ils ont trouvé un emploi mieux ap-



Le Strigops ou Perroquet sans ailes de la Nouvelle-Zélande.

proprié à l'arme formidable dont les avait dotés la nature et se sont attaqués avec tant d'acharnement aux paisibles quadrupèdes qu'ils sont devenus un danger sérieux pour les troupeaux.

“Le Kéa, écrit un voyageur, se pose tranquillement sur le dos d'un mouton.

Ses griffes crochues trouvent un point d'appui commode dans l'épaisse couche de laine, et, avec la précision d'un chirurgien, il tranche de son bec aigu une entaille dans la peau de la pauvre bête juste à l'endroit où se trouvent placés les reins. Le mouton, affolé, a beau se débattre, l'oiseau ne lâche pas sa proie et ne reprend son vol qu'après avoir dévoré toute la partie grasseuse qui enveloppe les reins. Inutile d'ajouter que la victime succombe après quelques jours d'horribles souffrances.”

Comment les Nestors ont-ils été amenés ainsi à devenir carnivore alors que les fruits qui formaient autrefois la base de leur nourriture n'ont pas cessé d'abonder dans les forêts néo-zélandaises? Il y a là un fait fort curieux et pour ainsi dire unique dans les annales zoologiques. En tous cas, les éleveurs menacés n'ont trouvé qu'un moyen de résoudre le problème en détruisant à coups de fusil ces bizarres Perroquets; ceux-ci sont en voie de si rapide extinction qu'il est aujourd'hui excessivement difficile de s'en procurer des spécimens vivants et qu'on les paie des prix très élevés.

Le Strigops est devenu encore plus rare; le seul individu vivant amené en Europe est actuellement au Jardin Zoologique de Londres.





L'Industrie des Roses



Voilà deux mots, qui, associés, sonnent bien mal. L'industrie des roses, cette expression manque tellement de poésie qu'elle semble un blasphème.

Comment la suave et si belle fleur de rose peut-elle servir à l'exploitation industrielle?

Tout simplement, pour en extraire précisément ce parfum délicieux, afin de le rendre moins éphémère.

Rose, elle a vécu ce que vivent les roses:
L'espace d'un matin.

Le temps de l'épanouissement des roses est si vite passé, que depuis les temps les plus reculés, on a cherché à en capter l'odeur pour la conserver religieusement.

L'huile de rose était connue du temps des Romains. On sait qu'Aphrodite onctionna le corps d'Hector avec de l'essence de rose.

La première description de l'art de préparer l'huile de rose employée dans les temps anciens se trouve dans les écrits de Dioscoride.

Cette préparation n'était autre qu'une huile grasse, fortement parfumée en y faisant macérer des feuilles de roses.

C'est sous cette forme qu'elle était employée jusque vers la fin du moyen-âge, sous le nom de "oleum rosarum."

Indépendamment des traditions apocryphes des Perses et d'autres peuplades orientales, les premières notions certaines sur la distillation des roses et l'emploi de leurs produits distillés se trouvent dans les manuscrits arabes qui rapportent qu'au huitième et neuvième siècles, l'eau de rose était un objet de commerce, qui s'étendait jusqu'aux Indes et en Chine.

Dans le "Code des cérémonies" de l'empereur d'Orient Constantin VII, paru en l'an 946, l'eau de rose de la Perse est mentionnée comme cosmétique, et au commencement du Xe siècle, les médecins la recommandent comme médicament.

Entre le Xe et le XVe siècles, c'était seulement la Perse qui fournissait l'eau de rose.

Pendant tout le moyen âge, la culture et la distillation des roses fut, pour ce pays, une source manifeste de nombreux et importants revenus.

Quant à l'essence de roses distillée, on ne la voit mentionnée, d'une façon positive que sous le règne du Grand Mogol, vers 1525, dans les mémoires dudit Empire, par un médecin vénitien, nommé Manucci, qui vécut 40 ans aux Indes.

A partir du XVe siècle, la Bulgarie, la France et l'Allemagne se mettent à distiller des roses. On sait qu'il existe plus de 7,000 sortes de roses. Dans cette grande variété, il y en a très peu qui peuvent servir à fabriquer de l'essence de rose.

Pour qu'une rose puisse être considérée comme industrielle, il ne suffit pas qu'elle

soit jolie.

Ce détail a peu d'importance pour le distillateur, il faut que son rendement soit assez élevé, qu'elle puisse donner beaucoup d'essence, comparativement aux autres et qu'elle ne se fane pas trop vite.

C'est la "rosa damascena" qui remplit le mieux ces conditions.

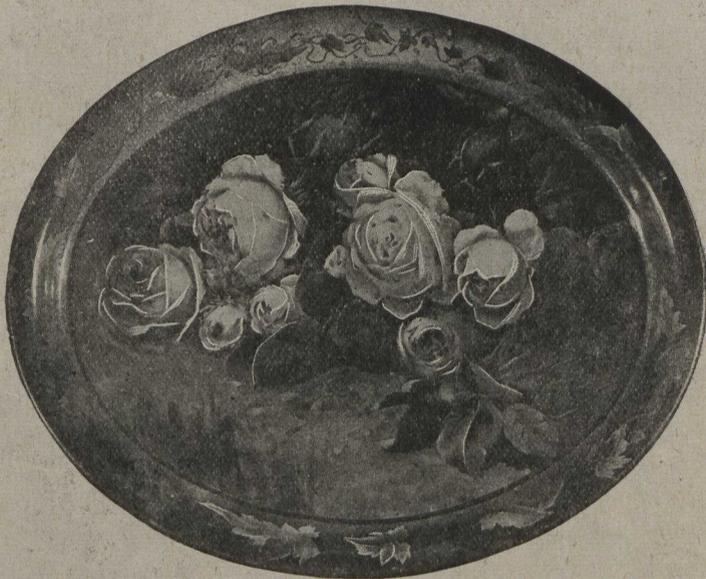
En Bulgarie, on se sert d'une autre variété de rose, dont le rendement est considérable.

C'est, en effet, la Bulgarie qui produit

tonneau de bois.

En France, les alambics sont plus perfectionnés. L'eau de rose est l'eau qui distille avec l'essence et qui, étant en contact avec la fleur et l'essence, se parfume d'une assez intense façon.

L'eau de rose distillée est très employée en pharmacie et l'essence de rose en parfumerie. Son prix élevé qui varie entre 150 dollars la livre en réduit malheureusement l'emploi dans les formules de parfum.



actuellement la plus grande quantité d'essence de rose. Ce sont pourtant les essences françaises qui sont les plus fines et les plus recherchées, l'essence de rose de Paris a une réputation commerciale de beaucoup supérieure aux autres.

Pour distiller les roses, en Bulgarie, on se sert d'un alambic très simple. Une chaudière en cuivre au-dessus d'un foyer en maçonnerie et, comme réfrigérant, un simple tube de quelques centimètres de long, tout droit, qui traverse un grand

Voici un parfum édulcoré à base d'essence de roses.

Essence de rose de France, **3 grains.**

Infusion de fleurs de rose, **2 livres.**

Infusion de fleurs de jasmin, **2 onces.**

Essence de fleurs de violette, **5 onces.**

Essence de Patchouli, **2 gouttes.**

Teinture de muse, **10 grains.**

Alcool à 95o... pour faire **une pinte.**

Les infusions se trouvent dans le commerce, ce sont des alcoolats qui viennent des pommades d'enflourage.



Un joli Papillon de mai.



ROMAN COMPLET

LE CASSEUR DE PIERRES

Par Ch. Deslys.

I

Le portefeuille vert

Vous est-il parfois arrivé, sur une grande route, de faire halte devant un casseur de pierres, de le regarder longuement et de vous dire.

—Pauvre homme!... Il est là, toujours là; qu'il pleuve ou qu'il vente, malgré le froid, malgré les ardeurs du soleil, il est là toujours, absolument comme une des bornes métriques du chemin. Encore, s'il en avait l'immobilité! mais non... il faut qu'il mange, lui... et la nécessité du travail le remet chaque matin en mouvement. Les jambes arquées, le corps en avant, les reins rompus, la tête bestialement inclinée vers le sol, il frappe des deux mains, il frappe sans cesse. Ce n'est plus un homme, c'est une machine à briser des cailloux... c'est un marteau vivant.

Il en est cependant,—et c'est là qu'é-

clate la grande bonté de Dieu!—il en est qui acceptent chrétiennement ce dur labeur; il en est même qui soignent avec amour leur "canton", et qui s'en font une sorte de gloire.

Leurs pyramides de cailloux sont disposées avec une sorte d'art sur de longues plates-bandes de gazon aussi soigneusement entretenues qu'une pelouse de jardin. Le fossé a été tiré au cordeau; ses berges se montrent toujours vertes; il n'est pas jusqu'à la hutte de paille, unique abri contre l'orage, qui n'ait de petits airs coquets et qui ne fasse honneur à ses cantonniers modèles. Quand tout est bien en ordre "chez eux," quand ils ont ratisé jusqu'à la dernière feuille morte, ils se redressent fièrement alors, ils se frottent les mains, ils sont satisfaits. Quel beau sort de vivre sur la grande route et de porter un numéro jaune sur un chapeau verni! Ce sont les philosophes du métier, ceux-là; ce sont les heureux, ce sont les sages!

Mais ceux qui ont pu rêver un autre

destin, ceux qui ont des regrets, des appétits, de l'ambition comme notre casseur de pierres à nous, comme Jean Maillard...

C'était le fils d'un cultivateur aisé de la Normandie. A cette époque-là les fermiers rougissaient de la charrue, et voulaient que leurs fils devinssent des messieurs, des avocats. Le petit Jean avait été mis au collège d'Yvetot, où il n'apprit littéralement qu'à mépriser son bonhomme de père. Dix ans de plus tard, et toujours de la même façon négative, il étudia le droit à Caen.

Le père Maillard mourut, à demi-ruiné déjà, mais du moins avec la candide croyance qu'il avait fait de monsieur son fils un grand homme.

Cette histoire est celle de bien des paysans d'il y a vingt ans.

Jean recueillit en toute hâte les débris de la fortune paternelle, et s'en alla les dissiper rapidement à Paris.

Là, une honnête fille se rencontra sur son chemin, un bon ange, mais il était déjà trop tard!

Bien que Madeleine ne fût qu'une simple ouvrière, ce fut un malheur pour elle de rencontrer Jean Maillard. Elle était sage, il l'épousa; mais lui reprit presque aussitôt ces habitudes de débauche.

L'heure de la misère approchait; un enfant arriva, une petite fille. Pauvre Denise! Le jour même de sa naissance, les huissiers étaient venus saisir chez son père.

Que faire? que devenir? Jean Maillard eut quelques velléités de courage; mais elles se brisèrent promptement contre les obstacles. Il ne savait rien, il n'était propre à rien; il n'avait pas même l'habitude du travail.

L'exemple et les encouragements de sa digne compagne prolongèrent néanmoins la lutte. Il essaya de vingt métiers, Made-

leine avait repris le sien. En travaillant jour et nuit, elle parvenait à peu près à nourrir sa fille et son mari, mais les yeux s'usent vite quand on les surmène; à la suite d'une longue maladie, Madeleine se réveilla presque aveugle.

Il y eut chez Jean Maillard le dernier effort de la lampe prête à s'éteindre. Rien ne lui réussit cependant. Pour s'étourdir, il but. Madeleine pleura, Denise aussi. Elle commençait à comprendre: elle allait avoir dix ans.

Il y en avait déjà quatre qu'elle avait une petite soeur, un petit frère depuis dix-huit mois.

Cet intérieur devint quelque chose d'horrible.

Jean Maillard n'était point, au demeurant, un méchant homme; il s'attendrit, on lui pardonna.

La résolution fut prise de retourner en Normandie, au village, où l'on retrouverait peut-être des parents, des protections, des ressources.

Ce fut une triste odyssee que ce voyage, et durant la route, parfois, en voyant passer cet homme au regard assombri, cette pâle mère et ses trois enfants en guenilles, les honnêtes gens se rangèrent en disant: "Voici le vagabond et sa famille!"

On arriva. L'impression produite par les voyageurs fut répulsive: nul ne reconnaissait Jean Maillard, à peine quelques parents daignèrent-ils se ressouvenir de lui. Les envieux se réjouissaient tout bas de sa chute: il avait été orgueilleux jadis au temps de la prospérité. Les anciens amis exagérèrent leur indifférence, dans la crainte qu'on ne leur empruntât de l'argent. L'accueil en somme fut exécrable, il fit presque regretter Paris.

D'autre part, le voyage avait été fatal pour les enfants. Les deux plus jeunes,

brisés de fatigue, étaient tombés malades en arrivant. La petite fille mourut le surlendemain; deux jours après, ce fut le tour du petit garçon. Denise elle-même, Denise semblait si faible et si pâle, qu'on eût dit à chaque instant qu'il allait falloir creuser une troisième tombe au cimetière.

Le désespoir de Madeleine était déchirant; la morne désolation de Jean Maillard devenait presque une sombre folie. La pitié publique s'émut enfin. Grâce à l'activité charitable du curé, une collecte assez fructueuse fournit aux premiers besoins de la misérable famille. L'agent-voyer daigna se rappeler que Jean Maillard avait été son camarade de collègue, et lui offrit une place de cantonnier sur la route départementale que va de Honfleur à Caen. Il accepta: c'était du pain pour sa femme; c'était peut-être la vie de son dernier enfant, de sa fille!...

Cinq ans s'étaient écoulés depuis ce jour-là. Le corps de Jean avait fini par s'habituer à ce rude labeur; mais il y avait toujours eu révolte dans son esprit contre une semblable humiliation. Sans la douce et consolante résignation de Madeleine, il eût depuis longtemps déjà jeté le maillet aux orties. Bien souvent encore, les reins brisés, les bras endoloris, le cerveau plein de tempêtes, ce forçat de la grande route avait des vellétés de rompre son ban.

Avec une caresse, avec un regard, avec quelques paroles venues du coeur, Madeleine parvenait à le calmer; elle lui faisait reprendre ses outils, sans presque qu'il s'en aperçut. Elle savait tout à la fois éteindre son orgueil et rallumer son courage. C'était une admirable compagne que cette simple ouvrière de Paris; c'était une épouse vraiment chrétienne.

Un jour cependant, elle trouva son mari

dans un tel état d'irritation, qu'à peine osât-elle lui parler.

Il faisait une chaleur accablante,—c'était en plein août,—les rayons du soleil dardaient d'aplomb sur la route, et pas un arbre ne présentait un abri.

Le cantonnier ruisselait de sueur; sa tête paraissait en feu; il passait comme des éclairs dans son regard.

Madeleine, enfin, se hasarda de murmurer doucement:

—C'est l'heure du repas; voici ta soupe, Jean; voici du "boire" bien frais!

Elle présentait la boîte de ferblanc, le pot de cidre, que chaque jour, à pareille heure, elle apportait au cantonnier.

Sans un mot de remerciement, il gagna la hutte de paille et se mit à dîner en silence.

Madeleine s'était assise en face de lui; elle tricotait.

Tout-à-coup passèrent sur la route trois rapides calèches, toutes pleines de joyeux baigneurs, qui sans doute denaient de Trouville.

Splendides toilettes d'été, écharpes flottantes, ombrelles aux vives couleurs, bruyants éclats de rire, toute cette richesse, toute cette joie, tout ce bonheur fut comme une railleuse fantasmagorie pour le casseur de pierres accroupi dans son antre.

—Moi aussi, j'ai été riche, dit-il. Oh! s'il se présentait une occasion de le redevenir... n'importe par quel moyen!

Et son oeil flamboyait d'un éclat sinistre.

—Jean! frissonna Madeleine; oh! tais-toi... tu me fais peur!...

Maillard haussa les épaules; puis, d'un seul trait, il vida le restant du cruchon, tant sa soif était ardente.

—Si tu dormais un peu? conseilla Madeleine.

—Je ne peux pas... mon sang bout... J'ai la fièvre! Et puis, il fait une telle chaleur ici... J'étouffe... oh! de l'air...

Il sortit.

De gros nuages noirs aciers accouraient en ce moment du fond de l'horizon que sillonnait l'éclair; la foudre grondait dans le lointain. Le bruit presque aussitôt s'approcha; de larges gouttes d'eau commencèrent à tomber sur la route. Quelques minutes plus tard, la pluie ruisselait à torrents autour de la misérable cahutte, et l'orage éclatait dans toute sa violence.

Le cantonnier, doucement attiré par sa femme, était venu se rasseoir à l'abri et restait immobile, les deux coudes appuyés sur ses genoux, la tête plongée dans ses deux mains.

Au dehors, la tempête redoublait.

Péniblement impressionnée, Madeleine se pencha vers son mari, et, sans qu'il y eût aucun obstacle, elle lui écarta doucement les doigts.

Il pleurait.

—Jean! mon pauvre Jean! qu'as-tu donc à te désoler ainsi? Pourquoi te rendre si malheureux?

—Parce que je suis à bout de patience et de force... parce que cette misérable existence me devient insupportable... parce que je souffre de te voir souffrir sans te plaindre, Madeleine... parce que je pense à l'avenir de notre fille, qui bientôt aura ses quinze ans, pauvre Denise!

—Denise ne se trouve pas malheureuse, mon ami; Denise pense comme moi; n'ayant pas été élevée dans l'aisance, elle ne regrette rien, et le travail ne lui semble pas une trop dure loi.

—Le travail...

—Jean, c'est la loi de Dieu!

Et Madeleine, jetant ses deux bras autour du cou de son mari, durant quelques minutes, l'exhorta au devoir avec tout le

bon sens de son esprit, avec toute la tendresse de son âme chrétienne.

Déjà le cantonnier commençait à revenir à de meilleurs sentiments. Une voix s'éleva tout-à-coup du milieu de la route, la voix de l'agent-voyer qui passait en tilbury.

—Holà! Jean Maillard, il ne pleut plus, trois heures sont sonnées. Allons donc, paresseux, à l'ouvrage!

—Voilà... voilà!... répondit machinalement le casseur de pierres.

Puis, après un sourire d'amertume, après un regard plus désespéré que tous les autres, il redescendit le talus et reprit son maillet..

La grande route et ses environs, le ciel lui-même avaient complètement changé d'aspect. Une brume épaisse rétrécissait l'horizon et rasait presque le sol; les arbres, surchargés de pluie, laissaient pendre tristement leurs branches. Ce n'étaient partout qu'herbes couchées, ruisseaux fangeux et flaques d'eau ridées par le vent. Sans la chaleur qui continuait d'être grande, on aurait pu se croire au milieu de l'hiver. Ces changements-là sont fréquents sur la côte normande. Evidemment l'orage n'était pas encore fini; après la trêve qu'il accordait à la nature en deuil, il allait recommencer.

Silencieux et morne, Jean Maillard s'était remis à casser ses cailloux.

Madeleine, debout à quelques pas de là, tricotait sans oser reprendre encore l'entretien; un sombre pressentiment l'oppressait.

Les calèches repassèrent, regagnant Trouville en toute hâte, Jean Maillard les regardait en dessous, avec une physionomie enfiévrée d'envie et de haine. Parfois même, le manche de son marteau semblait s'allonger dans ses mains, comme s'il eût voulu frapper au passage cette furtive

apparition du plaisir et de l'opulence, dont le contraste cruel ravivait en ce moment toutes ses blessures, comme une insulte à son humiliation, à sa misère.

Il vint même un moment où l'une des roues éclaboussa le cantonnier; il eut un cri de bête fauve, et fit un mouvement comme pour s'élancer.

Madeleine se rapprocha vivement et le retint. Il se calma tout-à-coup, essuya son visage, du revers de sa manche, et se prit à murmurer une seconde fois, mais avec une physionomie et un accent plus sombres :

—Oh! vienne une occasion!... vienne une occasion!

Et avec une précipitation, qui maintenant tenait de la rage, il faisait jaillir de chaque caillou des gerbes d'étincelles.

Pendant une demi-heure environ, la route demeura déserte. Madeleine était allée reprendre son panier dans la hutte; elle s'appêtait à regagner la maison; elle tendait les mains à son mari en lui disant adieu.

Tout-à-coup, un homme à cheval déboucha du tournant de la route.

Explique qui voudra les secret instincts; Jean et Madeleine tournèrent en même temps les yeux vers ce cavalier.

C'était un homme de cinquante ans environ, à la physionomie ouverte et franche; on devinait facilement en lui l'homme de travail, le négociant, ou plutôt le fabricant campagnard. Il paraissait en proie à une certaine émotion, et pressait encore son cheval lancé au grand trot.

Au moment même où il passait devant les époux Maillard, un portefeuille vert se détacha tout-à-coup de la selle, et vint tomber à leurs pieds.

Madeleine ouvrit la bouche pour avertir le voyageur.

—Tais-toi! fit Jean.

Et il mit le pied sur le portefeuille.

Le cavalier, cependant, avait entendu quelque chose; sans arrêter sa monture, il retourna la tête.

Madeleine eut un second mouvement pour parler.

—Silence donc! répéta le cantonnier, qui se jeta au-devant de sa femme et lui serra la main à la briser, tandis que de l'autre main, sans trop savoir ce qu'il faisait, il retirait son chapeau verni pour saluer le voyageur.

Celui-ci ne s'était aperçu de rien, il ne pouvait rien voir, car la large semelle du casseur de pierres cachait entièrement le portefeuille. Il se contenta donc de rendre le salut, et ne tarda pas à disparaître derrière un bouquet de sapins.

Maillard n'avait pas bougé: on eût dit une statue.

Durant quelques secondes encore, Madeleine resta immobile et muette.

—Jean!... murmura-t-elle enfin du ton de quelqu'un qui sort d'un pénible songe.

—Tu ne pourras donc jamais retenir ta langue! gronda sourdement le cantonnier, qui penchait vers le sol une oreille anxieuse, afin d'entendre le bruit des pas du cheval se perdant dans le lointain.

—Jean!... poursuivit néanmoins l'honnête femme, dans l'âme de laquelle achevait de se réveiller le courage de la probité, Jean, ce portefeuille n'est pas à nous...

—Pas à nous... pourquoi ça? Ce qui se perd est bien perdu. J'ai laissé tomber ma fortune, moi aussi, et ceux qui l'ont ramassée ne me la rapporteront jamais...

A cet argument paradoxal, le casseur de pierres sourit d'un air satisfait de lui-même, et compléta sa pensée par un geste énergiquement résolu.

Mais sa femme, quelque brisée qu'elle fût par le malheur, n'en avait pas moins

conservé toutes les forces viriles de sa conscience chrétienne. Elle essaya de lutter contre le mauvais esprit qui semblait s'être emparé du cœur de Jean Maillard. Il resta inébranlable, et finit par lui commander brutalement de le laisser seul.

Une dernière espérance brilla tout-à-coup aux yeux de Madeleine.

—Ce portefeuille ne contient peut-être que des papiers sans valeur pour toi?... reprit-elle.

—C'est ce que nous allons voir, fit-il, d'un ton bref; il n'y a plus de danger maintenant.

En effet, tout bruit s'était éteint; personne absolument sur la route; personne non plus dans les environs. Maillard enfin releva le pied, et ramassa vivement le portefeuille vert.

Puis, se précipitant vers la cahutte avec les allures d'un carnassier qui rentre dans sa bauge, une proie aux dents:

—Viens!... dit-il à sa compagne. Viens, et puisque tu ne veux pas retourner à la maison, sers-moi du moins à quelque chose: fais le guet!

Il était déjà accroupi sur la paille; déjà, d'une main fiévreuse, il palpait le portefeuille avant de l'ouvrir.

Madeleine se laissa tomber sur une pierre à l'entrée du refuge et, la tête dans les deux mains, elle se mit à prier tout bas...

Au moment même où elle demandait le plus ardemment à Dieu que la tentation ne fût pas trop forte, un cri triomphant de Maillard lui fit soudainement relever les yeux.

—Des billets de banque! disait-il avec une sorte d'extase, des billets de banque! Hélas! ce n'était que trop vrai; le portefeuille était ouvert sur les genoux du cantonnier; dans ses deux mains frissonnait le papier qui vaut de l'or.

—Il faut restituer cela, dit bravement Madeleine.

—C'est une fortune!

—Raison de plus pour la rendre à qui elle appartient. Songe donc au malheureux qui l'a perdue!

—Comptons... dit le casseur de pierres.

Dans son ricanement railleur, dans ses yeux étincelants, la pauvre femme vit l'assurance qu'il ne lui restait plus de recours qu'en Dieu; elle se remit à prier.

—Un, deux, trois... haletait Jean Maillard (et il riait en même temps, et il avait des gestes et des regards de fou), cinq, sept, dix... tous de mille! Oh! ce sont de beaux et bons billets de mille francs! Il y a si longtemps que je n'en avais touché! Quelle joie! ça me grise! Vingt, vingt-cinq!... Oh! ceux-là, je ne les perdrai pas, moi, je le jure! Trente, quarante... Quelle trouvaille!... Je m'en doutais, je la sentais venir... oui, c'est Dieu lui-même qui m'a jeté cette seconde fortune; elle est à nous, bien à nous!... Cinquante... soixante... Il y a là soixante mille francs!...

—Jean! cria tout-à-coup Madeleine épouvantée; Jean... voici le cavalier qui revient au galop!...

Déjà le casseur de pierres était debout. D'un geste rapide, il fit disparaître sous sa blouse le portefeuille vert. Puis, il saisit le manche de son long marteau, en dirigea le fer contre son front, et avec un regard, avec un accent qui ne permettaient pas de douter de sa menace:

—Madeleine, déclara-t-il, si tu ne réponds pas ainsi que moi, si tu dis un seul mot, si je suis contraint à me dépouiller de cette fortune, ma dernière espérance... foi de Jean Maillard, ici même, à l'instant, devant toi, je me tue!...

II

Denise

C'était une charmante enfant que Denise, et Madeleine l'avait bien dit, elle ne songeait nullement à se plaindre de son destin. Ses premières années s'étaient écoulées à Paris, dans un faubourg, dans une mansarde. Elle était chétive et triste alors.

Après un voyage pénible, à la vérité, mais qui, pour elle, n'avait été qu'un long plaisir, elle s'était retrouvée en pleine Normandie, dans la verdure, sous les grands arbres, au grand air, au grand soleil, presque au bord de la mer.

Que d'enchantements! que de joies! que de bonheur!

Jamais jeune chien dont on a brisé la chaîne, jamais fauvette dont on vient d'ouvrir la cage, ne savourèrent avec plus de délices les enivrements de la liberté.

On s'apitoyait sur sa misère, sur sa pâleur. Les premiers jours de l'arrivée, on alla même jusqu'à prétendre qu'elle allait mourir. Mourir, elle!... Ah! bien, oui! elle renaissait, au contraire; elle commençait à vivre!

Ce qu'on avait pris pour de la fatigue, pour de l'atonie, n'était qu'un premier éblouissement, qu'une infantine extase. Elle s'en réveilla dès le lendemain. Elle se prit à courir éperduement le long des sentiers ombreux, à grimper aux berges vertes, à se perdre dans les herbes hautes, à se rouler sur les foins qu'on avait coupés la veille et dont la pénétrante senteur la grisait.

Le soir seulement on la vit reparaitre, des coquelicots et des blenets tout pleins ses cheveux dénoués, une grande branche

d'aubépine sur l'épaule, en guise de parasol, et dans l'autre main, toute une gerbe de fleurs sauvages.

Elle riait là-dessous, elle gambadait, elle chantait... C'était plaisir de la voir!

La mort de son petit frère, le profond chagrin dans lequel ses parents étaient plongés, les difficultés sans nombre des premiers temps, tout concourut à prolonger durant un mois cette liberté d'oiseau, ces ébattements champêtres.

Ce n'était plus une petite fille que Denise, c'était un vrai garçon; on la rencontrait plus souvent dans les branches des arbres qu'à leurs pieds; elle vagabondait dans les bois, dans les cultures et dans les prés. N'ayant presque pas de camarades, —on la méprisait alors à cause de son père,—elle eut pour amis les moutons qui n'ont pas de fierté, eux; la grosse vache brune de celui-ci, les poules et les canards de celui-là, les jeunes poulins non moins folâtres qu'elle-même, voire même les jeunes pores, à la courte queue desquels elle aimait à se suspendre en riant aux éclats.

Puis, ce fut le tour de la falaise et de la grève. Denise sautait, cambriolait, dégringolait sur toutes les découpures des dunes qui sont en cet endroit peu élevées, et presque toujours recouvertes de gazon. De là, l'enfant allait jouer parmi les rochers et sur le beau sable jaune de la plage. Quand la mer baissait, elle avançait, avançait toujours, comme à sa poursuite; quand c'était le reflux, elle battait en retraite, mais pas à pas, en sautillant dans la blanche écume du flot qui venait mouiller ses pieds nus, comme font certains oiseaux des grèves.

Somme toute, lorsque Jean put s'occuper de sa fille, lorsque les larmes qui, pour ainsi dire, avaient empêché Madeleine de la voir cessèrent de couler, les époux Maillard retrouvèrent une sorte de petite sau-

vage énormément grandie dans ses guenilles devenues trop étroites, mais qui venait de puiser dans cette libre existence la force et la santé d'une vraie paysanne.

Tout en remerciant Dieu dans le secret de son âme, Madeleine gronda quelque peu d'abord l'enfant, qui regimbait à reprendre des habitudes plus régulières. Elle eut bien quelque mal à émonder les folles pousses qui s'étaient développées à son insu, mais enfin, la douceur aidant (et Madeleine était la plus douce comme la plus intelligente de toutes les mères), elle y parvint.

Denise fut débarbouillée, peignée, "civilisée" de nouveau. On lui acheta une robe neuve, une paire de sabots et un chapeau de paille, sur les premiers salaires du cantonnier. Madeleine, désormais, la retint auprès d'elle; mais souvent, ainsi qu'une jeune pouliche, Denise s'enfuyait encore à travers les champs.

La pauvre mère ne sermonna plus.

—Tu me fais de la peine, mon enfant! dit-elle.

Et elle pleura.

Denise avait le meilleur petit cœur qui fût au monde; elle ne fit plus pleurer Madeleine.

Mais quelquefois, franchement, loyalement, spontanément, elle lui disait:

—Mère, veux-tu que je fasse un peu ma sauvage?

Madeleine souriait. Puis:

—Va, mon enfant, répondait-elle.

Et, après un dernier baiser, elle écartait ses mains dont, pour un instant, elle avait formé comme un licol à la chère folle.

Déjà Denise était loin.

Où courait-elle ainsi? que devenait-elle? Vous seuls le savez, joyeux lutins qui présidez aux effervescentes escapades de l'enfance!

Peu à peu cependant, ces fantaisies va-

gabondes devinrent plus rares. Il y avait dans le village une bonne soeur qui tenait une école pour les filles; elle vint en aide à Madeleine et calma la pétulance de Denise, tout en lui enseignant à lire et à aimer Dieu.

Vint ensuite le tour de M. le curé, de la première communion. Une seconde métamorphose s'opéra chez l'enfant; elle ne vagabondait plus qu'en elle-même; elle devint rêveuse.

Une année plus tard, avide déjà de dévouement, elle voulut avoir sa part dans le rude labeur que Dieu semblait avoir infligé à son père comme expiation du passé, elle voulut gagner de l'argent.

Par bonheur, on se trouvait sur la côte; la mer était là, vaste plaine qui appartient à tous et dans laquelle chacun récolte sans que personne ait semé. Denise trouva moyen de se procurer une manne et un filet; elle pêcha des moules et des crevettes, qu'elle s'en allait vendre bravement à Honfleur aussitôt après chaque marée.

Madeleine avait d'abord voulu s'opposer au courageux dessein de sa fille; mais, lorsque la jeune "pêcheuse" l'eut mis en exécution, la pauvre mère ne put retenir ses larmes, et, comme parmi les premiers sous rapportés ainsi, il s'en trouvait un de troué, elle y passa le cordon qui déjà suspendait à son cou l'image de Notre-Dame-de-Grâce, et, dans un long embrassement, elle s'écria.

—Ma Denise, mon enfant, ce sou-là est un don de la Providence, il nous portera bonheur!

En attendant la réalisation de cette espérance, l'idée en elle-même rapportait de sept à dix sous par jour.

La jeune fille fut bien heureuse et bien fière de ce résultat.

Voyez un peu cependant l'ambition? L'an d'après, Denise ne fut plus satis-

faite d'un aussi mince bénéfice, et pour en imaginer d'autres, elle se mit martel en tête.

Un soir, comme elle s'en revenait de Honfleur avec sa manne vide à son épau-
le, elle entendit un cri plaintif derrière
une haie, s'empressa d'écartier les bran-
ches.

C'était un petit chevreau, que probable-
ment on avait jeté là comme mort, mais
qui redevenait bien vivant, ma foi! et dé-
jà se soulevait sur ses deux pattes de der-
rière, agenouillé sur celles de devant.

Denise s'émut à la vue de cette char-
mante petite bête, elle l'adopta dans son
coeur, elle l'emporta dans sa manne.

Dieu gardait une récompense à la jeu-
ne fille; ce petit chevreau était une petite
chèvre; on l'appela Follette; et, dès le
printemps suivant, Follette eut des cabris,
c'est-à-dire du lait, du lait à vendre. C'é-
tait là précisément le second gagne-pain
que cherchait Denise.

Restait seulement à trouver des prati-
ques; elle en avait bien pour des crevet-
tes, pourquoi n'en aurait-elle pas aussi
pour le bon lait parfumé de sa chèvre?

Malheureusement, ceci se passait en
Normandie; dans ce pays de laitage par
excellence on n'estime guère que la va-
che et ses abondants produits. Aussi les
maquettes sont-elles fort rares, et seule-
ment l'apanage des plus pauvres gens.

Durant tout un mois ce fut donc en vain
que Denise essaya son petit trafic. Chaque
soir elle s'en allait à Honfleur, suivie de
Follette, qui s'en revenait toujours gon-
flée de lait, mais qui ne paraissait nulle-
ment sensible à cette humiliation.

Il n'en était pas de même de Denise.
Tandis que la chèvre bondissait joyeuse-
ment et happait quelques fins bourgeons
à chaque buissonnée, la jeune fille mar-
chait toute triste.

—Petite! lui cria certain jour un méde-
cin d'Honfleur, qu'elle venait de croiser
sans même s'en apercevoir, holà, petite,
arrête-toi donc...

Elle obéit, et retourna même sur ses pas
pour écouter le docteur qui continuait à
lui parler de loin, à demi-retourné sur la
selle luisante de son grand cheval gris.

Il s'agissait d'une malade pour laquelle
on cherchait précisément du lait de chè-
vre.

—Je vais t'indiquer la maison, dit le
docteur, et tu iras demain.

—Pourquoi pas ce soir? proposa d'elle-
même l'impatient fillette.

—Tu viens déjà de Honfleur, et te voici
presque arrivée chez toi.

—Bah! monsieur le médecin, jamais ma
chèvre ni moi nous ne sommes fatiguées.

—Soit! consentit le docteur; allons,
viens.

Et il tendait la main à Denise pour la
faire monter en croupe.

Elle déclina modestement cet honneur,
et se mit à cheminer bravement à côté du
cheval, qui allait presque au pas.

Follette courait en avant, et, parfois,
s'arrêtant soudain, se redressait pour un
coup de dent.

On arriva ainsi devant une propriété de
riche apparence; belle grille en fer sur la
route, jardin rempli de fleurs, maisonnet-
te des plus charmantes et, par derrière, au-
dessus des grands arbres, les hautes che-
minées fumantes d'une usine.

Le médecin entra, et fit entrer derrière
lui la chevrrière et la chèvre.

Sur l'indication du domestique qui ve-
nait d'ouvrir la grille, il se dirigea vers
un grand berceau de clématites et de ro-
siers grimpants qui se trouvait tout au
fond du jardin.

—Attends un instant, dit le médecin à
la jeune fille.

Et il pénétra seul sous l'arcade fleurie.

Bientôt s'en éleva une discussion où la voix du docteur se mêlait à celle de deux femmes.

A peine Denise eut-elle le loisir d'écouter les premières paroles. Elle avait un bien autre souci maintenant, par ma foi! elle avait à retenir Follette, qui voyant de belles fleurs inconnues et les trouvant sans doute à sa guise, voulait s'en régaler à bouche que veux-tu.

Au moment où elle agrippait une ombelle de rhododendrum, malgré les efforts désespérés de sa maîtresse qui se suspendait énergiquement à son collier, le docteur reparut à l'entrée du berceau.

Dans ses bras, il soutenait une jeune fille de l'âge à peu près de Denise, mais si frêle, si débile, si pâle et cependant si gracieuse, si jolie dans sa robe blanche qu'on eût dit une âme prête à reprendre son vol vers le ciel.

De l'autre côté s'avancait une femme qui pleurait : probablement la mère.

A l'aspect de ces trois personnages, Denise était redevenue droite, immobile et dans une attitude qui tenait tout à la fois du respect et de la curiosité.

Follette était curieuse aussi, mais elle n'avait nullement le sentiment des convenances; si elle venait de cesser ses déprédations à l'approche du docteur et des deux dames, elle les regardait maintenant avec de grands yeux effrontés.

—Berthe, dit le médecin à la jeune fille, si vous voulez reprendre des forces, si vous voulez rendre votre mère bien heureuse, il faut consentir à boire le lait de cette chèvre.

La jeune malade eut un geste de dégoût et de refus.

—Je t'en prie! murmura la mère, qui joignit les mains et se mit presque à genoux.

Berthe la releva vivement.

Le médecin s'empressa de faire un signe au domestique qui regardait à quelque distance cette scène, et qui ne tarda pas à reparaitre avec un bol de porcelaine à la main.

Denise était accroupie déjà auprès de Follette. Le docteur lui passa le vase, dans lequel monta rapidement la blanche mousse du lait chaud.

Berthe essaya de boire; mais elle ne put parvenir à vaincre son étrange répugnance.

—Ne m'en veux pas, bonne mère! s'écria-t-elle avec un accent désespéré, les chèvres me dégoûtent; c'est plus fort que moi, vois-tu, je ne peux pas, je ne peux pas...

Et, après une dernière tentative pour triompher de sa bizarre répulsion, elle laissa tomber la tasse, qui se brisa à ses pieds.

L'espérance de Denise aussi se brisait. Pauvre enfant!... elle avait cru trouver une cliente quotidienne; elle avait déjà bâti sur cette espérance de beaux châteaux en Espagne; c'était presque l'histoire de Perrette et de son pot au lait.

—Follette est cependant bien avenante, dit-elle en caressant sa belle chèvre, qui crut devoir protester aussi par un fier bêlement.

Berthe se prit à regarder ce groupe, qu'encadraient de toutes parts de la verdure et des fleurs.

—Allons, viens, Follette!... soupira Denise, viens; on ne veut pas de nous ici.

Et elle fit un pas pour s'éloigner.

Mais avant qu'elle détournât la tête, une larme avait roulé sur sa joue. Cette larme, Berthe l'avait vue.

—Petite! s'écria-t-elle, tu tiens donc beaucoup à vendre ton lait?

—Si j'y tiens!... oh! oui... mon père et

ma mère sont si pauvres!... Ils ont été riches autrefois, à ce qu'il paraît; aussi riches que vous, mademoiselle! Quelques sous de plus maintenant par jour seraient pour eux un grand soulagement, et j'étais bien heureuse tout à l'heure... J'avais espéré... j'avais cru...

La pauvre petite éclata en sanglots.

—Donne-moi du lait, dit soudainement Berthe.

Denise sourit à travers ses larmes, esuya vivement avec le coin de son tablier la sébile en bois qui pendait à sa ceinture, et, tombant à genoux tout d'une pièce, elle se prit à traire une seconde fois sa chèvre.

Quand le vase fut plein, elle le présenta à la jeune malade, mais en tremblant.

Berthe étendit le bras, ferma les yeux, porta bravement la sébile à ses lèvres et la vida d'un trait.

Denise jeta un cri de joie.

—Reviens tous les soirs, lui dit Berthe; à demain!

Puis se retournant vers sa mère:

—Es-tu contente? lui demanda-t-elle en se laissant tomber dans ses bras.

Sur un signe affectueux du docteur, Denise s'éloigna.

Jamais la côte de Grâce ne fut remontée par plus joyeuse fillette. Elle riait, elle chantait, elle gambadait, comme au temps de sa folle enfance. Et tout à l'entour d'elle, la chèvre qui semblait comprendre la situation, célébrait par les plus excentriques ébats la victoire de sa jeune maîtresse.

Le lendemain soir, Denise se garda bien de manquer au rendez-vous.

Berthe était un véritable enfant gâté; elle ne tarda pas à trouver le lait de la chèvre délicieux, et surtout à raffoler de la chevrrière.

Bien que les jeunes filles fussent de

conditions toutes différentes, bien que Berthe eût quelque dix-huit mois de plus que Denise, on prit l'habitude de babiller au fond du jardin; on se familiarisa, on se fit de mutuelles confidences.

Le père de Berthe se nommait M. Duvernay. C'était le meilleur des hommes, c'était le plus actif des fabricants du canton. Il passait la plus grande partie du temps dans l'usine contiguë à la maison. Il adorait sa fille et tremblait de la perdre; car la pauvre enfant avait été déclarée phthisique par toutes les notabilités médicales de la Normandie.

Aussi était-elle entourée de tous les soins, de toutes les tendresses imaginables, tant par M. que par Mme Duvernay, la plus aimante de toutes les mères.

Berthe de plus avait un frère, un jeune homme de vingt ans, qui voyageait en ce moment pour la fabrique, et qui ne serait de retour qu'à la fin de l'automne. Denise le verrait alors: Lionel était le plus accompli des frères.

Denise, à son tour, raconta sa vie, c'est-à-dire ses misères. Berthe l'en aima davantage encore.

Le lait de Follette, pendant ce temps-là, faisait merveille, et paraissait vouloir donner tort aux sinistres prédictions de la science. La prétendue poitrinaire reprenait des forces, des couleurs, et surtout recouvrait sa gaieté.

Elle voulut se faire l'institutrice de Denise, et plaça une leçon entre les deux tasses de lait qu'elle prenait chaque soir.

La reconnaissance agit sur la chevrrière comme chez Berthe la pitié. Une sincère et touchante amitié s'établit entre les deux jeunes filles. M. et Mme Duvernay n'y apportèrent aucune entrave. Ils étaient tellement ravis de la résurrection de leur fille, qu'ils ne pouvaient s'empê-

cher d'aimer aussi Denise, qui en était un peu la cause.

Au bout d'un mois à peine, Berthe put sortir. Souvent alors, dans les beaux soirs d'été, elle gravissait, au bras de Mme Duvernay, la côte de Grâce, et s'asseyait sous les grands arbres qui la couronnent, pour attendre ses deux bonnes amies, à savoir : la chevière et sa chèvre ; car Follette aussi était traitée comme une égale. Il y avait même des moments où on lui parlait, où elle répondait, où l'on se trouvait pour ainsi dire trois fillettes. Il y en avait d'autres où Berthe et Denise se mettaient à folâtrer ni plus ni moins que Follette, on se trouvait véritablement trois chèvres.

Mme Duvernay assistait à ces joyeux ébats, et, tout bas, remerciait le ciel, qui semblait lui avoir définitivement rendu sa fille.

Après que Berthe avait bu, après que Denise avait étudié, on parlait presque chaque soir du pauvre casseur de pierres et de sa digne compagne Madeleine.

Bien que Mme Duvernay et sa fille ne les eussent pas encore visités, elles les avaient déjà pris sous leur protection. Sitôt que le docteur permettrait une plus longue course, il était bien convenu qu'on irait tout d'abord à la chaumière du cantonnier.

Parfois, cependant, Denise ne rencontrait pas ses deux chères protectrices sous les grands arbres qui avoisinent la chapelle.

Elle descendait alors le revers du coteau, et poursuivait son chemin jusqu'au berceau de roses et de chevreuilles, sous les lianes embaumées duquel se renouvelaient entre les deux jeunes filles et Follette, qui maintenant semblait être la chèvre à toutes les deux, les mêmes scènes gracieuses et touchantes.

Telle était de ce côté la situation, à l'heure où nous avons commencé ce récit, à l'heure où le cantonnier Jean Maillard venait de trouver le portefeuille vert.

Il l'avait dit : Denise allait avoir quinze ans. C'était une alerte et brune fillette, un peu maigre peut-être, mais ayant fine taille et grâce indicible dans ses moindres mouvements. Ses traits, quoique irréguliers, plaisaient néanmoins par leur caractère original et franc. Elle avait les grands yeux noirs et la chevelure frisotante de la Mignon d'Ary Scheffer.

Toujours court-vêtue de quelque étoffe commune, elle savait porter sa chemise de grosse toile et son cotillon à raies avec l'élégance innée des petites gitanas, des petites gypsies.

Bien qu'elle marchât presque toujours ses sabots à la main, elle avait nonobstant le pied si petit, qu'on eût put la nommer la Cendrillon de la grève. Somme toute, c'était une bizarre et charmante créature, qui semblait conserver en elle comme une vague senteur de l'Océan, dans le flot duquel elle se promenait presque chaque jour, baignée jusqu'à la ceinture. Les paysans eux-mêmes, sans avoir conscience de cette poésie, se retournaient d'instinct sur le passage de la chevière, et la regardaient longuement s'éloigner avec sa belle chèvre blanche et noire sur ses talons.

Ce n'était encore qu'une enfant, mais personne n'aurait osé lui dire un mot déplacé, tellement on la respectait. Ame sensible et délicate, elle avait une foi vive et gardait profondément gravés dans son cœur les enseignements de l'Eglise. C'était donc sans la moindre crainte qu'elle s'aventurait par les sentiers solitaires et dans les grands bois : ce que Dieu garde est bien gardé !

Ce soir-là, le soir de la trouvaille du portefeuille, elle ne rencontra pas les da-

mes Duvernay au rendez-vous habituel de la côte de Grâce.

—L'orage les aura sans doute retenues à la maison, pensa Denise.

Et elle descendit le revers du coteau.

Par extraordinaire, la grille était entr'ouverte. La chevreière néanmoins ne s'étonna pas encore, et poussa jusqu'au berceau favori.

Personne.

Durant quelques minutes, Denise attendit, mais vainement.

Un domestique passa; elle voulut le prier d'aller prévenir Berthe, mais il avait l'air effaré, et sans même paraître entendre la chevreière, il disparut en courant.

Denise avança lentement vers la maison, elle en fit le tour.

Cette demeure d'ordinaire si joyeuse avait, ce soir-là, un aspect singulier. Au milieu d'un silence de mort, on entendait un bruit de pas précipités, de murmures plaintifs comme des sanglots. Quelque chose de sinistre émanait pour ainsi dire des murailles. On eût dit qu'un malheur avait passé par là.

Denise devenait de plus en plus inquiète. C'était une de ces nerveuses natures auxquelles parle la voix des pressentiments. Elle avait le coeur étrangement serré; il lui semblait qu'elle allait apprendre quelque événement terrible, qui, par des fils mystérieux, se rattachait à sa propre destinée.

Tout-à-coup, un cri retentit. Elle releva la tête et aperçut à la fenêtre du cabinet de M. Duvernay le visage de Berthe. La jeune fille lui faisait signe qu'elle allait descendre.

Denise s'empressa de courir vers le perron. Berthe y apparut presque aussitôt. Elle était presque aussi pâle que le jour où, pour la première fois, Denise l'avait vue.

—O mon Dieu! s'écria la chevreière, ô mon Dieu! ma chère demoiselle, qu'est-il donc arrivé?

—**Mon père...** s'écria Berthe avec désespoir, mon pauvre père vient de perdre un portefeuille dans lequel il y avait soixante mille francs!

III

Une amitié de jeunes filles

L'importance du chiffre que venait d'énoncer Berthe ne frappa guère l'esprit de Denise; la pauvre enfant ne connaissait que les petites sommes, et ne pouvait apprécier ce qu'étaient les grandes.

Mais il y avait tant de douleur sur le visage de sa jeune protectrice, qu'elle se prit à trembler et à pleurer aussi.

Berthe descendit en chancelant les dernières marches du perron. Denise la reçut dans ses bras, la serra contre son coeur, la conduisit doucement jusqu'au berceau et la fit asseoir, tout en s'agenouillant elle-même à ses pieds.

Il y eut un instant de silence.

—Chère demoiselle, murmura enfin la chevreière qui n'avait pas quitté des yeux le visage consterné de celle qui lui avait permis de l'appeler son amie, qu'elle aimait comme on aime une soeur. Berthe, regardez-moi... parlez-moi... Votre père a perdu de l'argent, m'avez-vous dit, beaucoup d'argent?

—Oui, murmura la fille du manufacturier de l'argent qu'il rapportait de Caen, qu'il venait d'emprunter à un de ses amis; de l'argent qui lui était nécessaire pour ses paiements de demain. De-

main, c'est le premier du mois, l'échéance...

—L'échéance?... répéta Denise de l'air de quelqu'un qui veut paraître comprendre, mais qui ne comprend pas.

—C'est juste, fit Berthe, tu ne peux pas savoir, toi, pauvre enfant!... Tu es bien heureuse!...

—Eh bien! expliquez-moi... que je puisse du moins pleurer avec vous!

Dans l'accent, dans les regards de la chevière, il y avait une compassion, une tendresse inexprimables.

Berthe se pencha vers elle, l'embrassa au front et répondit:

—Si mon père ne retrouve pas son portefeuille, non-seulement il ne pourrait pas payer demain ses créanciers, ses ouvriers, mais encore il aura ruiné l'honnête homme, le vieux camarade qui lui avait confié généreusement sa modeste fortune. Pour M. Duvernay, pour un commerçant, c'est plus encore que la ruine, c'est le déshonneur!

—Berthe!

—Il n'y survivrait pas, il deviendrait fou et se tuerait!... Ma mère et moi nous l'avons bien deviné: aussi nous ne le quittons pas... mais nous sommes impuissantes contre le chagrin. Le chagrin, c'est une arme aussi, une arme qui tue...

—Mais ce portefeuille... si on le rapportait?

—Nous l'avons espéré; nous ne l'espérons plus. C'est près d'ici qu'il doit être tombé, sur la route; mon père en est certain. Il s'est aperçu de ce malheur en arrivant à la côte; il est revenu sur ses pas; il a cherché, interrogé, promis de grandes récompenses... et pas de nouvelles encore... Rien... rien!

En ce moment, la voix de Mme Duvernay rappela Berthe.

—Adieu! dit-elle vivement; adieu, ma

bonne Denise... Prie pour mon père!

Et elle s'enfuit.

La chevière sortit lentement de la maison, et reprit le chemin du village.

Tout en marchant, elle repassait dans sa tête les paroles de Berthe; elle s'apitoyait de plus en plus sur cette douloureuse catastrophe si peu méritée. Par cette secrète intuition qui vient de l'âme, elle en arrivait à sentir, à comprendre toute la gravité de la position du fabricant, toute l'étendue des terreurs de sa femme et de sa fille.

—Oh! oui, je prierai pour eux, murmurerait-elle, car ils sont bien à plaindre! Je prierai avec tant d'ardeur que la sainte Vierge entendra ma prière et l'exaucera.

Et elle allait toujours, les yeux sans regard, la tête baissée. Et elle ne s'apercevait même pas des agaceries de sa chèvre, qui, toute surprise de cette tristesse inaccoutumée, frottait vivement sa tête contre la main que sa jeune maîtresse laissait prendre parmi les plis de son cotillon agité par le vent.

A mi-chemin, Denise fut réveillée tout-à-coup par un grand bruit de tambour. Elle pressa le pas, vit les paysans groupés en rond, s'approcha du cercle et écouta.

C'était le crieur qui précisément annonçait la récompense promise à quiconque rapporterait à M. Duvernay le portefeuille qu'il avait perdu... un portefeuille vert.

Denise interrogea avec anxiété toutes les physionomies qui étaient là. Evidemment, aucun n'avait trouvé le portefeuille.

Elle resta attérée, ni plus ni moins que si elle eût été Berthe.

La chapelle s'élevait non loin de là; la porte était ouverte. L'enfant entra et se laissa glisser à genoux sur les dalles.

Jamais plus fervente oraison ne monta vers le ciel. Ce n'était pas pour elle, ee-

pendant, ni pour les siens que priait Denise; c'était pour Berthe, pour Mme Duvernay, pour le malheureux fabricant, sur lequel elle voyais ou plutôt elle sentait planer une calamité d'autant plus grande à ses yeux qu'elle prenait toutes les proportions, toutes les terreurs de l'inconnu.

Lorsque la chevrière ressortit de l'église, la nuit commençait à venir. L'atmosphère, rafraîchie par l'orage, était tout imprégnée de senteurs humides; les petits oiseaux chantaient joyeusement dans les haies redevenues d'un beau vert brillant, et sur lesquelles tremblotaient au vent du soir quelques dernières gouttes de pluie, que parfois transformaient en rubis les rayons obliques du soleil couchant.

A la droite de Denise, l'horizon s'endormait dans le splendide manteau de pourpre des crépuscules d'août, et l'Océan entrevu par intervalles, semblait un immense lac de feu.

Un peu plus près, le ciel avait de belles teintes orangées, puis violettes; à l'Ocident, il devenait d'un bleu sombre, à travers lequel commençait à scintiller les premières étoiles. C'était une enivrante et merveilleuse soirée.

Mais Denise y restait insensible. Elle se répétait incessamment ce mot que Berthe avait prononcé avec tant d'effroi: "faillite!" et ce mot lui semblait plus effroyable que l'incendie, que la peste, que la mort même! Berthe, d'ailleurs, n'avait-elle pas dit que si le portefeuille vert ne se retrouvait pas, M. Duvernay perdrait la raison et se tuerait!

Denise entra enfin dans le sentier qui conduisait à la demeure de Jean Maillard. C'était une sorte de ravine au-dessus de laquelle se réunissaient les branchages touffus des hautes clôtures. Il faisait presque noir sous ce tunnel de feuillage, à travers les interstices tremblotantes du

quel regardait curieusement la lune, qui venait de se lever.

Pour la première fois de sa vie, Denise eut presque peur. Il lui semblait entrevoir çà et là comme des fantômes, et parmi ces fantômes, l'âme éplorée de Berthe.

—Oh! si je pouvais les sauver! murmura Denise.

Et la fièvre du dévouement grandissait dans son âme.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit qu'elle arriva devant la chaumière du cantonnier. La porte était close, et le volet fermé. La maison, plongée dans l'ombre, semblait dormir. En s'approchant néanmoins, Denise entendait un bruit de voix... la voix de Jean, la voix de Madeleine. Il y avait entre eux une discussion animée, presque une dispute.

La jeune fille ne pouvait pas entendre les paroles, mais elle se sentit le cœur tout attristé par ces vagues éclats qui, depuis bien longtemps, ne frappaient plus ses oreilles, et qui lui rappelaient les mauvais souvenirs de son enfance.

Elle mit la main sur le loquet, elle ouvrit.

Le bruit cessa aussitôt. Les deux époux parurent surpris, presque épouvantés par l'apparition soudaine de leur fille. Jean s'élança vivement vers Madeleine, et lui dit:

—Tais-toi!

Il y eut un silence. Denise en profita pour regarder autour d'elle. Une de ces minces et longues chandelles, comme on n'en rencontre plus guère qu'en Normandie, éclairait faiblement la salle basse, et allumait à peine quelques fauves reflets parmi les faïences du bahut et les cuivres qui surmontaient la haute cheminée. On distinguait vaguement, à l'autre extrémité de la pièce, les rideaux à ramages de la rustique alcôve conjugale; sur les murail-

les d'un blanc terni s'allongeaient des ombres informes, et le plafond devenait plus noir à mesure qu'il s'éloignait de l'espèce de météore rougeâtre que faisait vaciller au milieu la mèche fumeuse.

Le regard de la jeune fille eut beau fouiller cet intérieur, elle n'y rencontra rien d'insusité. Mais le visage de Jean n'avait pas son expression ordinaire: le cantonnier semblait en proie à une violente exaspération, et, sous ses sourcils courroucés, ses yeux brillaient d'un éclat étrange. Ce que Denise remarqua surtout, c'est que sa mère avait pleuré.

—Entre donc! dit enfin le casseur de pierres, mais avec l'accent d'un homme qui n'a guère conscience de ses paroles. Tu reviens bien tard ce soir, petiotte?... Et cependant le souper n'est pas encore prêt. Allons donc, Madeleine... nous avons faim, l'enfant et moi...

Sans rien répondre, la pauvre femme s'accroupit vivement devant l'âtre, et commença d'une main tremblante à ranimer le feu presque éteint.

—Mère, je vais t'aider? s'écria Denise, qui jusqu'alors était restée debout sur le seuil, et qui, bondissant tout-à-coup jusqu'auprès de Madeleine, se pencha vers elle et l'embrassa.

Certains baisers valent toute une phrase. Celui-ci voulait dire: Je comprends que tu souffres, ma mère, et je voudrais bien t'en consoler.

Malheureusement, si Madeleine comprit ce langage, Jean Maillard aussi le devina et n'en parut nullement satisfait.

—C'est inutile, dit-il en haussant les épaules; nous n'avons pas besoin de ton aide; occupe-toi de ta chèvre; va, va, ma fille!

Et il la poussait au dehors.

Qu'était-il arrivé pour que son père, ordinairement si bon pour elle, la traitât

ainsi? que se passait-il donc ce soir-là, dans la maisonnette du casseur de pierres?

Tout en s'adressant ces questions, Denise s'en alla lentement jusqu'au petit appartement couvert de chaume qui servait de chambre à coucher à Follette, et lui prépara une ample provision d'herbe fraîche. La chèvre se laissa faire, mais sans manifester la joie folâtre qui lui était ordinaire. Elle aussi semblait avoir de graves soucis, de tristes pressentiments.

Denise mit une lenteur inusitée à toute cette besogne, et surtout aux adieux qui la suivirent. Elle avait presque crainte de rentrer à la maison. Elle en fit trois fois le tour avant de se décider à franchir le seuil.

La salle basse avait maintenant un tout autre aspect. Une grande flambée de bois sec pétillait dans l'âtre, et commençait à faire bouillotter la marmite de fonte suspendue à la crémaillère. Jean Maillard se promenait à grands pas; Madeleine achevait de mettre le couvert.

—Allons... dit le cantonnier avec un faux entrain impatient, allons, femme, la soupe!

—Dans un instant, dit Madeleine, asseyez-vous?

Le cantonnier prit place à côté de sa fille, et lui parla avec une gaieté qui n'avait rien de naturel. Evidemment, il cherchait à dissimuler ce qu'il avait dans l'âme... qui sait? peut-être à s'étourdir lui-même... et deux ou trois fois, avec des gestes fiévreux, il lui dit:

—Nous allons être heureux, petiotte... tu verras, nous serons très heureux!

Denise voulut demander pourquoi, comment? Le cantonnier évita de répondre.

Madeleine enfin apporta la soupière, et remplit les assiettes. On mangea silencieusement. Les derniers brandons enflammés

jetaient de toutes parts leurs grandes lueurs rougeâtres, Jean se hâtait.

Denise s'était reprise à songer à Berthe, et parfois regardait Madeleine, qui semblait en proie à une morne tristesse, et qui ne tarda pas à essayer sa cuillère, en disant à demi-voix qu'elle n'avait plus faim.

—Il est temps d'aller se coucher, s'écria le casseur de pierres aussitôt qu'il eut fini. Je tombe de sommeil; tu dois être fatiguée aussi, Denise. Bonne nuit, ma fille... à demain.

Et sitôt qu'elle eut embrassé sa mère, il la conduisit lui-même jusqu'à la porte de l'escalier de la chambrette qu'elle occupait au-dessus, sous le chaume.

De plus en plus étonnée, de plus en plus inquiète, Denise monta lentement, et commença de même à se déshabiller.

C'était une de ces chaudes et lourdes soirées d'août, durant lesquelles le sommeil fuit même les jeunes paupières. Elle ouvrit sa fenêtre et regarda au dehors. Tous les feuillages étaient immobiles, même à la cime des peupliers. Par instants, des éclairs sans tonnerre sillonnaient le ciel redevenu d'un bleu sombre. Le silence était si profond, qu'on entendait au loin le flot mourant sur la grève.

A demi-vêtue, Denise resta longtemps à la fenêtre; puis elle vint s'agenouiller auprès de son humble couchette, et, les bras sur la couverture, le front contre ses mains, elle voulut prier; mais aucune pensée précise ne se formait dans son esprit; ses lèvres restaient muettes, une sorte de torpeur envahissait son être tout entier. Il lui sembla qu'on parlait et qu'on marchait encore en bas, puis elle n'entendit plus rien; elle perdit la conscience de toutes choses; elle était endormie.

Combien se passa-t-il de temps ainsi?... Denise elle-même n'aurait su le dire lors-

qu'elle se réveilla. Elle avait sans doute glissé peu à peu sur le bord de la couchette, car elle était maintenant étendue sur le plancher de sapin.

Une voix monta soudainement jusqu'à son oreille... la voix de Jean Maillard... et cette voix criait:

—Mille tonnerres! as-tu fini de me tourmenter l'esprit?... J'ai trouvé ce porte-feuille, il est à moi; je le garde, c'est résolu!

A ces mots, quelque engourdie que fût encore Denise par le sommeil, un horizon plein de lumière s'ouvrit tout-à-coup devant ses yeux. Elle revit Berthe et son désespoir... cette maison en deuil qui lui avait été si hospitalière, à elle, Denise; M. Duvernay qui allait peut-être se donner la mort, faute d'une somme perdue, et cette somme, c'était Jean Maillard, c'était son père qui précisément l'avait trouvée.

Oui, mais il refusait de la rendre.

IV

Le Trou aux Mouettes

Une heure plus tard, Madeleine avait trouvé le courage d'affronter une fois encore la colère de Jean Maillard.

Ni l'un ni l'autre des deux époux ne s'était encore couché.

Le casseur de pierres était assis au milieu de la salle basse, les coudes appuyés sur la table, la tête dans ses deux mains.

Un rayon de lune, glissant à travers les interstices du volet, tombait précisément sur le cantonnier, dont il faisait ressortir la songeuse au milieu des profondes ténèbres qui remplissaient la chaumière.

Madeleine vint s'agenouiller auprès de

son mari. Elle lui prit une main, il ne la retira pas. Elle mit un baiser sur cette main; il retourna la tête et laissa tomber sur la pauvre femme un regard dans lequel il n'y avait plus que de la pitié.

Enhardie par cet heureux changement, elle voulut le supplier de nouveau.

Derrière la porte, maintenant, il y avait quelqu'un qui prêtait l'oreille.

Denise venait de descendre l'escalier à pas de loup, elle s'était accroupie sur la dernière marche, et là, avec la plus ardente curiosité qui jamais ait fait palpiter un cœur de femme, elle écoutait.

—Jean, disait Madeleine, donne-moi ce portefeuille... Donne-le-moi, je t'en conjure!... Demain matin, dès l'aube, je le reporterai à Honfleur... J'ai bien retenu l'adresse qu'a criée le tambour, va!

—Non, fit le casseur de pierres après un silence.

—Mon ami...

—Mais si je te refuse, pauvre femme, c'est précisément pour toi... c'est pour notre enfant, pour ta fille... Ma folle conduite semblait vous avoir vouées toutes les deux à la misère... Je trouve un moyen de vous en arracher aujourd'hui, et tu veux que je ne m'en serve pas?... Non, non!... Dussé-je y perdre mon âme, je tiendrai bon!... La pauvreté aussi est une damnation... Enfer pour enfer, j'aime mieux l'autre!...

—Dieu ne garde pas tous ses chââtiments pour la vie éternelle. il maudit déjà sur cette terre ceux qui font le mal, et le bien illégitimement acquis ne porte jamais bonheur!

Un instant, le cantonnier demeura pensif.

Puis, haussant les épaules, et avec un mauvais sourire:

—Paroles que tout cela! répondit-il: nous avons vu, de nos yeux vu la preuve

du contraire. Te souviens-tu de Pierre Bouquaille?

—Ce misérable qui était notre voisin à Paris, et qui te donnait de si mauvais conseils...

—Possible! Il était aussi gueux que moi, dans ce temps-là, et tout-à-coup, tu dois t'en souvenir, il s'est affranchi de la misère. Sais-tu comment? Lui aussi, il avait trouvé une somme importante; lui aussi, il pouvait tout rendre... il a tout gardé! Et il n'a pas été maudit pour cela! bien au contraire, tout lui a réussi. Il s'est lancé dans les affaires, il est devenu riche, considéré, heureux.

—Heureux... qu'en sais-tu?

—Je sais, qu'excepté moi, personne n'a connu son secret... L'exemple est bon, je le suivrai; je ferai comme Pierre Bouquaille!

—Jean...

Mais à quoi bon répéter ici toutes les paroles de Madeleine? Elles se devinent facilement. La digne femme invoqua la religion, l'honneur, le désespoir de celui qui avait perdu le portefeuille; elle supplia au nom de tous les dévouements de sa vie passée, au nom de l'avenir de sa fille; elle parla aussi du remords qui ne manquerait pas de flétrir la vieillesse de Jean Maillard. Elle semblait inspirée par le bon génie de la chaumière: elle devenait éloquente à force d'être honnête femme.

Le casseur de pierres avait laissé retomber sa tête dans ses mains; il ne répondait plus.

Ce silence encouragea Madeleine. Un instant même elle crut avoir réussi; elle se redressa, triomphante et joyeuse; elle voulut embrasser son mari...

Le cantonnier dormait.

Madeleine eut un geste de déception, une expression de douleur intraduisible; puis une nouvelle transformation s'opéra

soudainement sur son visage : une idée lui était venue.

Peut-être Jean Maillard avait-il caché le portefeuille vert dans la maison, dans la salle basse?...

Madeleine courut entr'ouvrir le volet supérieur de la porte, afin d'être éclairée par la lune.

Puis elle se mit à chercher, à fureter, à fouiller partout sans bruit.

Mais Jean Maillard avait l'oreille fine; il se réveilla, il aperçut sa femme agenouillée sur le lit et les deux mains plongées dans la ruelle.

—Ah!... ah!... se prit-il à ricaner tout-à-coup, tu voudrais bien découvrir ma cachette, n'est-il pas vrai? Te voler toi-même, et reporter l'argent là-bas!...

—Oui, avoua franchement Madeleine, et dusses-tu me tuer ensuite, je mourrais contente, car j'aurais la conviction d'avoir bien agi, d'avoir écarté de notre toit les malheurs que je pressens, de nous avoir sauvés tous!

—Pense comme tu voudras, conclut Maillard, mais ne te donnes pas la peine de chercher plus longtemps, c'est inutile, je t'en préviens; le magot est en lieu sûr... Plus un mot, et laisse-moi me coucher, je tombe de sommeil!

Madeleine était à bout de forces; elle baissa la tête et n'insista plus.

Durant quelques minutes encore, Denise écoute, toujours blottie contre la porte; mais n'entendant plus rien, elle remonta dans sa chambre, se jeta sur son lit sans se déshabiller, et, brisé par les émotions de la journée, ne tarda pas à s'endormir de nouveau, mais d'un sommeil fiévreux et tout plein de rêves effrayants, dans lesquels revenaient comme un lugubre refrain les dernières paroles de sa mère.

Au jour naissant, un léger bruit réveilla

Denise, le bruit de la porte qu'on ouvrait doucement.

Elle sauta à bas de sa couchette, courut à la fenêtre, et se plaçant de façon à ne pas être aperçu du dehors, elle regarda.

C'était Jean Maillard qui sortait, ses outils de cantonnier sur l'épaule et comme s'en allant à son travail quotidien.

Effectivement, Denise l'aperçut d'abord s'engager dans le sentier qui conduisait à la grande route. Mais, à peine eut-il dépassé les derniers arbres qui s'élevaient dans cette direction, que Denise le vit s'arrêter tout-à-coup, regarder avec précaution autour de lui, et se glissant le long des haies, rebrousser chemin vers la grève.

—Où donc mon père va-t-il ainsi? se demanda la jeune fille.

Devant la fenêtre, fort peu élevée d'ailleurs, se trouvait un tas de bourrées. Sans trop savoir ce qu'elle faisait, Denise s'élança au dehors, et suivit de loin son père.

Personne n'était encore éveillé dans les environs, personne ne pouvait les voir.

De temps à autre cependant, Maillard faisait une courte halte pour sonder du regard la campagne déserte et muette.

Denise alors se cachait derrière quelque buisson, derrière quelque tronc d'arbre. Puis, lorsque le cantonnier se remettait en marche, elle reprenait aussitôt sa poursuite, mais si légèrement qu'elle ne faisait aucun bruit, si prompte à profiter des moindres accidents de la route qu'on eût dit des jeunes Indiennes des récits de Fenimore Cooper.

La matinée était admirable de calme et de fraîcheur. Jamais ciel aussi pur n'avait été éclairé par les premiers rayons du soleil levant. Les oiseaux faisaient leur toilette, en chantant matines, au milieu des feuilles humides et brillantes. Il y avait des perles et des diamants sur cha-

cun des brins d'herbes qu'effleuraient les pieds nus de Denise.

Elle allait ainsi, elle allait toujours, sans avoir réfléchi, sans se rendre compte de ce qui pouvait résulter de cette démarche, ne sachant même pas si elle dormait, ou bien si tout cela n'était pas encore un rêve, mais vaguement et comme guidée par un secret instinct. On eût presque dit une somnambulé obéissant à l'attraction de quelque magnétisme inconnu.

Une dernière fois, Jean Maillard regarda derrière lui; puis, rassuré par ce rapide examen, il disparut.

Après quelques secondes d'attente, la jeune fille se pencha tellement vers le sol, qu'elle semblait ramper; ce fut ainsi qu'elle parvint au bord de la falaise.

Là, s'étendant sur l'herbe courte et sèche, elle avança avec précaution la tête et regarda en bas.

Marchant à grands pas sur la grève, Jean Maillard allait atteindre un endroit où le sable s'accidentait de grandes roches noires.

—Tant mieux! murmura machinalement la chevrière; il ne me verra pas.

Elle se trouvait au haut d'une falaise basse et dont les plans superposés permettaient une descente assez facile. Denise, du reste, avait l'agilité de sa chèvre; en quelques bonds, elle fut sur la grève.

Restait à atteindre les rochers sans être aperçue. C'était là le plus périlleux, car il fallait franchir une plage complètement nue. Par bonheur, Jean Maillard était devenu invisible; la jeune fille espéra l'être aussi. Elle courut tout le long de la falaise, par le chemin tortueux jusqu'où s'allongent les vagues durant les hautes marées; elle atteignit enfin les roches, et contre la première elle se blottit.

Tout resta silencieux. Denise n'avait pas été vue par son père; mais elle eut

beau chercher des yeux, elle ne le vit pas non plus.

C'est un sinistre endroit que celui-là. Au bas d'une falaise, haute et sombre, de grandes masses granitiques se dressent, se groupent, s'étagent dans un effrayant pêle-mêle, qui fait rêver à quelque éroulement antédiluvien, à l'image du chaos.

En tournant la roche qui lui servait d'abri, en s'engageant dans l'un des étroits passages de ce monstrueux dédale, Denise pouvait se rencontrer tout-à-coup face à face avec son père. Cette crainte l'empêchait de bouger.

Bientôt cependant, elle crut entendre comme un bruit de pas au-dessus de sa tête. Elle releva les yeux.

Au milieu de l'escarpement ardu de la falaise, s'ouvrait une espèce de grotte, de terrier, d'un abord presque impossible et qu'on appelle dans le pays le "Trou-aux-Mouettes".

A part ces oiseaux de mer, et quelques gamins de la côte qui se hasardent parfois à y chercher des nids, l'écume seuls des vagues monte jusque-là.

Quel fut donc l'effroi de Denise, en voyant la tête de Jean Maillard reparaitre à l'entrée de cette noire crevasse.

Le visage du cantonnier rayonnait d'une joie sauvage. Il interrogea longuement l'horizon, et finit par redescendre en s'accrochant aux rares aspérités du roc.

Arrivé en bas, il ramassa ses outils qu'il avait caché derrière une roche, et reprit le chemin par lequel il était venu.

Denise le vit avec terreur se diriger précisément vers elle.

Retenant son souffle, palpitant de terreur, elle entendit passer son père presque à ses côtés, en murmurant avec une farouche ivresse.

—Je deviendrai ce qu'est aujourd'hui Pierre Bonquaille!

Il y eut même un instant où, si le casseur de pierres eût regardé à gauche au lieu de regarder à droite, il eût infailliblement aperçu sa fille. Mais Dieu sans doute la protégeait : Jean Maillard passa sans la voir.

Longtemps encore après, Denise était immobile à la même place. Mais le bruit des pas de son père s'était perdu dans le lointain ; il venait de remonter à l'endroit de la côte par lequel il était descendu sur la grève : il devait être déjà bien avant dans les terres.

Seulement alors Denise se redressa, et, s'avancant jusqu'au pied de la falaise, elle regarda le Trou-aux-Mouettes.

Si pour Jean Maillard l'ascension avait été possible, elle le devenait bien davantage encore pour Denise, alerte et légère comme un écureuil. D'ailleurs, l'influence inconnue qui lui avait servi de guide semblait la soulever de terre maintenant, et comme la retenir suspendue dans les airs.

Elle atteignit donc promptement le Trou-aux-Mouettes, et s'y engagea bravement. L'excavation était assez élevée, mais peu profonde : d'un regard, Denise l'embrassa tout entière.

Mais aucun indice ne lui révéla tout d'abord ce qu'était venu faire là Jean Maillard. Le sol, les parois ne présentaient aucune empreinte récente ; les nombreuses pierres éparses çà et là ne semblaient pas avoir été remuées depuis la création même de la grotte.

La chevrière néanmoins ne se découragea pas. Elle examina du regard, elle toucha du doigt les contours du roc ; elle souleva les longues mousses qui parfois en retombaient comme d'opulentes franges de velours, et, ne découvrant rien encore, elle se mit à déranger toutes les pierres, patiemment, lentement, une à une.

Sous un bloc que ses petites mains

avaient eu grande peine à soulever, elle aperçut une étroite crevasse, une sorte de terrier. Elle y fourra le bras ; elle sentit sous ses doigts quelque chose de souple et de doux au toucher ; elle retira cet objet, c'était le portefeuille vert !

Exprimer par des mots ce qui se passa alors dans l'esprit de la chevrière, ce serait impossible. Elle revit Berthe bien plus pâle encore que la veille au soir ; elle entendit bourdonner dans son oreille toutes les paroles que Madeleine avait prononcées durant la nuit ; il lui sembla qu'on l'attendait là-bas, à Honfleur ; que déjà M. Duvernay approchait de son front l'arme fatale. Elle se dit qu'il lui restait à peine le temps de faire le chemin ; elle eut peur, mais une folle peur d'arriver trop tard !

Et la voilà qui se précipite vers l'entrée du Trou-aux-Mouettes, qui redescend en toute hâte la falaise, au risque de se briser vingt fois contre les rochers. La voilà qui court, qui court sans cesse sur la grève, à travers les prairies, à travers les bois, en droite ligne et comme la flèche au but.

Midi sonnait à la chapelle de Grâce au moment où Denise arriva devant la grille de la maison Duvernay.

Il y avait là des groupes d'ouvriers menaçants.

— Nous voulons être payés à l'instant, disaient les uns.

— Pas si bêtes que de croire à l'histoire du portefeuille perdu ! ricanaient les autres.

Denise pressa davantage encore sa course ; elle traversa le jardin ; elle franchit le perron ; elle arriva dans le cabinet du fabricant.

Il était là, immobile, muet, consterné. Aux deux côtés du fauteuil se tenaient sa femme et sa fille : elles pleuraient.

Dans un coin de la pièce, il y avait des

eréanciers; ceux-là aussi paraissaient mécontents et ne voulaient pas croire.

La chevière marcha droit au fabrisant. Berthe la regardait, étonnée; Denise lui sourit. Puis, retirant de sa mante une main qui, depuis le départ du Trou-aux-Mouettes, semblait rivée à la même place:

—Monsieur, dit-elle, mon père m'envoie vous rapporter ce portefeuille, qu'à l'instant même il vient de trouver sur la route. Est-ce bien celui que vous avez perdu?

V

Récompense honnête

C'était le soir, un soir orageux et sombre.

Madeleine était assise sur le banc de pierre, à la porte de sa maison.

Tout-à-coup Jean Maillard apparut devant elle; il était livide, haletant, et marchait de telle façon qu'on eût pu le croire blessé.

Sa femme voulut l'interroger; il ne répondit pas; mais il la prit par la main et rentra avec elle dans la chaumière, dont il referma derrière lui la porte.

A cette même heure, Denise rôdait dans les alentours. Elle avait profité des premiers moments de joie de la famille Duvernay pour s'enfuir aussitôt après la restitution, et depuis lors elle n'avait pas encore osé rentrer chez son père.

Jean Maillard, cependant, s'était adossé contre la porte, et, les yeux injectés de sang, la voix étranglée, les deux poings pleins de menaces, il disait.

—Volé!... On m'a volé!... Malheureuse, c'est toi...

—Moi!... voulut s'écrier Madeleine.

—Pas de phrases, interrompit Jean d'un ton bref. Le portefeuille?... Toi seule tu sais que je l'ai trouvé, toi seule tu peux me l'avoir pris... Rends-le-moi donc à l'instant... je le veux.

—Jean...

—Rends-moi le portefeuille, malheureuse, ou sinon...

Et le casseur de pierres s'avavançait en trébuchant vers Madeleine.

—Jean, poursuivit-elle néanmoins, si j'avais pu mettre la main sur cet argent, tu ne l'aurais plus retrouvé, non; mais je l'avouerais hautement, mais j'aurais été la première à m'en vanter. Jean, ce n'est pas moi!

—Tu mens! cria-t-il avec un éclat de colère; tu mens... je ne veux pas te croire... mais je veux que tu me dises où sont mes soixante mille francs. Où sont-ils? voyons, dis... Mais, parle donc!

Il avait saisi les deux poignets de Madeleine; il les secoua avec une telle brutalité, qu'il la fit tomber sur les genoux.

Elle n'eut pas une plainte, pas un reproche, et, ce fut avec une inaltérable douceur qu'une seconde fois elle répondit:

—Jean, ce n'est pas moi!

Ce calme même exaspéra le casseur de pierres. Il bondit jusqu'à l'extrémité de la salle basse, et revint armé d'un maillet. Il le brandit au-dessus de la tête de Madeleine, et, sa fureur arrivant presque jusqu'à la folie, il s'écria:

—Le portefeuille? Donne-moi le portefeuille vert... ou je te tue!...

A peine achevait-il cette terrible menace, que la porte s'ouvrit tout-à-coup, et que Denise se précipita au-devant de Madeleine, les bras étendus comme pour mieux lui faire un rempart, mais le visage tourné vers son père.

Stupéfait, bien que menaçant toujours,

Jean Maillard avait reculé d'un pas.

—C'est moi seule qui suis coupable, dit la jeune fille.

—Toi!...

—Oui, mon père, j'avais tout entendu hier soir, derrière cette porte... Je t'ai suivi ce matin... je suis entrée après toi dans le Trou-aux-Mouettes... Je reviens de Honfleur, de chez M. Duvernay...

—Et l'argent... l'argent?

—Je l'ai restitué à qui de droit; toute une famille nous bénit à cette heure.

—Oh! c'est ta mère qui t'a conseillé cela!

—Non, c'est ma conscience... et c'est Dieu! N'accusez donc pas ma mère; si votre colère doit retomber sur quelqu'un, que ce soit sur moi seule.

—Ah! mauvaise enfant!... mauvaise enfant!...

—Pardonnez-moi, mon père!

Et les bras croisés sur sa poitrine, la jeune fille s'agenouilla.

Qu'allait-il se passer? Le casseur de pierres était éperdu; il était fou.

Un bruit de voiture fit retentir tout-à-coup le sol caillouteux du chemin.

Madeleine et Denise se relevèrent vivement. Le cantonnier rejeta son maillet, et se recula dans la partie à demi-obscur de la salle.

Presque aussitôt trois ombres se dessinèrent sur le fond lumineux de la porte laissée toute grande ouverte par Denise.

C'était M. Duvernay, c'était sa femme, c'était sa fille.

Berthe se précipita vers Denise et l'étreignit convulsivement dans ses bras. Mme Duvernay se dirigea vers Madeleine. Quant au fabricant, il alla droit au cantonnier; et lui tendant à la fois les deux mains, il lui avait dit avec une franche effusion de coeur:

—Merci, Jean Maillard, merci!... vous êtes un honnête homme!...

Le casseur de pierres balbutia quelques mots inintelligibles. Berthe, d'ailleurs, avait pris la parole:

—Tu vas venir avec nous, disait-elle à Denise; nous ne nous quitterons plus jamais... jamais, c'est convenu!

Mme Duvernay, effectivement, disait à Madeleine:

—Voulez-vous me permettre de me charger de l'éducation de Denise, madame? Nous vous répondons de son avenir... Et n'ayez pas crainte d'en être séparée par cette espèce d'adoption! Il en sera de vous comme de moi, Madeleine, nous n'avons qu'une fille chacune, chacune nous en aurons deux maintenant!

Et elle lui montrait les deux amies enlacées et souriantes à travers leurs larmes, ainsi que sur une même tige deux roses jumelles après la pluie.

D'autre part, M. Duvernay continuait de s'adresser à Jean Maillard.

—Quant à vous, concluait-il avec une franche loyauté, nous nous arrangerons ensemble, et nous nous arrangerons bien, soyez tranquille! vous avez sauvé ma fortune, mon ami, je prends l'engagement de faire la vôtre.

La pourpre de la honte montait au visage du casseur de pierres.

—Pour ma femme, murmura-t-il, pour ma fille, passe encore! Mais, moi, moi...

—N'est-ce pas envers vous surtout que nous devons être reconnaissants! n'est-ce pas vous qui avez trouvé mon portefeuille? n'est-ce pas vous qui me l'avez renvoyé par l'intermédiaire de votre fille?

Alors seulement le cantonnier comprit que, tout en le contraignant au devoir, Denise avait sauvé l'honneur de son père, et lui avait préparé une revanche aussi belle peut-être, et plus honora-

ble assurément que celle qu'il avait tout d'abord rêvée.

Il n'en avait encore que le pressentiment; cinq années plus tard, il en eut la preuve.

Voyez-vous cette blanche maison à volets verts qui s'élève maintenant aux portes de Honfleur, presque au commencement de la route de Paris, la plus belle allée d'arbres qui soit au monde?

Sur l'écusson de cuivre brillant qui décore la porte vernie tout à neuf, vous lisez ces mots:

JEAN MAILLARD,

Entrepreneur de travaux publics.

Ce Jean Maillard là, M. Jean Maillard, c'est notre ex-casseur de pierres.

M. Duvernay n'a pas eu une de ces reconnaissances banales qui se bornent à donner une somme quelconque et qui ne voient rien au-delà. Non; il a voulu relever de la misère celui qui l'avait sauvé de la ruine; il a dit au cantonnier:

—Vous avez une sorte d'éducation, mon ami. Le malheur vous a mis à même de connaître les routes, il ne faut plus les rapiécer maintenant, il faut en faire. Donnez votre démission! Je vous achèterai des chevaux, des charrettes, un matériel complet. Soumissionnez quelque entreprise, je vous patronnerai, je vous cautionnerai. Allez de l'avant!... c'est ainsi qu'on arrive!

Jean Maillard avait suivi ce conseil, et l'horoscope du fabricant s'était réalisé.

Ceux qui se rappellent encore le visage sombre sombre et hargneux du cantonnier, ne le reconnaissent plus aujourd'hui dans l'entrepreneur. C'est un homme ac-

tif, laborieux, à la mine ouverte et franche, au regard brillant, au sourire réjoui; c'est un bon père, un bon mari, un citoyen estimé, aimé de tous; c'est un homme heureux, un bon chrétien.

La bonne Madeleine est bien changée aussi, mais également à son avantage. C'est une dame maintenant, c'est une des plus dignes et des plus charitables bourgeois de la ville. A peine une ombre du passé reparait-elle parfois sur son visage, uniquement tourné vers l'avenir. Regardez-la plutôt... regardez Jean Maillard?...

Les deux époux déjeûnent; la salle à manger est des plus confortables et des plus gaies. C'est le printemps; la fenêtre est ouverte. On aperçoit le jardin fleuri; on entend mille chansons d'oiseaux; un joyeux rayon de soleil se faufile entre les deux battants de la parisienne mi-close et fait miroiter dans l'air tout un tourbillon d'atômes chatoyants.

On verse le café, M. Maillard déchire la bande de son journal, mais au moment de lire, il s'interrompt tout-à-coup; il lève les yeux vers sa femme et lui dit:

—Ah çà! Madeleine, notre fille ne vient donc pas ce matin?

Mme Maillard n'a pas encore eu le temps de répondre, que des voix fraîches et joyeuses arrivent tout-à-coup du jardin. C'est Denise, c'est Berthe. Elles entrent en se tenant par la main; elles semblent s'être donné l'une à l'autre ce qui manquait à chacune. Denise à Berthe la santé; Berthe à Denise l'éducation, l'élégance. Ce sont deux jeunes filles accomplies, ce sont deux ravissantes demoiselles.

Après les premières embrassades, cependant, Berthe a pris un air grave, presque solennel:

—Monsieur Maillard, dit-elle, et vous, madame, nous ne sommes pas venues seu-

les ce matin; nous ne faisons que précéder ici deux personnes qui ont à vous entretenir de choses fort importantes.

—Quelles personnes?

—Mon père, mon frère... MM. Duvernay père et fils... et, comme je les entends, comme Denise ne peut pas assister déceimment à cette entrevue, nous nous sauvons dans le jardin; au revoir!

Et déjà les deux jeunes filles se sont envolées.

M. Duvernay paraît sur le seuil; derrière lui, son fils.

Celui-ci voyageait autrefois pour la maison de son père, on s'en souvient peut-être. Il en est aujourd'hui l'associé. C'est la plus riche fabrique de tout l'arrondissement de Honfleur.

On ne l'a peut-être pas oublié non plus, souvent Berthe a dit à Denise que Lionel était un jeune homme accompli; la soeur n'a pas flatté le portrait du frère.

Encouragé par le geste et le sourire bienveillant de M. Duvernay, Lionel s'a-

vance avec un certain embarras, et dit:

—Monsieur Maillard, madame, avec l'agrément de mon père, qui a bien voulu m'accompagner, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Mais à quoi bon en dire davantage? Il est des dénouements qui n'ont pas besoin de s'écrire.

N'oublions pas cependant un dernier détail.

Une heure plus tard, lorsque l'ancien casseur de pierres voulut reprendre la lecture du journal, ses regards tombèrent tout d'abord sur le "fait divers" suivant:

"Un nommé Pierre Bouquaille, que de mauvaises affaires avaient contraint à se réfugier en Belgique, vient d'être condamné, aux dernières assises de Bruxelles, à vingt ans de travaux forcés..."

Jean s'interrompt et regarda Madeleine.

—Eh bien? dit-elle.

Et son regard acheva le reste.





L'Histoire de L'Aviation

UNE MINUTE EN L'AIR.—“Encore un fou qui prétend pouvoir voler.”

TROIS MINUTES EN L'AIR.—“Il ne s'est pas encore tué, cet extravagant-là!”

CINQ MINUTES EN L'AIR.—“Est-ce que véritablement on arriverait à pouvoir voler???”

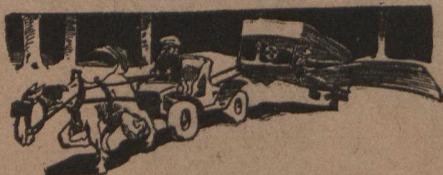
TRENTE MINUTES DANS LES AIRS.—“M. Machin l'aviateur bien connu....”

UNE HEURE DANS LES AIRS.—“...Celui qui a conquis l'espace...”

DEUX HEURES DANS LES NUAGES.—“...les plus hautes décorations n'ont jamais mieux été attribuées qu'au célèbre M. Machin...”

DANS DIX ANS D'ICI.—“...sortir en aéroplane? Non, mon cher, c'est trop vieux jeu; tout le monde en a de ces mécaniques-là!

TOUCHE-A-TOUT.





Les Insectes qui Fabriquent des Filets

— 0 —

L'INDUSTRIE des Araignées est remarquablement développée. Il est vrai que la nature les a pourvues d'une bobine de fil de longueur presque indéfinie, mais le parti qu'elles en tirent est vraiment merveilleux.



Araignée (Epeire-femelle).

Grâce à ce fil et sans presque jamais utiliser de corps étrangers, elle construit des pièges pour capturer des insectes, des demeures pour se retirer, des cocons pour envelopper ses oeufs, voire même une cloche à plongeur pour vivre dans l'eau ou un aérostat pour s'élever dans l'air comme certaines espèces.

Pour descendre d'un lieu élevé, les Araignées fixent leur fil à un support et s'élancent dans le vide la tête en bas. Com-

me en même temps le fil sort des filières, elles arrivent au bas sans secousse.

Quand elles veulent passer d'un point à un autre inaccessible, elles projettent dans l'air un long fil qui flotte librement quoique toujours fixé au corps de l'animal par une de ses extrémités. Soutenu par l'agitation de l'air, il arrive un moment où il rencontre un support et s'y colle.

L'Araignée, doué d'un tact exquis, reconnaît au tiraillement que le sol est fixé; elle le pelotonne jusqu'à ce qu'il soit bien tendu et, alors, le fixe solidement. Ainsi est établi un pont sur lequel l'animal peut marcher suspendu par les pattes. C'est par le même procédé que la plupart des Araignées établissent les premiers fils de-



Extrémité très grossie d'une patte d'Araignée.

vant servir de charpente à leur toile.

L'Araignée possède encore un autre moyen d'atteindre quelque objet éloigné. Elle se suspend au bout d'un fil et se met

à se balancer jusqu'à ce qu'elle atteigne l'objet en question avec ses pattes.

Les toiles confectionnées par les Araignées peuvent être régulières ou irrégulières.



Toile régulière de l'Epeire diadème.

lières. Parmi les toiles régulières, l'une des plus jolies est celle de l'Epeire diadème.

C'est une sorte de roue plate dont les rayons sont réunis par de nombreuses jantes concentriques; l'animal s'y tient au milieu ou sur les côtés.

Souvent on le voit exécuter des mouvements dont l'utilité n'est pas encore connue et qui consiste à agiter la toile tellement vite que l'Araignée devient presque invisible. Le même fait se rencontre d'ailleurs chez certaines autres espèces.

On assure que l'Epeire répare sa toile quand elle est endommagée, mais le fait n'est pas certain.

Quand une proie est prise, l'Araignée l'immobilise fréquemment ou l'enveloppe de fils légers. Si elle est petite, cependant, l'Araignée se contente de la tuer et de la sucer sur place, ou encore de l'en-

traîner dans un coin pour la sucer tout à son aise.

Il existe à Madagascar une Araignée qui a longtemps intrigué les naturalistes. Sa toile est assez semblable à celle de l'Epeire diadème, mais on remarque, au centre, un gros fil d'un blanc d'argent, un véritable câble plié en zigzag.

Quelle peut bien être l'utilité de ce dernier? On peut examiner la toile pendant longtemps sans voir l'animal s'en servir; quand une proie vient se prendre, il se contente de l'envelopper de quelques fils légers.

Et cependant le dit câble est sans doute utile à l'Araignée, car, si on vient à l'en-



Cocons réunis en commun de l'Epeira Bandedieri. L'enveloppe extérieure a été entr'ouverte pour montrer l'intérieur.
En bas: Cocon représenté isolé.

lever, elle se hâte d'en faire un nouveau. Un docteur finit, après de longues observations, à élucider la question. Un jour qu'il examinait pour la centième fois les

faits et gestes de l'Araignée, il vit une grosse Sauterelle se précipiter au milieu de la toile. Aussitôt, l'Araignée, s'élançant sur son câble, se mit à enrouler la Sauterelle avec la plus grande rapidité. La proie était trop volumineuse pour être immobilisée par de simples fils; le câble était là pour la garotter solidement.

Les fils des Araignées sont d'une résistance remarquable; on a même proposé d'utiliser pour faire des vêtements les fils d'une espèce de Madagascar, et les résultats obtenus ont été fort bons. L'avenir dira si cette industrie est rémunératrice.

Toutes les Araignées, même celles—très nombreuses—qui ne fabriquent pas de toiles, enveloppent leurs oeufs dans un cocon plus ou moins grossier, fait avec des fils spéciaux, généralement de couleur jaune d'or.

§

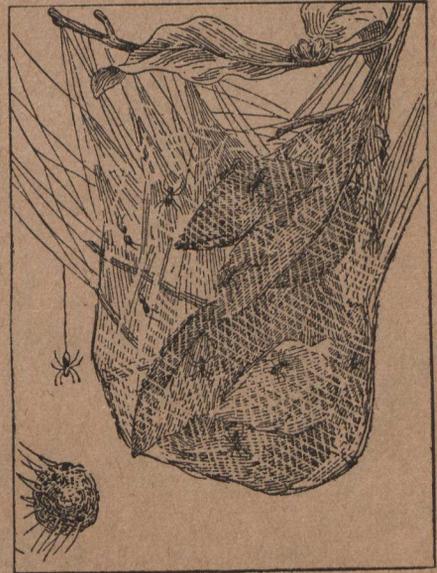
L'Araignée est le type de l'animal solitaire, ne partageant jamais ses victuailles avec ses camarades et ne demandant jamais aide et assistance à l'une d'elles. Cette horreur de la sociabilité se montre même au moment où elle pense à s'assurer une progéniture, époque où il n'est pas rare de voir les femelles dévorer les mâles, lorsque ceux-ci ne peuvent se sauver à toutes pattes après avoir fait leur cour.

Cependant, comme dans les sciences—en histoire naturelle plus qu'ailleurs—il n'y a pas de règles sans exception, on peut citer quelques exemples où ces instincts sanguinaires sont en partie abolis.

Le premier exemple à citer est celui d'une Araignée à laquelle on a donné le

nom d'"Epeira Bandelieri".

En temps ordinaire, elle ne paraît pas différer par ses moeurs des Epeires ordinaires; sa toile est normale et individuel-



Toile de l'*Anelosimus socialis*. En bas :
Cocon représenté isolé.

le. Mais, au moment de la ponte, plusieurs femelles se réunissent pour construire en commun, sur un buisson, une grande coque de tissu jaunâtre et laineux, dans laquelle elles s'enferment pour pondre et fabriquer leurs cocons.

Le cocon, de tissu très épais, est bombé sur l'une de ses faces, presque plan sur l'autre et attaché aux parois de la chambre incubatrice par un très court pédicule. A l'intérieur on rencontre jusqu'à dix cocons et cinq ou six femelles partageant les soins de la maternité.

La sociabilité est beaucoup plus complète chez "*Anelosimus socialis*"; plusieurs centaines, souvent plusieurs milliers d'individus de cette espèce se réunissent pour filer une toile légère et trans-

parente, mais de tissu serré; cette toile est de forme indéterminée, elle atteint parfois de grandes dimensions et peut envelopper un caféier tout entier. Au pre-



Toiles de l'*Uloborus republicanus*.

mier abord, cette immense toile rappelle plutôt le travail des chenilles sociales que celui d'une Araignée; quand on a déchiré l'enveloppe extérieure, on voit que l'inté-

rieur est divisé, par des cloisons de même tissu, en loges très irrégulières.

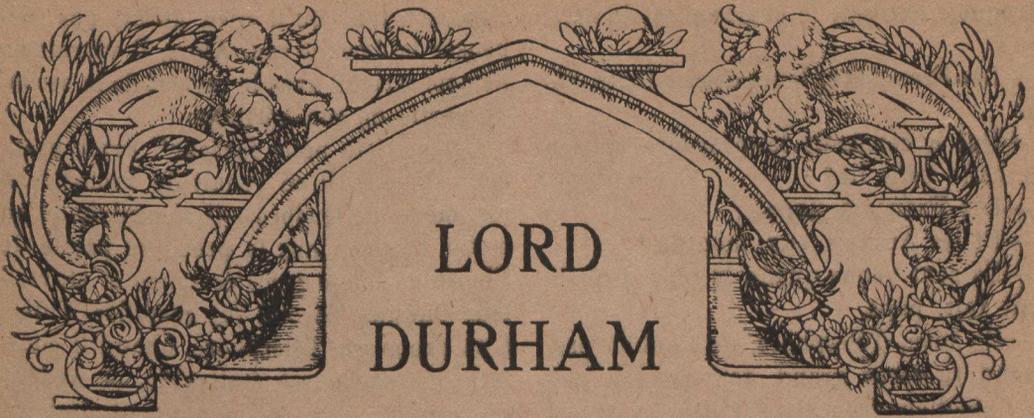
Les Araignées s'y promènent librement, se rencontrent en se palpant comme feraient des Fourmis avec leurs antennes, et se mettent quelquefois à plusieurs pour dévorer une proie un peu volumineuse. Les cocons sont arrondis, formés d'une bourse floconneuse gris de fer; ils sont fixés à la toile commune par quelques fils formant un réseau lâche.

Le troisième type d'association observé chez "*Uloborus republicanus*", est de beaucoup le plus parfait, car il offre sur la même toile un travail commun auquel contribuent tous les associés, en même temps qu'un travail individuel propre à chacun d'eux.

Plusieurs centaines "*d'Uloborus*" vivent ensemble; ils filent entre les arbres une toile immense, formée d'un réseau central assez serré sur lequel se tiennent côte à côte beaucoup d'individus des deux sexes, mais principalement des mâles; ce réseau est suspendu par de longs fils, divergeant dans toutes les directions et prenant attache sur les objets environnants.

Si les Araignées n'étaient pas si répugnantes à la vue, combien leurs moeurs seraient intéressantes à observer!





et TELESOPHORE LE FARCEUR

—§—

Histoire Canadienne imitée de l'arabe

—§—

Par A. Fortier

I

VERS l'année 1837, au temps déjà lointain où Gosford était gouverneur du Canada, vivait à Montréal un marchand canadien-français du nom d'Onésime Giroux, qui avait un fils encore jeune, très gai, très spirituel, assez intelligent, et surtout très espiègle, appelé TéléspHore et surnommé "le petit farceur". Le père désirait ardemment que son fils devint un citoyen savant et habile. C'était à l'époque où les Canadiens-français n'étaient pas très bien traités et chaque fois qu'Onésime Giroux apprenait qu'une injustice avait été commise, il disait :

—Ah! si mon TéléspHore était plus

grand, plus vieux, comme il protesterait!...

Le marchand voulait faire de son fils le champion des Canadiens-français, un second Papineau. Souvent, le dimanche, en été, quand son magasin était fermé, Onésime Giroux conduisait son jeune garçon au haut du Mont-Royal, et là, d'un geste large, qui semblait embrasser toute l'île de Montréal, il indiquait à TéléspHore les vertes et riantes campagnes qui se déroulaient à perte de vue, puis lui demandait :

—Qui a découvert ce magnifique pays, mon enfant?

—Les Français, papa, répondait le petit farceur.

—Qui a défriché les épaisses forêts, où

l'Iroquois chassait le chevreuil et le caribou?

—Les Français et leurs descendants, papa.

—Qui a construit la première maison sur cette belle île?

—Les Français, papa...

—Et les Anglais, eux, mon fils?

—Ils sont venus quand le plus difficile était fait, papa.

—Eh bien, Téléspore, ne l'oublie pas. Quand tu seras grand, souviens-toi que les Canadiens-français ont des droits acquis.

—Je m'en souviendrai, papa...

Mais le petit farceur avait à peine atteint sa majorité qu'on vint lui annoncer, un soir de février, que son père, qui se rendait à Longueuil, en carriole, dans l'intérêt de son commerce, avait passé à travers la glace, avec son cheval et sa voiture, et qu'on n'avait pas pu le secourir à temps. Il s'était noyé.

Le marchand laissait à sa femme et à son fils unique une assez belle fortune, consistant en un magasin rue Sainte-Marie, en six ou sept maisons, situées en divers endroits de la ville de Montréal, et en deux vastes terres sur le chemin de Lachine, sans compter une somme rondelette en banque.

Téléspore vivait alors les plus belles années de sa jeunesse et il voulait s'amuser, bien qu'à cette époque les amusements ne fussent ni très nombreux, ni très variés sur les bords du Saint-Laurent. Comme il était en pleine jouissance de ses droits, et qu'il n'avait aucune autorisation à demander à sa mère, l'héritier divisa sa fortune en deux lots, l'un, composé du magasin,—qu'il vendit—et de l'argent en banque, l'autre des maisons à Montréal, et des terres près de Lachine. Il résolut de dépenser le premier lot et de

s'amuser tant qu'il n'en aurait pas dépenser le dernier sou. Alors, il vivrait en homme sérieux avec le revenu de la seconde partie de son héritage.

Comme "le petit farceur" avait beaucoup d'amis—il en venait de Trois-Rivières, même de Québec,—il s'ensuivit qu'en moins de deux ans la première partie de l'héritage laissé par l'économe et travailleur Onésime Giroux fut gaspillée. Fidèle à sa promesse, Téléspore, quand il constata que sa bourse était vide, en avertit ses amis. Ceux-ci se montrèrent d'abord très mécontents, puis ensuite rirent du généreux héritier, et, voyant qu'ils ne pouvaient plus rien lui arracher, le quittèrent sans même dire merci, et ne revinrent plus le voir. Le jeune Canadien, n'étant pas habitué à l'ingratitude des hommes, fut vivement affecté par la manière d'agir de ceux à qui il avait offert tant de festins et tant de plaisirs gratuits, et il tomba dans un état de profonde tristesse.

A travers ses orgies et ses débauches Téléspore avait conservé pour sa mère cet amour profond et ce respect admirable qu'il est si beau de rencontrer chez le Canadien. Il s'en fut se jeter à ses pieds et lui raconta ses peines. La brave et pieuse veuve essaya de le consoler. En mère expérimentée, elle avait vu dès les premiers jours que les jeunes gens qui fréquentaient son fils n'étaient pas de vrais amis; et elle savait parfaitement que Téléspore n'avait plus d'argent à gaspiller, ces joyeux viveurs s'en éloigneraient. Son amour maternel lui inspira des paroles de tendresse et d'encouragement qui ranimèrent les esprits du jeune homme, et qui chassèrent bien loin cette tristesse qui n'était pas de son âge.

Le fils du défunt marchand commença une vie nouvelle. Il trouva beaucoup de consolation auprès de sa vieille mère; il

alla habiter la même demeure qu'elle dans cette rue de Montréal qui s'appelait alors "Sainte-Marie," et qu'on appelle aujourd'hui "Notre-Dame Est". Avec le revenu des terres et des maisons laissées par Onésime Giroux, la mère et le fils pouvaient vivre confortablement, et le jeune homme avait même de quoi s'amuser un peu. Mais, comme tout bon Canadien, Téléspore le farceur aimait la société, il lui répugnait de s'amuser seul. Aussi prit-il l'étrange parti de se faire un ami nouveau chaque jour, de l'inviter à souper chez lui, à vider une bouteille ensemble, et sitôt le repas fini, de le renvoyer et de ne plus jamais le revoir.

—Ainsi, disait-il à sa mère, je ne m'attacherais à aucun de ces amis...

Au coucher du soleil, Téléspore allait se promener du côté du château Ramezay, ou près de la petite église de Bonsecours, et là, il examinait les passants. Avisant celui qui semblait le plus gai et le plus respectable, il engageait la conversation avec lui, et l'invitait à venir souper à la maison. La soirée se passait le plus joyeusement possible; et vers onze heures Téléspore renvoyait son invité sans même lui demander son nom, et il ne le renvoyait plus jamais.

Un après-midi de juin 1838, que le généreux héritier, selon son habitude, faisait les cent pas, près du château Ramezay, se demandant quel inconnu il inviterait à souper, un homme s'adonna à passer. Bien que suivi de deux individus qui avaient l'air de veiller sur sa personne, cet homme n'avait rien qui put le distinguer du commun des mortels. Or ce passant n'était autre que le Gouverneur du Canada, Lord Durham lui-même. Nouvellement arrivé à Montréal, et désireux de tout connaître, de tout voir de ses propres yeux, l'idée lui était venue de se promener dans les rues

comme le dernier de ses administrés. Téléspore reconnaissant en lui un monsieur sérieux et distingué, l'aborda poliment.

—Venez chez moi, lui dit-il, nous ferons bonne chair; j'ai force victuailles.

Et, clignant de l'oeil, il ajouta :

—Il y a de quoi les arroser... En outre, j'ai des crêpes que vous tremperez dans du sirop d'érable comme vous n'en trouverez nulle part ailleurs.

Lord Durham était un fin gourmet, depuis son arrivée au pays, il voulait goûter à ce fameux sirop d'érable dont on lui avait fait tant d'éloges.

—Oh! fit-il en bon camarade, du moment qu'il y a du sirop d'érable, j'accepte!...

Il fit signe à ses deux serviteurs de le suivre et une quinzaine de minutes après, les quatre hommes pénétraient dans une salle brillamment illuminée, au milieu de laquelle était une table couverte de mets succulents. A côté d'un rosbif figuraient d'appétissantes tourtières, puis au bout de la table étaient rangées cinq ou six bouteilles sur lesquelles le distingué convive jeta un oeil de connaisseur; et dans un carafon, placé près d'un plat de crêpe, brillait une liqueur d'un jaune brun, couleur de vieil or.

—Voici, dit Téléspore, ce fameux sirop d'érable qui n'a son égal dans nul autre pays. Vous verrez que la renommée de ce produit national n'a rien de surfait.

Lord Durham sourit.

—Vous êtes un maître de maison charmant, opina le noble Anglais. Vous autres, Canadiens du Bas-Canada, pratiquez l'hospitalité comme on la pratique dans les "high lands" d'Ecosse. De grâce, monsieur, apprenez-moi qui vous êtes, afin qu'à l'occasion je vous invite moi aussi. Puisse notre amitié durer toujours!

—Hélas! monsieur, répondit Téléspore

Giroux, nous ne devons pas, nous ne pouvons pas rester amis, je ne sais pas qui vous êtes, et ne désire pas le savoir, car, ce souper terminé, je ne dois plus vous revoir.

—Pourquoi donc? s'enquit Son Excellence, étonnée.

Le jeune homme raconta l'histoire de ses faux amis, et exprima tout le dégoût qu'il avait ressenti d'une si ignoble conduite. L'illustre personnage approuva Téléphore, lui souhaitant de persister dans sa résolution.

Au moment, où grâce à l'ingurgitation des boissons, était arrivée l'heure des épanchements, le Gouverneur, trinquant avec son amphitryon pour la quinzième fois peut-être, lui demanda à brûle-pourpoint.

—Si une fée apparaissait soudainement et qu'elle vous invitât à formuler un souhait, que souhaiteriez-vous?

Sans hésiter, Téléphore répondit qu'il souhaiterait être gouverneur du Canada.

—Pourquoi donc? interrogea Lord Durham.

—Parce que, expliqua l'héritier, j'aurais alors le pouvoir de faire administrer cinquante coups de bâtons à chacun des "policemen" qui appartiennent au poste situé à quelques pas d'ici. Ces gens-là, monsieur, sont en train de me ruiner.

—Comment cela?

—Chaque fois qu'ils entendent de la musique ou du chant chez moi, ou même le moindre ricanement, ils arrivent à la course et me font payer l'amende. Oh! oui, cinquante coups de bâtons pour chacun d'eux, c'est là le souhait que je ferais.

—Votre souhait sera réalisé, hospitalier jeune homme, prophétisa le convive.

Une idée germa dans le cerveau du Gouverneur. Pendant que Téléphore avait le dos tourné, Son Excellence jeta une

poudre blanche dans le verre de son amphitryon, et celui-ci ne tarda pas à tomber dans un profond sommeil.

Lord Durham, appelant ses deux serviteurs qui s'étaient retirés dans une autre chambre, leur ordonna de transporter le jeune Canadien-français dans son palais à lui, le Gouverneur. Ce long trajet ne réveilla pas Téléphore, et rendu chez lui, Son Excellence, ayant rassemblé quelques serviteurs, leur parla ainsi:

—Vous allez coucher ce jeune homme dans mon lit, et au jour, quand il se réveillera, vous agirez comme s'il était le Gouverneur du Canada; vous lui parlerez avec respect, vous lui ferez donner ses ordres, etc., etc.

Son Excellence, qui aimait beaucoup à rire, se cacha derrière un paravent, se plaçant de manière à tout voir et à n'être pas vu.

Le soleil était déjà haut quand Téléphore se réveilla. Le jeune homme regarda autour de lui d'un air étonné comme s'il se fut demandé. "Diantre, comment suis-je dans cette belle chambre? dans ce beau lit moelleux? Je ne suis pas chez moi, ici." Mais son étonnement fut au comble, quand il vit deux domestiques en livrées, s'approcher de son lit, en faisant maintes révérences. L'un avait les allures d'un chambellan et l'autre d'un valet de chambre. Ce dernier tenait à la main des pantoufles en velours noir.

—Excellence, débuta le chambellan en se prosternant jusqu'à terre.

—"Excellence"? mâchonna Téléphore, "Excellence"? Hein, qu'est-ce qu'il a ce bonhomme-là?

Et le Canadien tendit l'oreille.

—Excellence, répéta le chambellan, aujourd'hui le temps est splendide. De son balcon, Son Excellence peut voir le soleil

qui darde ses rayons ardents sur la verdure de l'île Sainte-Hélène.

L'héritier d'Onésime Giroux n'y comprenait rien. Autour de lui, on n'entendait qu'"Excellence", "Excellence". Il examina avec plus d'attention l'endroit où il avait dormi. Les murs de la chambre étaient décorés de tableaux magnifiques, les rideaux aux fenêtres étaient de soie, les meubles étaient en acajou, sur le plancher s'étendait un épais tapis de Turquie, et comme descente de lit, il y avait une soyeuse peau d'ours des Laurentides.

Télesphore crut qu'il rêvait. S'adressant au valet de chambre :

—S'il vous plaît, fit-il, dites-moi où je suis.

—En attendant une telle question, le serviteur sembla tout abasourdi, fit celui qui ne comprend pas, et finalement balbutia :

—Mais, Votre Excellence est dans son palais...

—"Excellence, dans son palais" ? Qu'est-ce à dire ?

—Bien oui, puisque vous êtes le gouverneur du Canada.

—Tu mens, s'écria Télesphore dans un commencement de colère, pensant qu'on se moquait de lui.

Cette exclamation amena dans la chambre un employé du palais, sans doute, qui s'enquit si quelqu'un avait manqué de respect. Le jeune Canadien ayant répondu que non, l'employé se retira en marchant à reculons.

—Que m'est-il donc arrivé ? s'intrigua Télesphore. Hier, j'étais le fils de la veuve Giroux, demeurant rue Sainte-Marie, et aujourd'hui me voilà Gouverneur, vivant dans un palais.

Pendant qu'un serviteur lui faisait sa toilette il eut le loisir de se livrer à de sérieuses réflexions. Un barbier le rasa de

frais, lui parfuma les cheveux, et lui présenta une cuvette en porcelaine, remplie d'une eau limpide et fraîche, pour y laver sa figure. On s'occupa ensuite des vêtements. Le chambellan apporta une longue redingote de drap gris pâle qui s'harmonisait à merveille, avec cette claire et gaie journée de juin. Déjà on lui avait passé une chemise d'une fine toile d'un blanc immaculé. On le fit asseoir dans un large fauteuil rembourré, afin de le chauffer de souliers de cuir vernis, si reluisant que le jeune homme en fut ébloui et qu'il hésita un instant avant de permettre qu'on les lui mit. Ainsi vêtu, ainsi chaussé, Télesphore se regarda dans une grande glace, et il ne put retenir un geste plein de vanité, et le rire s'empara de lui.

—Je parierais, se dit-il à lui-même, que c'est cette vieille sauvagesse de Cagnawaga, la vieille Aritiwa, qui est en train de me jouer un tour. J'ai toujours cru que c'était une sorcière. Dernièrement, elle est venue à la maison et m'a lancé un regard qui m'a paru singulier.

Il fut interrompu dans ses réflexions par un secrétaire qui vint lui demander s'il avait des ordres à donner concernant l'intérieur de la ville...

—Oui, répondit sans sourciller Télesphore, le petit farceur, pensant tout à coup qu'il avait là une belle occasion de se venger des "policemen" du poste près de chez lui, qui tant de fois lui avaient fait payer l'amende. Oui, fit-il, j'ordonne que le chef du poste de police de la rue Sainte-Marie, reçoive ce matin même cent coups de baguette de coudrier, et que chacun des "policemen" sous lui, en reçoive cinquante,

—Est-ce tout, Excellence ? demanda le secrétaire.

—Non, ce n'est pas tout. Quand vous aurez administré ces corrections, vous si-

gnifieriez à ce chef de poste et à chacun de ses hommes séparément, un ordre leur enjoignant d'avoir à déménager dans les vingt-quatre heures. Je veux que l'on mette chaque policeman à cheval sur de vieilles rosses que l'on louera au marché aux chevaux. La plus vieille et la plus vilaine sera pour le chef. Que l'on mette tous ces policemen à cheval la figure tournée du côté de la queue de leur bête, qu'on les promène à travers la ville, précédés d'un héraut qui criera en français et en anglais: "Ainsi soient punis tous ceux qui troublent leurs voisins!"

—Cela sera fait à l'instant, promet le secrétaire en s'inclinant au point que les papiers qu'il tenait à la main touchèrent le tapis. N'avez-vous rien autre chose à ordonner, Excellence?

Télesphore aimait trop sa vieille mère pour l'oublier même en ce moment de Splendeur.

—Rue Sainte-Marie, recommanda-t-il, à quelques portes à l'ouest du poste de police est une petite maison à deux étages et en brique. Vous la reconnaîtrez à ses contrevents verts fraîchement peints, et à son image bleue pâle de la Vierge Marie, placée au-dessus de la porte. Demandez si c'est là que demeure Télesphore le farceur; si l'on vous dit oui, demandez à parler à la veuve d'Onésime Giroux, c'est ma vénérable et sainte mère, saluez-là avec respect, et remettez-lui vingt louis d'or de la part de son fils.

—Vous serez obéi, Excellence, assura le secrétaire, qui se retira pour aller faire exécuter les ordres.

Le "Gouverneur" fut conduit dans une salle à dîner, où on l'invita à s'asseoir devant une table arrangée luxueusement. Un domestique muet comme un sapin lui servit un exquis petit déjeuner. Comme il était à déguster un café noir dont s'é-

chappait un arôme qui flattait les narines, la porte s'ouvrit sans bruit, et une accorte soubrette, plus belle que le jour, apparut, tenant dans ses bras deux énormes bouquets de lilas, coupés du matin même. Fraîche, légère, souriante et gracieuse, la soubrette posa les bouquets sur la table, l'un à droite, l'autre à gauche du "Gouverneur." Sans prononcer un mot, elle allait se retirer quand Télesphore, qui pour être parvenu au sommet de la hiérarchie sociale, n'en était pas moins resté un amoureux jeune homme, l'arrêta d'un signe et demanda:

—Belle jeune fille, qui envoie ces fleurs?

—Milord, répondit la soubrette, en faisant au distingué personnage une révérence qui fit ressortir davantage la taille belle et fine, et en lançant au déjeûneur un regard qui le bouleversa complètement, c'est ma maîtresse qui vous présente ces lilas, ce sont les derniers de la saison.

—Qui est votre maîtresse? questionna Télesphore qui ne demandait qu'à continuer la conversation.

—Ma maîtresse, Milord, vous le savez bien, est milady Durham. Ce matin elle souffre de la migraine, et elle vous prie de l'excuser si elle ne descend pas vous tenir compagnie.

—Eh bien, prenez sa place, gentille enfant, répliqua Télesphore. Tenez, asseyez-vous là...

—Oh! milord. Oh! Excellence!...

—Oui, prenez sa place, répéta le jeune homme. Vous me plaisez; j'aime votre air. Et savez-vous que vous êtes ravissante?

—Milord, je vous en prie...

—Comment vous appelez-vous?

—Mon nom, milord, est Marcelline Lusier.

—Eh bien, charmante Marcelline, versez-moi une seconde tasse de café, et ver-

sez-en une autre pour vous.

—Oh! milord, si milady apprenait cela...

L'appétissante soubrette versa une tasse de café à son admirateur, puis imperceptiblement, elle laissa tomber dans la tasse une poudre blanche, et y ajoutant du lait et du sucre, elle brassa le tout.

—Voilà, milord, fit-elle, quant à moi, je consens bien à vous tenir compagnie, mais boire à la même table que Votre Excellence, je ne le puis... je ne le puis...

Elle lui souriait étrangement, plongeait ses grands yeux noirs dans les siens, comme si elle eut désiré lire dans le fond de son âme. Mais voilà que tout à coup, le regard du jeune homme s'obscurcit, sa tête devient lourde, et en moins d'un grand quart d'heure, Téléphore le farceur est de nouveau plongé dans un profond sommeil.

Lord Durham entra alors dans la salle à dîner, et ayant fait venir les deux domestiques de la veille, il leur commanda de ramener le dormeur à la maison de la rue Sainte-Marie, où ils l'avaient pris le jour précédent et de le coucher dans son lit. C'est ce qu'ils firent.

Quand Téléphore se réveilla, il faisait nuit. Entouré de ténèbres et ne sachant où il se trouvait, il se mit à appeler. Personne ne répondit d'abord, mais comme il criait de plus en plus fort, une femme avec une bougie à la main apparut devant lui. C'était sa vieille mère; elle habitait l'étage supérieur et n'avait pas eu connaissance du retour de son fils, cependant, ayant entendu crier, elle venait voir ce qu'il y avait.

—Qui êtes-vous? interrogea Téléphore. Dans cette demi-obscurité, il ne parvenait pas à distinguer les traits de cette personne, et il se croyait encore dans le palais du Gouverneur.

—Je suis ta mère, oh mon fils, répondit la vertueuse veuve.

—Vous n'êtes pas ma mère, s'écria rageusement Téléphore. Ne savez-vous donc pas que je suis le Gouverneur de ce pays, le Gouverneur du Canada, que je suis le seigneur de toutes ces terres, le maître de tout ce peuple?

—Calme-toi, mon enfant, hasarda la mère en peine. Ne parle pas ainsi, je t'en prie. Si tes paroles parvenaient aux oreilles de milord Durham, elles causeraient ta perte. Milord qui n'aime pas déjà trop les Canadiens-français, pourrait te faire jeter en prison. On m'a répété que l'échafaud où moururent le chevliier de Lorimier et ses compagnons, n'était pas encore démoli. Prends garde...

—De Lorimier et ses compagnons sont morts en héros, proclama le patriote jeune homme, et leur sort est digne d'envie...

—Je le sais, mon fils, mais ce n'est pas le temps de mécontenter le Gouverneur, car ce matin il a fait expulser du voisinage tes ennemis, les policemen, et il m'a envoyé vingt louis d'or en pur cadeau.

A ces paroles, Téléphore se prit à rougir comme un lion en furie:

—C'est moi, affirma-t-il, qui vous ai envoyé tout cet or, puisque c'est moi-même qui suis le Gouverneur du Canada.

Il saute à bas de son lit, et s'emparant de sa canne, il en frappe sa vieille mère parce qu'elle n'a pas l'air de le croire. Attirés par les cris de la pauvre femme, les voisins arrivent en courant, et arrachent la canne des mains de ce fils en démente.

—Cet homme est fou, déclarent-ils tous, fou furieux. Il est dangereux et peut tuer quelqu'un. Enfermons-le!...

Vivement, lui liant les mains derrière le dos, ils le traînent de force à une espèce de donjon,—bâti plus d'un siècle aupa-

ravant près du fleuve, pour guetter l'arrivée des Iroquois—et là, ils l'enferment, ayant bien soin de l'attacher avec une forte chaîne dont l'extrémité était fixée au mur.

Chaque matin, quelqu'un venait visiter le prisonnier, et quand celui-ci commençait à crier on lui administrait une abondante râclée, et on le forçait à boire une médecine brune et âcre.

Quand l'ancien petit farceur eut passé quatre jours et quatre nuits dans ce triste donjon, sa mère vint le voir. Avant d'entrer, elle regarda par le guichet et vit son fils, assis tranquillement, plongé dans une morne rêverie. En apercevant sa mère, Téléspore baissa la vue, comme un grand coupable, et avoua tout le chagrin qu'il éprouvait à la pensée qu'il avait osé lever la main sur sa respectable mère, plus que cela, qu'il l'avait battue :

—Oh ! bonne et tendre mère, s'écria-t-il, j'étais donc tout à fait fou le soir où j'ai commis une action aussi vilaine ! Vous frapper, vous qui avez toujours été si dévouée ! Pourquoi ai-je donc agi ainsi, oh ma mère ! Comment pourrai-je réparer une action aussi vile ! une faute aussi monstrueuse ! Je suis indigne du nom de Canadien-français ! Dites au moins que vous me pardonnez, ma bonne et tendre mère...

Et Téléspore se jeta à genoux aux pieds de la vertueuse veuve qui lui accorda volontiers son pardon. Le fils repentant embrassa celle qu'il avait fait pleurer, et comme il paraissait complètement guéri de son attaque de folie furieuse, il retourna chez lui avec sa mère.

II

Après cette singulière aventure, Téléspore se promit de vivre en ermite, seul avec sa mère, et de ne plus faire d'amis,

ne fut-ce que des amis d'un jour. D'ailleurs dans ses festins quotidiens, il avait mangé presque en entier la seconde partie de son héritage. Il avait vendu les unes après les autres ses maisons situées dans la ville, ainsi que ses deux terres sur le chemin de Lachine.

Durant quelques semaines, le jeune homme fut fidèle à sa promesse. Il consolait sa vieille mère et cherchait à lui faire oublier le chagrin qu'il lui avait causé, sa conduite était exemplaire. Mais Téléspore n'était pas fait pour la solitude. Il se fatigua bientôt de cette existence monotone, et un soir, au soleil couchant, il alla, comme auparavant, se promener près du château Ramezay. Il examinait les gens, quand Lord Durham s'adonna encore à passer ; cette fois il était déguisé en habitant, vêtu en grosse étoffe du pays ; néanmoins Téléspore le reconnut, et pâlisant :

—Je vous en prie, Excellence, supplia-t-il, éloignez-vous de moi. Vous êtes non seulement le Gouverneur du Canada, mais vous êtes aussi le roi des mauvais génies ; vous êtes la cause que j'ai osé lever la main sur ma respectable mère ? Oh, vous ne serez plus mon compagnon dans mes festins.

—Je vous ai au moins rendu service dans un sens, répliqua le Lord Anglais, avec un petit sourire hypocrite. Ne vous ai-je pas débarrassé de vos gênants voisins, de vos pires ennemis, les policemen.

—Cela est vrai, admit Téléspore, qui devint tout rieur, en pensant à la mine qu'avaient dû faire les agents de police dans leur promenade à travers la ville, le visage tourné du côté de la queue de leurs vieilles rosses.

Les deux hommes marchèrent ensemble et à partir de ce jour, ils se rencontrèrent souvent. Lord Durham, constatant que

Télesphore était intelligent et instruit puisqu'il avait fait tout son cours classique, chercha à se l'attacher par tous les moyens possibles. Un soir, il lui offrit la place de secrétaire privé. Le fils de la veuve, dont les revenus diminuaient de jour en jour, accepta ce poste honorable, et il devint le favori du Gouverneur. Lady Durham le prit aussi en haute estime.

Un matin, Télesphore vit entrer dans son bureau deux dames qui évidemment appartenaient au meilleur monde. Il faisait un peu sombre, et il ne les reconnut pas tout d'abord, mais s'étant approché d'elles, il vit que l'une était l'épouse du Gouverneur. L'autre était une ravissante jeune fille qui salua en souriant le nouveau secrétaire. Celui-ci regarda attentivement la demoiselle; il l'avait déjà vue quelque part, mais il ne parvenait pas à se rappeler ni où ni quand.

—Vous ne vous souvenez donc pas de moi? lui demanda la compagne de Lady Durham.

Intrigué, le secrétaire balbutia quelques paroles inintelligibles. La jeune fille se fit alors connaître.

—Vous savez bien, dit-elle, Marcelline Lussier, celle qui vous avait servi du café, au temps où vous étiez Gouverneur, et avec qui vous vouliez tant causer...

Télesphore rougit jusqu'aux oreilles, ce qui ne l'empêcha pas de dire avec tout l'à-propos d'un galant homme.

—Ce jour-là, on m'avait joué un bien mauvais tour, mais je n'en suis pas trop fâché, puisque cet incident m'a fourni l'occasion de faire votre connaissance. J'ai bien compris que vous n'étiez pas une soubrette. Vous êtes, je crois, l'amie de Lady Durham?

—Je suis sa demoiselle de compagnie, monsieur, et je lui aide aussi à apprendre le français. Je suis orpheline; mon père

était médecin à Sorel, et il m'a laissé sans fortune; milady Durham veut bien m'honorer de son amitié; et je vous dirai que j'ai trouvé en elle non seulement l'idéale des maîtresses, mais en outre une influente protectrice qui me fait parfois oublier que je n'ai ni père, ni mère.

Marcelline Lussier avait dans les vingt ans; elle était belle et bonne, remplie de vertus et possédait d'innombrables qualités morales et physiques. C'était une délicieuse brunette qui avait une luxuriante chevelure noire, des yeux de la même couleur, et très perçants, très vifs, qui remuaient le secrétaire privé jusqu'au fond de l'âme. En effet, un jeune homme aussi exubérant que Télesphore Giroux ne pouvait rester indifférent à tant de charmes. D'ailleurs il avait toujours désiré revoir la gracieuse soubrette qui lui était apparue un matin comme dans un rêve. Aussi commença-t-il à faire la cour sérieusement à la séduisante orpheline canadienne-française, et en octobre suivant, il l'épousait à l'église Notre-Dame.

Presqu'au lendemain de ce mariage, les nouveaux époux quittèrent le service du Gouverneur et de Lady Durham, Télesphore ayant résolu de fonder un journal hebdomadaire. Leurs Excellences furent très affectées par ce départ, surtout Lady Durham; elle ne traitait pas Marcelline comme une demoiselle de compagnie, mais comme une amie, car elle avait été séduite par le caractère si doux et par la modestie de l'orpheline.

C'était à la suite des conseils de Lord Durham que Télesphore avait décidé de fonder ce journal; le Gouverneur aurait bien aimé à garder auprès de lui son secrétaire canadien-français, mais comme il prévoyait qu'il ne resterait pas longtemps représentant de Sa Majesté du Canada, il croyait sincèrement que son protégé fe-

Quand la fausse veuve retourna auprès de son mari, elle le trouva en train de compter une pile de louis d'or, et près de lui, elle vit du drap noir et d'autres étoffes pour vêtements d'hommes en deuil.

—Voilà, montra Téléspore, ce que milord m'a donné pour te pleurer...

—Et à moi, répliqua la belle Marcelline, milady m'a donné autant...

Tous deux s'embrassèrent avec effusion et se mirent à danser dans la chambre comme deux enfants. Les étoffes et les tissus furent dépliés et étendus sur la table, les uns après les autres, et dans une muette admiration, les époux les regardèrent longtemps; à la fin tous deux éclatèrent de rire et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, se félicitant mutuellement de ce beau succès. Avec un geste de légitime satisfaction, le mari déclama :

—Les Canadiens-français sont plus malins, plus rusés, plus fins que tous les Lords anglais que l'on envoie pour gouverner le pays!...

III

Téléspore Giroux était à peine sorti de chez le Gouverneur que celui-ci se rendit chez Lady Durham pour lui annoncer la mort de la belle Marcelline, et lui faire part du chagrin qu'il en éprouvait. Milord était accompagné de son nouveau secrétaire, un Anglais du nom de Harry Smith; il trouva sa femme qui se préparait à partir pour se rendre chez Son Excellence, lui annoncer que son ami Téléspore Giroux avait rendu son âme à Dieu. Lord Durham sourit tristement.

—Ce n'est pas Téléspore qui est mort, rectifia-t-il, c'est sa femme, ton amie...

—Pas du tout, protesta Lady Durham,

Marcelline est vivante et bien portante, elle est venue me voir, il n'y a pas un quart d'heure, pour m'apprendre que son cher Téléspore n'est plus de ce monde.

—Vous faites erreur, milady, assura Son Excellence; c'est bel et bien la jeune femme qui est trépassée...

—Et moi, affirma l'épouse du Gouverneur, je vous répète que c'est son mari.

Lord Durham rit d'abord, mais devant l'entêtement de sa femme, il s'énerva, fronça le sourcil, et se tournant vers son secrétaire :

—Monsieur Smith, articula-t-il, allez immédiatement chez M. Téléspore Giroux et voyez qui est mort.

Harry Smith détala et courut tout le long du chemin. Téléspore le farceur qui regardait par la fenêtre, le vit venir.

—Voici Smith, annonça-t-il à Marcelline. Ça doit être milord qui l'envoie pour voir qui de nous deux est mort. Il faut que tu fasses la morte et ainsi Son Excellence croira ce que je lui ai raconté.

Sans discuter, Marcelline se jeta sur un canapé et Téléspore étendit sur elle un linceul blanc, puis la jeune femme ferma les yeux et resta immobile. Smith entra, s'approcha d'elle souleva le linceul, baisa la tête et se tint un instant dans un pieux recueillement. Puis, allant vers Téléspore qui pleurnichait dans un coin, il lui serra la main avec émotion, en balbutiant :

—Courage, mon cher monsieur, courage; il faut tous en arriver là...

Le secrétaire sortit, la larme à l'oeil, Téléspore eut toutes les peines du monde pour retenir sa folle envie de rire et ne pas éclater au nez du visiteur, qui retourna au plus vite rendre compte de sa mission.

—C'est bien l'éblouissante madame Giroux qui est décédée, rapporta Smith en

rait mieux de se lancer dans le journalisme. Les deux couples continuèrent à être bons amis, et se visitaient fréquemment. Presque tous les après-midi, Marcelline allait causer avec son ancienne maîtresse.

Les nouveaux mariés eurent une lune de miel idéalement sereine et sans nuages. Durant quelques mois, ils vécurent heureux, sans soucis du lendemain. "Le Mont-Royal",—journal de Téléspore,—marchait à merveille, et tout faisait prévoir qu'il aurait de longues et prospères années d'existence. Hélas, un matin, on constata que le teneur de livres avait levé le pied, en emportant la caisse du "Mont-Royal". On le chercha partout sans le trouver. Téléspore était très mal vu de la police depuis la sévère correction qu'il avait fait infliger aux hommes du poste de la rue Sainte-Marie, et il est tout probable que les détectives d'alors ne se remuèrent pas beaucoup pour arrêter le fripon.

Ce fut la mort du "Mont-Royal" et la ruine de son directeur. Un soir Téléspore dut avouer à sa belle Marcelline qu'il était sans le sou; la dernière piastre avait été dépensée dans la journée. La jeune femme esquissa un pâle sourire et se jetant au cou de son mari s'écria:

—Tu me restes, mon ami, et à toi seul n'es-tu pas un trésor?

Cependant, il leur fallait de l'argent. Comment allaient-ils s'en procurer? On tint un conciliabule. La sympathique épouse fit des suggestions, mais le mari ne les accepta point. "Elles ne sont pas pratiques," disait-il. Téléspore avait toujours sur le coeur cette mystification dont il avait été la victime en juin dernier, et il résolut de mystifier à son tour le Gouverneur. Il dit à sa femme.

—J'ai un bon moyen pour nous procurer de l'argent...

—Lequel, mon ami?

—Nous allons faire les morts.

—Faire les morts? s'exclama Marcelline, qui ne comprenait pas; on ne donne pas d'argent aux morts.

—On nous en donnera à nous, laisse faire. Et sur un ton qui n'admettait aucune réplique, il répéta: Nous allons faire les morts.

—Explique-toi un peu, mon ami.

—Voici quel est mon plan: J'irai voir le Gouverneur et lui dirai que tu es morte, et que je n'ai pas un sou pour te faire enterrer. Afin de me consoler, et aussi pour ton enterrement, il me donnera de l'argent. Toi, de ton côté, tu iras voir ton ancienne maîtresse, et tu lui diras que je suis mort et que tu es sans le sou. Il faudra que tu pleures et que tu jettes de petits cris. Lady Durham sympathisera à ta douleur, et elle aussi te donnera de l'argent, des étoffes à robes et des tissus pour ton deuil. Ainsi nous parviendrons à avoir un petit magot qui nous permettra de vivre quelques mois encore.

La docile Marcelline avait une confiance aveugle en son mari et ce projet fut trouvé excellent. On décida de le mettre à exécution sur le champ. Téléspore se rendit chez le Gouverneur, pendant que sa femme se rendait chez son amie et ancienne maîtresse Lady Durham.

Son Excellence fut très peinée quand elle apprit que la belle jeune Canadienne-française, la gentille épouse de son bon camarade et ancien secrétaire, avait passé de vie à trépas. Il en fut ainsi de la femme du gouverneur, quand on lui annonça que le joyeux jeune homme qui l'avait fait rire si souvent, avait cessé de vivre, et elle donna à la veuve éplorée quarante beaux louis d'or pour la consoler, et des étoffes en quantité suffisante pour faire plusieurs belles toilettes de deuil.

entrant chez le Gouverneur; je l'ai vue, vue de mes yeux, étendue sur sa couche funèbre, pâle, exsangue, dormant de son dernier sommeil. Je crains pour la raison du pauvre mari. Il a tant de chagrin qu'il fait pitié.

Lorsque Lady Durham entendit les paroles du secrétaire, elle haussa les épaules, fit une moue de dépit, et :

—Pourquoi, demanda-t-elle, fort irritée, pourquoi croyez-vous votre secrétaire plutôt que votre épouse. Depuis le jour où nous avons été unis par les liens sacrés du mariage, vous ai-je jamais trompé? Depuis le matin, où je vous jurai fidélité, pouvez-vous dire qu'un mensonge soit tombé de mes lèvres, en vous parlant? Pourquoi aujourd'hui ne me croyez-vous pas? Eh bien, à mon tour, je vais envoyer quelqu'un chez les Giroux et vous verrez qui de vous deux a raison.

Parmi les personnes qui étaient au service de Lady Durham, se trouvait une vieille Canadienne-française, nommée Zoé Roux. La femme de Son Excellence avait en elle une confiance sans bornes, car Zoé Roux, quoiqu'elle eut cinquante-trois ans, passait pour n'avoir jamais dit un mensonge dans sa vie. Lui ayant mis dans la main une pièce de monnaie, Lady Durham la pria d'aller au numéro 75 rue Sainte-Marie, et là qu'elle verrait une personne morte, de bien regarder si c'était Téléphore Giroux, ou son épouse, la belle Marcelline.

La vieille Zoé, malgré son âge passablement avancé, partit en trotinant, mais elle n'eut pas fait cent pas qu'elle dût modérer son allure. Téléphore veillait toujours à sa fenêtre; il la vit venir et en informa sa femme.

—Voici Zoé, chuchota-t-il, c'est à moi maintenant à faire le mort. Toi, pleure autant que tu pourras.

Quand l'envoyée de Lady Durham arriva au numéro 75 de la rue Sainte-Marie, elle fut reçue par la toujours ravissante Marcelline qui gémissait à fendre l'âme.

—Mon mari est mort, se lamenta-t-elle, je n'ai plus d'époux! Me voilà seule au monde! Téléphore était si bon pour moi.

—Je sympathise avec vous, balbutia la vieille Canadienne, gagnée par l'émotion. Mourir si jeune; que c'est donc triste! Puis il était si bon pour vous. Il ne vous battait pas encore, je crois?

—Oh non, Téléphore ne m'aurait jamais battue...

Heureuse de connaître la vérité, la vieille Zoé coupa court à ses condoléances en bredouillant :

—Excusez-moi, ma petite dame, il faut que je retourne annoncer à ma maîtresse que vous êtes vivante; car, le croiriez-vous, M. Smith, qui est pourtant très instruit, répand partout le bruit que c'est vous qui êtes morte, et que monsieur Téléphore est bien portant.

—Comment M. Smith peut-il répandre une nouvelle aussi fausse, aussi stupide, murmura entre ses dents de mère, la jeune épouse, en feignant la surprise. J'ai pourtant bien dit à mon ancienne maîtresse, que j'avais perdu l'incomparable compagnon que j'avais connu grâce à elle. Qu'elle est bonne, cette milady, qu'elle est généreuse! Elle m'a fait remettre quarante louis d'or et des tissus pour mes vêtements de deuil. Mais tout cela ne me rendra pas mon pauvre Téléphore. Ah! pourquoi ne suis-je pas morte à sa place! Que ferai-je sans lui?

Et elle fondit en larmes. Zoé Roux retourna au palais du Gouverneur et raconta ce que ses yeux avaient vu, ce que ses oreilles avaient entendu. Lady Durham s'en fut au bureau de son mari, et faisant appeler Harry Smith, elle le confronta

avec la vieille Zoé. Le jeune secrétaire laissa parler la vieille femme sans l'interrompre; il se contenta de dire:

— Cette brave Zoé raconte des mensonges, ou elle a la berlue, car j'ai parlé à Téléspore moi-même et il m'a répondu lui-même. Il était devant moi en chair et en os. En outre, j'ai vu sa pauvre défunte, gisant inanimée sur un canapé...

Ces assertions mirent en colère la vieille Canadienne.

— Vous savez bien, Monsieur Smith, vociféra-t-elle toute blême et hors d'elle-même, vous savez bien que vous dites là un mensonge plus gros que vous...

— J'y perds mon latin, ricana Son Excellence; il y a du mystère dans tout cela.

Lady Durham, non moins intriguée, pensa à haute voix:

— L'une de ces personnes nous a conté un mensonge.

— Oh! ce n'est pas moi... Milady peut en être certaine, assura le secrétaire en s'inclinant.

— Ce n'est pas moi, non plus, milady, certifia la vieille Zoé Roux.

— Le meilleur moyen de connaître la vérité, suggéra le Gouverneur, serait d'aller nous-mêmes à la maison de Téléspore Giroux, et de voir d'abord s'il y a un mort, et de nous assurer ensuite quel est ce mort.

Les trois autres personnes présentes opinèrent dans ce sens et l'on se mit en route. C'était en plein après-midi, au mois de juillet, et il faisait une splendide journée d'été. Son Excellence sortait ordinairement vers cette heure pour se promener à travers la ville. A la porte du palais, une voiture attendait.

— Allons-y à pieds, proposa milord à sa femme, qui accepta volontiers.

Lord Durham était certain que son ami et ancien secrétaire, n'était pas plus mort

que lui-même et, de son côté, l'élégante milady n'était nullement fâchée en pensant que bientôt Smith serait convaincu de mensonge.

Depuis quelques heures, Téléspore le farceur n'était pas sur un lit de roses; il commençait à regretter ce qu'il avait fait. Tout ne marchait pas aussi bien qu'il se l'était imaginé. Il faisait un guet ininterrompu à sa fenêtre, car il se doutait bien qu'il viendrait encore quelqu'un de chez le Gouverneur. Aussi ne fut-il pas du tout étonné quand il vit déboucher rue Sainte-Marie Lord et Lady Durham, puis en arrière le secrétaire privé et la vieille Zoé Roux. Tous quatre marchaient d'un pas rapide. Appelant sa femme à la fenêtre, Téléspore lui dit sans s'émouvoir.

— Tiens, vois qui vient nous faire visite.

— Pincés! Nous voilà pincés! s'exclama la gentille Marcelline, horrifiée à cette vue.

— Ne crains rien, ma toute belle, la rassura le mari avec le calme d'un vieux matelot qui voit venir la tempête.

— Ciel! soupira la jeune femme, que faire! que faire!

— Dame, nous allons faire les morts tous les deux; répondit Téléspore. C'est pas plus malin que ça. Allons, Marcelline, à l'oeuvre... Jetons-nous sur la couche funèbre.

Joignant l'action à la parole, Téléspore se laissa tomber sur le canapé, et sa femme en fit autant à ses côtés. Ils se couvrirent avec leur drap blanc de tout à l'heure, fermèrent les yeux et restèrent coi.

Lord Durham entra; appuyée à son bras, son épouse marchant vivement émue. Harry Smith releva le drap avec respect et les quatre personnes sans prononcer une parole se penchèrent sur les deux corps. Lady Durham rompit le si-

lence la première.

—Hélas! Hélas! Ils sont morts tous les deux!

Et elle s'affaissa sur une chaise. Son mari redoutant une crise de nerfs s'efforça de la consoler. A travers ses sanglots, on l'entendit qui disait:

—Je m'imagine comment les choses ont dû se passer. Marcelline, ma sincère amie, a tant pleuré la perte de son fidèle époux qu'elle est succombée à la peine.

Ce n'était pas ce que pensait le Gouverneur.

—Ne crois pas cela, conseilla-t-il doucement, je te répète que la femme est morte la première. Ne t'ai-je pas raconté que Téléspore était venu me voir en s'arrachant les cheveux, et en déchirant ses vêtements parce qu'il avait perdu sa belle Marcelline? Ne lui ai-je pas remis quarante louis d'or pour payer l'enterrement, et du drap pour les habits de deuil?

Même dans leurs afflictions, même dans leurs douleurs, les femmes n'aiment pas qu'on les contredise. Lady Durham ne pouvait supporter un tel langage dans la bouche de son mari.

—Je te dis moi, affirma-t-elle avec énergie, que c'est Téléspore qui a quitté ce bas-monde le premier; je le sais puisque sa femme est venue me voir après qu'il fut mort.

Le distingué couple commença à se chicaner, à parler très haut, même à se lancer de gros mots. Qui était mort le premier, Téléspore était-il trépassé avant ou après sa femme? Rapidement la discussion s'envenima, et à la fin, le Gouverneur, à bout d'arguments, frappant du poing sur la table, articula ces mots:

—Si quelqu'un pouvait me dire lequel de ces deux personnes est tombée la première sur ce canapé, je lui donnerais,—parole d'honneur—cent louis d'or...

A peine cette phrase avait-elle été prononcée que Téléspore Giroux ouvrit les yeux tout grand, et avec la légèreté d'un bouchon de liège, il bondit sur sa couche, et se trouva soudainement debout au milieu de la chambre.

—Excellence, s'écria-t-il, avant que les quatre spectateurs de cette résurrection fussent revenus de leur surprise, Excellence je vous prends au mot; c'est moi qui suis tombé le premier sur ce canapé. Par conséquent, veuillez, je vous prie, ne pas oublier de me remettre les cent louis d'or que vous avez promis à celui ou celle qui vous dirait la vérité...

Quand la belle Marcelline entendit son mari s'exprimer ainsi, elle voulut mettre son mot. Se levant à son tour, elle chercha d'abord à garder son sérieux, mais comme elle était naturellement rieuse, elle éclata bientôt en un petit rire argentin qui résonna gaiement dans toute la maison, et saluant Lady Durham:

—Nous voila ressusciter, milady, jasant-elle.

—Vous n'êtes donc pas morts, ni l'un ni l'autre? voulut s'assurer le Gouverneur.

—Que j'en suis enchantée! ricana son épouse.

Milord se décida à rire lui aussi. Il riait de si bon coeur que les épaules lui en sautaient et qu'il s'en tenait les côtes. Il essayait à dire quelque chose mais il ne réussissait pas, le rire l'étouffait.

—Pourquoi avez-vous fait cela? parvint-il enfin à demander.

Les deux ressuscités baissèrent la tête comme des enfants, et Téléspore avec peu de conviction, marmotta:

—Ma femme avait besoin de quelques piastres et c'est elle qui... que...

—Quel mensonge! milady protesta la belle Marcelline, et avec un petit air de vanité bien pardonnable, elle ajouta: Ce

n'est pas seulement le mauvais état de nos finances qui nous a incité à faire les morts, mais c'est aussi parce que mon mari, à qui vous avez joué un si bon tour, l'an dernier, voulait vous mystifier lui aussi. Vous savez qu'il vous en veut beaucoup depuis que vous lui avez enlevé sa place de Gouverneur du Canada.

Télesphore voulait absolument imputer le blâme à sa femme, et tous deux recommencèrent à se lancer la balle.

—Pourquoi n'êtes-vous pas venue me raconter vos embarras financiers, demanda Lady Durham. Auriez-vous oublié, ma chère Marcelline, que ma bourse vous est toujours ouverte?

—Je n'osais pas, Milady. Vous avez déjà tant fait pour moi... pour nous...

—Et vous, Télesphore, vous aviez donc peur de venir à mon bureau?

—Oh, Milord, avoua ingénûment le Canadien, vous ne m'auriez pas donné autant que ce que nous avons obtenu à nous deux, et avec les cent louis d'or en plus nous n'aurons pas besoin de faire les morts "de sitôt".

Les personnes présentes rirent encore de meilleur coeur et Lord Durham fit cette remarque.

—Ceux qui disent que les Canadiens-français ne sont pas des hommes d'affaires, se trompent grandement.

—Tu sais bien, observa à son tour Lady Durham, que ce sont les descendants des Normands, des Normands qui passent avec

raison pour être les gens les plus rusés d'Europe.

Le lendemain, Son Excellence fit remettre cent louis d'or à son ancien secrétaire et deux semaines plus tard, il le nomma au poste important de Percepteur du Revenu pour l'île de Montréal, au salaire de trois cents piastres par mois ce qui, à l'époque, était considéré comme très élevé. Aussi, depuis le jour de leur résurrection, les époux Giroux ne manquèrent pas d'argent. Ils vécurent heureux et contents, et lorsque l'année suivante Lord Durham fut rappelé en Angleterre, on versa d'abondantes et sincères larmes dans la petite maison de la rue Sainte-Marie.

Une douzaine de mois après, c'est-à-dire dans l'automne de 1840, on vit Télesphore et Marcelline se rendre à l'église, habillés tous deux de noir.

—De qui êtes-vous en deuil? leur demanda-t-on.

—Ne savez-vous pas, répondit Télesphore, que Lord Durham vient de mourir en Angleterre. Les Canadiens-français en général ne l'aimaient peut-être pas; mais lui et sa femme ont été si bons pour nous deux...

La belle Marcelline était triste.

—La chère et sympathique Milady, pensait-elle, n'aurait jamais cru que les tissus qu'elle me donnait l'année dernière, serviraient à porter le deuil non pas de mon mari à moi, mais de son mari à elle.





Les Animaux Terrassiers et Les Mineurs

— § —

Les Quadrupedes

— § —

CHAQUE animal possède indiscutablement en soi les qualités et les défauts inhérents à sa race. Chaque race possède ses moeurs, ses coutumes, en un mot, son histoire.

Il est profondément curieux d'étudier tour à tour l'existence de certains animaux, et de les suivre dans leurs pégrinations journalières, mais sans contredit une des catégories qui offre l'étude la plus instructive et la plus intéressante est bien celle des animaux terrassiers et mineurs.

Peu d'habitations sont aussi répandues chez les animaux que celles creusées dans la terre : on peut dire que l'on en rencontre dans tous les groupes du règne animal.

Les mammifères notamment sont des terrassiers émérites comme on va le voir par les faits cités dans cet article. Parmi ceux-ci, il convient de placer en première ligne le roi de l'astuce et de la ruse, le plus fin et le plus subtil des animaux, nous voulons parler du "Renard."

Le Renard passe une grande partie de son existence dans un terrier creusé dans le sol, terrier où il est à l'abri de ses ennemis et où il peut manger tout à l'aise

les animaux par lui capturés. Il cherche de préférence pour l'établir, la lisière d'un fourré épais ou le penchant d'une colline rocailleuse. Mais aussi, le plus souvent, il s'empare du terrier d'un autre animal, de façon à ne plus avoir qu'à l'aménager pour son propre usage.

Animal prudent s'il en fut, le Renard a soin de fournir son terrier de nombreuses issues, et pour plus de sûreté il a toujours plusieurs retraites à sa disposition. Ce sont des terriers profonds se ramifiant,



Taupes commune.

creusés dans les ravins ou entre des racines et aboutissant à un vaste cul de sac. Ils sont disposés autour d'un terrier principal, qui a une profondeur de 3 verges, un périmètre de 15 ou 20, et un donjon d'une verge de diamètre. Les couloirs communiquent entre eux par des galeries transversales et ont diverses ouvertures;

un seul couloir aboutit à la chambre principale ou "donjon".

§

Un autre fournisseur émérite est le "Blaireau". Celui-ci habite des terriers



Patte antérieure de la Taupe.

qu'il se creuse lui-même sur le flanc le plus exposé au soleil des collines boisées. Chaque terrier possède de quatre à huit ouvertures. La chambre principal est le donjon auquel aboutissent plusieurs couloirs. Il est assez grand pour que la bête puisse s'y tenir aisément avec ses petits sur un lit épais de mousse. Plusieurs couloirs y conduisent mais en général un ou deux seulement sont utilisés, les autres servent à la ventilation ou offrent des issues en cas de danger.

Le Blaireau est d'une propreté excessive et cela d'ailleurs le différencie des autres mammifères fouisseurs. Son terrier est généralement sis dans un lieu tranquille, car il aime la vie paisible, douce, et indépendante.

Doué d'une très grande force musculaire il creuse la terre avec une incroyable rapidité et arrive à s'ensevelir en très peu de temps.

Ses pattes de devant vigoureuses, à doigts réunis et à ongles solides, lui sont d'un grand secours pour son travail de

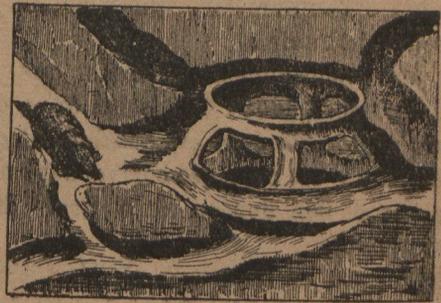
terrassément, tandis que ses pattes de derrière plus faibles ne lui servent qu'à déblayer les terres soulevées.

De tous les animaux qui habitent les terriers, le Blaireau est celui qui donne à son domaine l'étendue la plus conséquente et qui prend le plus de précautions au point de vue de sa sécurité personnelle.

Les couloirs ont tout de sept à dix verges de longueur, et leurs ouvertures sont distantes entre elles de 30 pieds environ. Le donjon est généralement à une verge et demie sous terre, mais cette profondeur varie suivant la nature et l'inclinaison du terrain.

En principe, le Blaireau recherche surtout pour installer son gîte l'endroit où se trouvent réunies les deux qualités essentielles, sûreté et repos.

Nous ne parlerons que pour mémoire des Rats et des Souris, qui trop souvent s'établissent dans nos maisons et dans nos champs et dont les habitudes sont

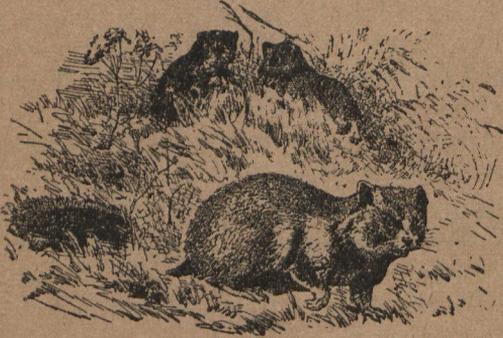


Partie centrale du terrier de la Taupe.

malheureusement trop connues pour qu'il nous soit permis d'insister.

A citer également le "Mydaus Telogon" très proche parent du Blaireau, dont le terrier affecte les mêmes dispositions, seuls, les orifices extérieurs sont dissimulés sous des branches ou des feuilles sèches.

“La Taupe”, représente le type absolu de l’animal fouisseur. Sa conformation, sa structure, tout indique qu’il a été créé pour jouer un rôle souterrain. C’est ce



Hamster.

que nous pourrions appeler, le “poisson terrestre”, car la Taupe se meut dans la terre avec la même facilité que le poisson dans l’eau.

Ses galeries souterraines sont presque à fleur de terre et tout le monde connaît sans nul doute ces petits monticules dénommés “Taupinières”, qui dénotent la présence de l’animal.

Il est scientifiquement admis que la Taupe possède dans l’édification de sa demeure souterraine, un art absolument général. Elle y est protégée comme dans une citadelle et son donjon est à vrai dire inexpugnable.

Ce donjon se manifeste à l’extérieur par un tas de terre bombé et de grandeur assez considérable. A l’intérieur se trouve une chambre arrondie de 5 à 6 pouces, servant de lieu de repos. Elle est entourée de deux conduits circulaires concentriques disposés, l’externe sur le même plan que la chambre dont il est éloigné de 10 à 20 pouces, l’interne sur un plan un peu plus élevé. De la chambre partent trois conduits qui se dirigeant obliquement en haut, s’ouvrent dans le couloir circulaire

interne; celui-ci se relie avec le couloir circulaire externe par cinq ou six couloirs obliques descendants, alternant avec les premiers. De celui-là partent huit à dix couloirs rayonnants alternes avec les couloirs précédents; ils vont dans toutes les directions et suivent une courbe pour s’ouvrir dans le couloir principal.

Un couloir de sûreté descend de la chambre, se recourbe en haut et vient aboutir au conduit d’aération.

Dans la chambre se trouve un lit rembourré de feuilles, d’herbes, de plantes de paille venant de la surface de la terre.

Un danger se présente-t-il par en haut, elle repousse cette couche et descend, vient-il de côté ou par en bas, la fuite s’effectue par les couloirs communiquant



Fenecs.

avec la galerie circulaire interne.

La Taupe est en sûreté dans sa chambre, et y demeure tant qu’elle ne chasse pas. C’est par le couloir principal qu’elle gagne facilement son terrain de chasse, en général situé loin du donjon, et elle le parcourt matin, midi et soir, été et hiver.

§

Le Hamster creuse en sous sol, une immense habitation et de vastes greniers pour remiser ses provisions. Son terrier est artistement construit. Il se compose d'une grande chambre de repos sise à une profondeur d'environ 2 verges du sol, relié par des couloirs avec les chambres de

environs de la sortie propres, au contraire s'il est couvert de mousse d'herbe ou de champignons, il est sûrement abandonné.

Les chambres ne sont pas de même dimensions. La chambre de repos est plus petite que la chambre des provisions. Cette dernière est généralement ronde ou ovale, bombée à sa partie supérieure, elle est remplie de blé à la fin de l'automne.

Le Hamster est un animal hibernant, il



Nid de l'Ornithorynque avec les galeries qui y conduisent.

provision. Plus l'animal est âgé plus son terrier est large et confortable.

On reconnaît facilement le terrier du Hamster à l'amas de terre placé devant la sortie ainsi qu'aux nombreux grains de blé qui le parsèment. Comme l'animal tient toujours son terrier en parfait état de propreté, il est facile de se rendre compte s'il est occupé ou abandonné.

S'il est habité, les parois sont lisses, les

dort pendant tout l'hiver et ne se réveille généralement qu'en mars ou avril, lorsque la terre commence à se réchauffer. Les mâles sortent alors en quête de graines qu'ils rapportent dans leurs terriers, de préférence des plantes fraîches.

Les petits au nombre de 6 à 7 par portées, viennent au monde nus et aveugles, leurs yeux ne s'ouvrent que vers le 8e ou le 9e jour, à ce moment, ils s'essayent à

marcher autour de leurs nids. La mère les couvre de soins, mais vers le cinquième jour, ils commencent déjà à creuser, et à partir de ce moment la mère les chasse du terrier et les force à se tirer d'affaires tout seuls, ce dont ils s'acquittent facilement.

§

Certains mammifères qui vivent dans le sol sont de véritables sybarites et tapissent leurs nids de matières moelleuses. Ce cas particulier est le fait du Fenec zerda, qui vit dans les déserts du Nord de l'Afrique.

Le Fenec, dit L. Burry, se creuse un terrier comme le Renard, il l'établit surtout au voisinage des genêts épineux qui représentent toute la végétation du désert dans l'Algérie. C'est un fouisseur de premier ordre, et sa facilité de travail est telle, que c'est à peine s'il est possible de suivre le mouvement de ses pattes de devant, tant leur mouvement est rapide.

Durant le jour, le Fenec dort dans son terrier. Il s'enroule, se cache la tête sous la queue, les oreilles restant seules découvertes. Il se réveille au moindre bruit. S'il est surpris, il geint comme un petit enfant et témoigne ainsi son mécontentement du coucher du soleil, il quitte son terrier et gagne les abreuvoirs.

L'amour du confortable est également le fait de la "Loutre", laquelle établit son terrier le long des cours d'eau de façon à s'approvisionner facilement de poisson qui forme le fond de sa nourriture. L'ouverture du terrier plonge d'ailleurs dans l'eau, et un couloir long d'une verge ou deux quelquefois conduit à une chambre construite sur la berge en terrain absolu-

ment sec, une autre sortie débouche également à l'extérieur, le plus souvent marquée par des buissons épais.

L'Ornithorynque, est la loutre Australienne et sa façon de vivre diffère peu de son succédané européen.

Le Bettongie penicellé ou Kangaroorat est également dans le même cas, sa particularité consiste à dissimuler avec tant de soins l'orifice extérieur de son terrier, qu'il faut posséder les yeux exercés des indigènes du pays pour ne pas s'y tromper. A noter également qu'ils possè-



Chlamyphores et leur terrier.

dent une queue prenante et que c'est à l'aide de cet appendice qu'il arrache et transporte dans son nid, les herbes et les matériaux qui lui sont nécessaires.

Parmi les animaux néfastes à l'agriculture, n'oublions pas de citer les "Spermophiles" qui creusent la terre pour y établir leurs greniers d'abondance ainsi que leurs asiles. Bien que vivant en groupe, chaque animal construit un terrier séparé, le mâle à fluer de terre, la femelle au-dessous. Le donjon en ovale, garni de

feuilles sèches et prend jour à l'extérieur par un long couloir tortueux le plus souvent parallèle à la surface du sol. Ce conduit ne sert que pendant un an, au commencement de l'hiver, l'animal le bouche et en ouvre un nouveau au printemps.

Tout le monde connaît plus ou moins la Marmotte et son sommeil proverbial. Elle aussi fait partie de la grande famille des terrassiers, et son domicile est dissimulé avec tant de soins qu'il est bien difficile de le découvrir.

La Marmotte est une mondaine, qui possède en général sa résidence d'été et son logis d'hiver. Au moment des chaleurs elle émigre vers les hautes altitudes et ne redescend dans la plaine que pour y prendre ses quartiers d'hiver.

Très prévoyante la marmotte commence de bonne heure ses approvisionnements et ses greniers sont pleins au moment où elle rentre de villégiature.

Sa terrible mâchoire offre le plus généralement l'instrument dont elle se sert pour effectuer sa récolte d'herbes et de plantes, qu'elle fait préalablement sécher avant le transport dans son domicile.

La légende veut que la Marmotte se couche sur le dos et se fasse charger de foin par ses congénères, pour être ensuite trainée, à l'instar d'une voiture, ayant sa queue pour timon. Le fait est absolument inexact, et si par aventure le pelage de son dos est parfois râpé et sale, la faute incombe aux parois très étroits des couloirs de sa demeure.





LES PEAUX DE MARSOUINS

UN journal allemand, spécial pour la tannerie, annonce qu'un Américain producteur d'huile de poisson, fait capturer les marsouins sur les côtes de la Caroline du Sud.

Ces poissons qui descendent et remontent la côte entre les caps de Virginie et de Fear Rives, sont pris, en bandes, à l'aide de lourds filets, mis à terre, tués et dépouillés.

La graisse est mise de côté pour faire de l'huile, les peaux, passées à la machine, pour leur enlever la graisse qui est adhérente, sont salées et vendues pour être tannées.

La peau de marsouin a des qualités supérieures; elle est, surtout d'une étonnante résistance à l'eau, mais, jusqu'à présent, il était difficile de s'en procurer régulièrement. Le nouvel aliment que nous indiquons lui permettra de devenir un article courant, comme vente, dans le commerce des cuirs. Il ne faut pas se dissimuler, du reste, qu'il faut trouver des peaux nouvelles, car les besoins de la consommation, qui s'accroît sans cesse, ne sont plus en rapport avec la production.

Dans les eaux turques de la Marmara et de la mer Noire, il y a énormément des marsouins. Ils constituent un fléau pour les pêcheurs, d'abord parce qu'ils détruisent les filets, ensuite parce qu'ils consomment des quantités considérables de poissons. Ils sont aidés dans ce dépeuplement par les cormorans, chats et chiens de mer, raies, etc.

Les Lazes de la mer Noire chassent le marsouin au fusil et en font l'huile de poisson.

On sait que cette huile est indispensable dans la corroirie; elle nourrit les peaux tannées qui doivent servir pour empeignes et harnais. Autrefois, l'huile de poisson turque trouvait un grand débouché en Europe, malgré les impuretés dont elle est chargée, par suite d'une fabrication rudimentaire. Cette exportation a pris fin depuis plusieurs années, le Japon produisant de l'huile de poisson épurée. L'huile de marsouin de provenance turque ne sert plus qu'aux besoins de la tannerie indigène.

Il y aurait peut-être une source de revenus à créer en capturant les marsouins en Turquie non au fusil, ce qui est toujours dangereux, mais au filet, pour en tirer à la fois de la bonne huile bien préparée et des peaux salées, dont l'emploi paraît assuré. La pêche de ces marsouins aurait, en outre, pour conséquence, une plus grande abondance de poissons. Si on en juge par les prix payés au marché, il doit commencer à se raréfier dans les environs de Constantinople.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'une affaire de ce genre doit être étudiée avec soin avant d'être réalisée. Rien n'est facile ici-bas et on ne saurait s'entourer de trop de renseignements avant de mettre des fonds dans une entreprise nouvelle. Sous ces réserves, il semble qu'il y a quelque chose d'intéressant dans cette pêche au marsouin.



FILTRES ECONOMIQUES

Par Touche-à-Tout

POUR conserver la santé c'est absolument de l'eau pure qu'il nous faut, et on ne l'obtient à peu près telle qu'à la condition de la filtrer.

Cette épuration de l'eau devient une précaution indispensable en temps d'épidémie. On peut alors tuer les microbes nuisibles qu'elle renferme en faisant bouillir l'eau; mais cette eau privée d'air devient lourde et indigeste; un bon filtrage est préférable.

Il arrive à la campagne qu'on n'a même pas toujours un vulgaire filtre de ménage à sa disposition, ou bien la pierre poreuse en est brisée et l'on est trop éloigné de la ville pour pouvoir se procurer un autre appareil. C'est en ces circonstances que l'un ou l'autre des trois filtres que nous allons décrire pourra rendre des services.

Notre premier filtre (figure 1) serait le meilleur s'il n'avait le défaut d'être un peu lent.

Pour le construire, prenez un bocal à cornichons dans lequel vous placerez un de ces vases poreux qui servent pour les piles électriques, et qu'on peut se procurer partout pour quelques sous.

Ce vase poreux sera fermé par un gros bouchon de liège que traverse à frottement dur un tube de verre (voyez la coupe en V); et le tube de verre est bouché à son extrémité inférieure par un petit tam-

pon de ouate.

Autour du tube, le vase poreux est rempli par de menus fragments, de charbon de bois concassé; la braise de boulanger, plus poreuses serait encore préférable; on ajoute à ces fragments quelques petits clous de fer qu'on aura d'abord fait rougir au feu, et le vase poreux est fermé hermétiquement par une couche de cire dont on recouvre le bouchon de liège.

Pour amorcer l'appareil, on le plonge debout dans un seau d'eau filtrée ou bouillie, de manière à ce que le niveau du liquide dépasse l'orifice du tube de verre. Quand l'eau a pénétré dans le vase poreux en quantité suffisante pour combler tous les interstices laissés entre les fragments de charbon, on adapte au tube de verre un morceau de tuyau en caoutchouc destiné à former siphon, on place le vase poreux dans le bocal en verre, on aspire fortement, et l'eau s'écoule goutte à goutte, claire et limpide, dans le récipient que l'on a disposé à cet effet.

Il sera bon de rétrécir l'orifice inférieure du tube de caoutchouc en y adaptant soit un tube de verre effilé, soit un brin de paille autour duquel le caoutchouc sera fortement serré par une ligature en fil.

Notre deuxième filtre est beaucoup plus rapide et dispense même de l'acquisition du vase poreux.

Au fond d'un entonnoir, en verre de

préférence, mettez un tampon de ouate, puis du charbon concassé avec quelques petits clous en fer, et achevez de remplir avec du sable bien lavé qui formera une couche de trois centimètres environ d'épaisseur; le tout devra être tassé fortement, fermez l'entonnoir bien rempli comme nous l'avons dit, par un carré de grosse toile serrée, aux quatre coins duquel seront cousus des bouts de ficelle destinés à tendre la toile et qui viendront se fixer

tionne très rapidement.

Enfin notre figure 3 montre un petit filtre de voyage qui est composé à peu près comme le numéro 1, mais de dimension très réduites. Le vase poreux est remplacé ici par une petite fiole de pharmacie à large goulot dans laquelle plonge le tube de verre, et lorsque les fragments de charbon et la couche de sable qui le recouvre ont été bien tassés et remplissent complètement la fiole, on ferme celle-ci avec un



Installation de filtres à eau.

autour du tube de l'entonnoir; ajoutez enfin le tuyau de caoutchouc pour former le siphon.

Cet appareil se place, retourné sens dessus dessous, dans un récipient quelconque comme on le voit dans notre figure 2. Si l'eau formait beaucoup de dépôt, il serait préférable de poser l'entonnoir sur deux morceaux de charbon au lieu de lui faire toucher immédiatement le fond de la cuve. On aspire ensuite, et le siphon fonc-

double morceau de bonne flanelle blanche, attaché fortement avec du fil au tube de verre d'une part, et de l'autre, au goulot du flacon, comme on le voit en F, figure 3.

Il est évident qu'ici le tube de verre et le tuyau de caoutchouc devront être très minces. Ce filtre produira en peu d'instants une quantité d'eau suffisante pour qu'on puisse se désaltérer sans avoir trop à redouter les terribles microbes qui auront été ainsi éliminés en grande partie.



Les Pigeons Photographes

— o —

Les pigeons voyageurs. --- Leur utilisation au point de vue commercial, scientifique et militaire

— o —

LA transmission rapide des nouvelles a toujours été une des préoccupations constantes de l'homme. Il suffit de feuilleter les annales les plus anciennes, pour se rendre un compte exact des efforts accomplis dans le but d'arriver à un résultat concluant dans cet ordre d'idées.

Aujourd'hui, avec l'aide de la science et les merveilleuses découvertes dues à l'électricité, il est permis de croire que le "Summum" est atteint. La télégraphie sans fils ne constitue-t-elle pas l'invention la plus surprenants du siècle, et les services rendus par les appareils Marconi, ne semblent-ils pas de nature à contenter les générations présentes et futures?

On serait presque tenté de répondre par la négative, en voyant les incessants efforts que ne cesse de produire la phalange scientifique, tinsi que les innovations continuelles qui viennent tous les jours enrichir le livre d'or des découvertes et

par là même ouvrir un champ immense aux espérances des générations à venir.

Toutefois, si on jette un coup d'oeil en arrière, on reste véritablement ébloui du gigantesque travail accompli pendant le siècle dernier, et de la marche vertigineuse du progrès, surtout en ce qui concerne la conquête de l'espace.

Plus vite! toujours plus vite! tel paraît être le mot d'ordre au XXe siècle. L'industrie mondiale pourrait aujourd'hui faire graver au frontispice de son blason, l'altière devise du Grand Roi : "Quo non ascendam?"

Il est bon cependant de ne pas oublier que l'oeuvre du Créateur a toujours été le modèle primitif, sur lequel se sont modelées les plus saisissantes innovations, et la légère étude que nous nous permettons d'offrir, aujourd'hui à nos lecteurs, démontre péremptoirement le précieux concours fourni à l'homme par les soins de la Nature.

Ce fut en 1791, que l'abbé Chappe conçut le projet de la télégraphie aérienne. Soutenu dans son oeuvre par son frère, membre de l'Assemblée législative et par le conventionnel Romme, il parvint à la suite d'expériences concluantes à intéresser le gouvernement à son oeuvre, et le 15 août 1794 Lille se trouvait relié à Paris par une ligne télégraphique.

Ce n'était à la vérité qu'un système rudimentaire de signaux, et ces grands bras rigides dont les différents mouvements correspondaient à un alphabet spécial, n'offrait qu'une facilité relative dans la transmission des dépêches. C'était cependant un pas considérable de fait dans le domaine du progrès, car l'idée émise ne demandait qu'à être perfectionnée, et le problème était définitivement posé.

Les solutions élégantes ne devaient pas tarder à se faire jour, car bientôt, avec l'aide de la grande magicienne qu'est "l'électricité", la télégraphie avec et sans fil faisait son entrée triomphale dans le monde saluée par l'enthousiasme universel des peuples civilisés.

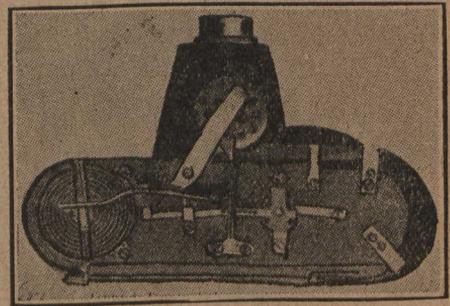
Cependant, il est de toute évidence que les générations antérieures possédaient un moyen très spécial de correspondre de pays à pays. C'était, comme pour les Hébreux dans le désert, des feux allumés leur indiquant la route à suivre et l'absence de danger, mais surtout le moyen le plus réellement télégraphique que l'on possédât, était encore la transmission des nouvelles par l'aide des pigeons voyageurs.

Or, cette invention remonte pour le moins, aux nebulx lointains de la civilisation chinoise. Les Chinois s'étaient même déjà préoccupés de mettre les gracieux messagers à l'abri des grands rapaces ailés, en leur attachant sous le cou un sifflet de bambou, dont le bruit

strident éloignait les oiseaux de proie.

Au cours des invasions barbares, la coutume d'employer le pigeon comme courrier postal s'implanta en Europe. Les Romains s'en servirent couramment, soit pour faire connaître à la Métropole leurs succès dans leurs lointaines expéditions, soit encore pour annoncer aux villes avoisinantes les victoires retentissantes de leurs plus fameux gladiateurs.

Ce fut surtout au cours des sièges que les pigeons furent appelés à rendre de réels services. En l'an 43 avant Jésus-Christ, Brutus Décimus, un des meurtriers



Coupe de l'appareil photographique du pigeon.

de César, nommé gouverneur de la Gaule Césalpine, se tint en relations constantes avec le Sénat au moyen de cette poste aérienne. Lorsque assiégé dans Mutina, il se sentit sur le point de capituler, ce furent encore les pigeons qui lui portèrent la nouvelle d'une armée de secours partie pour le délivrer.

On pourrait citer des quantités innombrables de faits de ce genre, tant au cours des expéditions guerrières du moyen âge que dans les périodes plus rapprochées de notre époque.

Chacun sait le rôle important joué par les pigeons au cours de la guerre Franco-

Allemande, en 1870-71. Paris privé des nouvelles extérieures par suite de la rupture des fils télégraphiques, put cependant se tenir en relations avec les corps de troupes en action, au moyen de sa télégraphie ailée. Cent mille dépêches d'Etat, un million de dépêches privées sur pellicules de collodion, suivant le système de Dagron, ce qui permettait pour le poids de un gramme l'envoi de huit millions six cent mille caractères, tel que le bilan du courrier confié aux ailes de pigeons.

Les précieux services rendus par ce moyen de transmission au cours de cette période néfaste, détermina en France un courant d'opinions des plus favorable au sport colombophile. L'Etat encouragea surtout la fondation de sociétés destinées à la reproduction, à l'éducation et à l'entraînement de cet intelligent volatile, et l'initiative privée aidant, ce fut bientôt un engouement sportif capable de déterminer de merveilleux résultats.

La "Marconigraphie", ou télégraphie sans fils, n'a pu refroidir cet élan d'enthousiasme, et bien qu'il fut avéré que les ondes hertziennes seraient pour l'avenir un sûr garant de transmission rapide, les propriétaires de colombiers se sont efforcés de trouver au pigeon une utilisation nouvelle de ses forces et de sa rapidité. C'est ainsi qu'a pris naissance l'idée originale de la photographie aérienne par pigeon voyageur.

Le pigeon-photographe! voilà une adaptation bien moderne et bien originale. Mais comment un pigeon voyageur ou non, peut-il devenir un adepte de la chambre noire? Comment même cette idée a-t-elle pu être suggérée?

Ce fut évidemment par la méthode des tâtonnements que l'on put arriver à cette curieuse innovation. D'abord, il fut admis que le pigeon voyageur était suscepti-

ble de supporter un poids égal au tiers de son volume et de le transporter à une distance de 100 ou 150 kilomètres. Des expériences concluantes avaient été faites à ce sujet, d'abord en Russie, en 1889, par le Lieutenant général Koevanko, chef des aéroliers russes. Cet officier eut l'idée de se servir de pigeons pour le transport des pellicules photographiques impressionnées au cours de ses ascensions. Ce moyen de transport réussit à la perfection, et qui détermina un pharmacien de Cronberg en Taunus à perfectionner ce système de transport expéditif.

De concert avec un médecin traitant, chargé de donner ses soins aux habitants des villages environnants, il lui confiait au cours de ses tournées certains pigeons spécialement entraînés, qui lui apportaient dans un temps relativement court, les ordonnances prescrites par la Faculté. De là à faire transporter les médicaments à domicile par les pigeons, il n'y avait qu'un pas, et il fut vite franchi!

Le fils de ce pharmacien le docteur Neubronner, grand colombophile, non seulement a gardé cet ingénieux service par pigeons, mais encore l'a grandement perfectionné.

Tenant compte du poids qu'un pigeon peut porter, soit 75 grammes, la maison Neubronner reçoit tous les jours par pigeons, non seulement les ordonnances de la maison de santé de Falkenstein, dans le Taunus, mais encore expédie les médicaments par la même voie. Le service ne fait que de s'étendre. Des pigeons acclimatés à Falkenstein, sont placés chez le droguiste en gros de Francfort. De cette façon dès que le docteur Neubronner manque d'un médicament prescrit par ordonnance, il téléphone à Francfort et moins d'une demi-heure après, Falkens-

tein reçoit son médicament, pesait-il même 75 grammes.

Se basant sur ces faits acquis, le docteur Neubronner eut l'idée d'utiliser les pigeons comme photographes. Cet essai, fait tout d'abord dans un but tout sportif, fit naître la possibilité de compléter certains renseignements militaires par les clichés d'un pigeon photographe.

En ce sens, les essais vont leur train depuis trois ans déjà et présentent des résultats assez satisfaisants. La question vaut donc qu'on l'examine. Le docteur Neubronner promet, dans une brochure prochaine, de fournir des détails très circonstanciés sur la matière, mais il semble intéressant d'établir d'ores et déjà ce qu'il en est.

Dans l'état actuel des choses, le docteur Neubronner place sur la poitrine de l'oiseau une mince plaquette d'aluminium, protectrice, modelée à la forme voulue et munie des deux côtés de quatre petites courroies, en caoutchouc en dessous et en cuir fin en dessus, au milieu desquelles se fixe un véritable harnais analogue à des bretelles et passant sur le dos de l'animal. L'appareil photographique est assujéti à cette cuirasse au moyen d'une glissière. Une cheville l'y maintient immuable, évitant tout déplacement de l'appareil et l'empêchant de se détacher de la cuirasse. Les croisements des bretelles ont été calculés de telle sorte que le vol de l'oiseau ne puisse en être gêné en aucune façon.

Le premier entraînement consiste tout d'abord à accoutumer le pigeon à porter son harnais seul, puis son harnais et sa cuirasse. Cette accoutumance doit être poursuivie en dehors de la volière. L'oiseau, lorsqu'il est dans celle-ci, ne doit jamais être incommodé par la moindre charge.

La première chose que fait le pigeon, dès qu'il se sent embretellé, est d'essayer par toutes les façons, de se débarrasser de ce harnais. Il y emploie son bec, ses pattes, ses ongles, ses ailes. Ne pouvant y parvenir, il finit par faire contre mauvaise fortune bon coeur, s'habitue à cette gêne et recommence de voler. Dès qu'il a repris franchement son vol ordinaire avec cette première charge, on lui adjoint la petite cuirasse d'aluminium. Il recommence sa petite comédie pour s'en débarrasser, puis se résigne et vol à nouveau. Juste à ce moment on lui place sous le ventre un modèle de l'appareil photographique et l'on arrive ainsi progressivement à surcharger son poids personnel, de 30 à 75 grammes. Aussitôt qu'il a récupéré toute sa force de vol avec cette charge, on le lâche à une petite distance du colombier où il revient et, journallement, on augmente progressivement cette distance.

Lorsqu'il vole bien régulièrement, sans avoir plus aucunement conscience du poids qu'il porte, il est prêt pour les expériences. Alors, le lâcher du pigeon s'effectue sur une sorte de planchette-cage montée sur un chariot et maintenue très au-dessus de lui par un extensible. La planchette de départ doit avoir au moins cinquante centimètres de large pour que le vol soit commode avec l'appareil. On la constitue d'ordinaire avec une armature de fer recouverte d'un treillis métallique et à mailles très serrées. Le trou d'entrée doit être assez évidé en largeur et en hauteur pour que l'oiseau y puisse passer, la tête haute et les ailes à demi éployées. Une petite porte en fil de fer la ferme. Elle empêche les oiseaux qui sont dans la volière d'en sortir, mais ils peuvent y entrer librement, cette petite porte s'ouvrant par une très faible poussée de l'extérieur.

Quand un pigeon rentre dans cette cage, une sonnerie électrique avertit le veilleur de son arrivée. Celui-ci arrive aussitôt, débarrasse le voyageur de sa charge et le fait passer dans le colombier où il trouve une abondante nourriture. Cette manoeuvre et la rapidité qu'on met à l'exécuter sont d'une extrême importance. En effet, sachant qu'il doit être libéré de sa charge immédiatement après son arrivée, le pigeon prend l'habitude d'aller beaucoup plus vite dans sa course pour être libéré plus tôt.

L'appareil photographique a huit centimètres de long sur cinq centimètres et demi d'épaisseur. On y utilise des plaques ou des pellicules et c'est ainsi, tout chargé, qu'on l'assujettit dans la glissière de la cuirasse.

En ce qui concerne le déclenchement de l'obturateur, il est fixé par un ingénieux mécanisme réglé à l'avance, dont le fonctionnement basé sur des données mathématiques exactes, permet son utilisation à la distance préalablement déterminée.

Les clichés photographiques ainsi obtenus ont donné des résultats très appréciables au point de vue renseignements militaires, et le cas échéant faciliteraient singulièrement la tâche de l'aviateur chargé de repérer exactement plusieurs positions ennemies.

On serait tenté de croire que de nombreux appareils sont perdus au cours des essais de photographie aérienne. Il n'en est rien, et on a enregistré simplement la perte "d'un seul appareil", au cours de trois années d'essais consécutifs.

Avant de clore cette rapide étude sur le pigeon voyageur et les différents emplois auxquels ses aptitudes particulières l'ont désigné, il semble bon d'ajouter quelques renseignements précis sur ce gracieux messager.

On utilisait autrefois le pigeon à bord des paquebots transatlantiques, mais force a été de se priver de son concours.

En mer, un pigeon ne revient guère régulièrement qu'au-dessous de 400 kilomè-



Pigeonnier mobile pour pigeon-photographe.

tres, dans ces conditions ce service de poste était plus curieux qu'utile, et d'ailleurs l'appareil Marconi l'a très avantageusement remplacé.

Sur terre, au-dessus de 800 milles, et même de 600, le temps que mettent à ren-

trer les pigeons voyageurs, quand ils rentrent, n'est pas proportionnel à la distance qu'on leur impose de franchir en général, à cause des difficultés de l'orientation.

Le plus brillant des records que les annales de la colombophilie aient eu à enregistrer est celui d'un pigeon appartenant à M. Gitz, qui, en juillet 1895, revint de Bayonne à Anvers, soit 995 kilomètres, en 10 h. 39 minutes, à une vitesse moyenne de 93 kilo. 400 à l'heure.

Les plus grandes vitesses constatées sont arrivées quelquefois jusqu'à 110 kilomètres, voire même 120 à l'heure, mais en vols n'ont jamais été exécutés que sur des parcours inférieurs à 200 kilomètres.

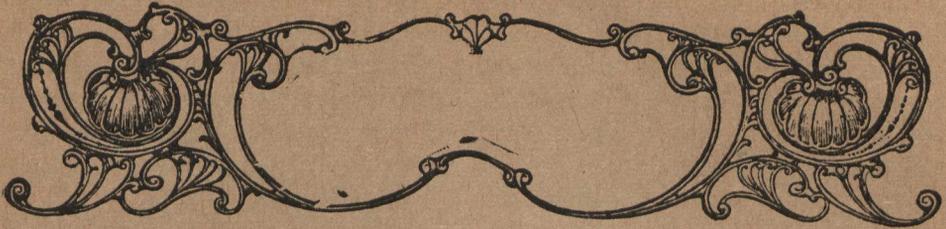
Cependant, tel qu'il est, le pigeon voyageur de bonne race est l'un des voiliers de l'atmosphère les plus puissamment doués qui existent aujourd'hui. Il l'emporte nettement sur l'épervier et le faucon qui sont les plus rapides des oiseaux de proie.

Pour entraîner les pigeons, les Sociétés colombophiles procèdent de la manière suivante: Un de leurs employés part en chemin de fer, porteur de cage renfermant les élèves à préparer pour les concours, et il fait des lâchers à des distances fixées à l'avance du colombier. On fait en général deux sorties par semaine, en augmentant progressivement la distance, qui débute par une trentaine de milles pour arriver à 3 ou 400 milles, suivant le but cherché.

En Europe, et particulièrement en France, la propriété des pigeons voyageurs est soumise à une loi, qui les fait matriculer par le gouvernement et qui les rend réquisitionnables en temps de guerre.

Ainsi sont les choses, et l'oiseau qui jadis portait dans son bec le rameau d'olivier, emblème de la paix, est sans nul doute destiné à transmettre dans l'avenir, les ordres de la plus terrible et de la plus féroce destruction.





La Danse des Bayaderes

Par Louis Roland

UN proverbe dit que "chacun prend son plaisir où il le trouve". C'est très vrai, ce qui amuse l'un peut fort bien ennuyer l'autre et réciproquement.

Dans nos pays, par exemple, on aime à danser; dans l'Inde, au contraire, on aime à regarder danser, c'est même pour les Hindous un plaisir si grand, que leur religion leur promet, s'ils observent les préceptes sacrés, de contempler dans le paradis, les Apsaras, dansant au nombre de plusieurs millions en l'honneur de Siva, Vichnou et Indra, revêtues des habits les plus magnifiques, de bijoux, et douées d'une éternelle jeunesse.

§

L'Inde, patrie des légendes, en fournit une curieuse sur l'origine de ces jeunes divinités.

Vichnou, comme on le sait, une des personnes de la trinité hindoue, s'est incarné neuf fois.

La seconde de ses incarnations avait pour but de rendre au monde quelques-

uns des biens devenue la proie des eaux par suite du déluge.

Parmi une foule de divinités subalternes il fit sortir de la mer Rhemba, que l'on nomma "l'Apsara" par excellence, c'est-à-dire la danseuse. Accompagnée de six cents millions de compagnes d'une beauté et d'une grâce incomparables, elles furent palcées dans le ciel où elles charment les loisirs des dieux et des élus.

En remontant à l'origine de l'histoire hindoue, on constate que ce peuple s'est fait de la danse une idée absolument élevée.

Le mouvement régulier et normal des astres, l'affinité des corps célestes qui règle leurs éternelles révolutions dans un cycle toujours pareil, leur a paru la danse la plus parfaite et la plus harmonieuse.

Aussi, dès la plus haute antiquité, les Hindous commençaient chaque journée par une danse en l'honneur du soleil. "Tournés vers l'Orient, ils gardaient d'abord un silence respectueux, puis cherchaient à imiter, dans une série de mouvements pleins de gravité, la marche majestueuse de l'astre du jour."

Il y a dans l'Inde trois classes de danseuses.

Les "devadasis", mot qui signifie esclaves de Dieu, sont élevées dans les temples dès le plus jeune âge et dressées par les brahmanes. Elles jouissent de certains privilèges comme de pouvoir lire et écrire. Les parents sont fiers de vouer leurs plus belles filles au service des dieux, car ils sont persuadés que ce sacrifice leur est doux et agréable.

Ce n'est qu'à l'âge de neuf ans qu'a lieu la consécration définitive.

Cette cérémonie qui se célèbre dans la

La jeune fille portera désormais le collier des femmes mariées; elle appartient définitivement à la pagode, où sa principale occupation consiste à danser devant l'image du dieu, à chanter ses louanges, soit dans le temple, soit dans les processions publiques.

La seconde classe comprend des danseuses appelées "nautch", "natchni", etc., qui ne sont pas attachées à un temple ni au service d'un dieu particulier. A certaines solennités cependant elles suivent



Un groupe de bayadères.

pagode avec un grand luxe et en présence des parents et des invités, s'appelle la prise du collier.

La jeune fille commence à donner des preuves de son talent devant la nombreuse assistance charmée; après les présents d'usage, elle est introduite dans l'intérieur du temple où elle se prosterne devant l'idole. Un brahmane la relève; et le père prononce la formule suivante: "Seigneur, je vous offre ma fille, daignez la recevoir à votre service."

les processions et surtout elles vont chez les particuliers.

La troisième classe renferme des danseuses connues sous le nom de "cancenis" et qui vont à toutes les fêtes non religieuses où elles chantent et dansent en même temps.

Ce sont elles que les Portugais ont appelées "bayadères", nom que l'on a étendu à toutes les danses de l'Orient.

Elles sont libres, se constituent en troupes et fréquentent les grandes villes: él-

les partagent leurs bénéfices avec les musiciens qui les accompagnent. Quelques-unes vivent sous la conduite d'une ancienne danseuse qui s'approprie tous les bénéfices et ne donne aux filles de sa troupe que la nourriture et le vêtement.

Les Bayadères prennent grand soin de leur personne; elles ont de longs cheveux qui descendent jusqu'aux hanches et qu'elles parfument d'huiles aromatiques et ornent de bijoux.

Elles ont d'ailleurs un goût tout spécial pour les bijoux et portent quantité de bracelets d'or et de chaînes d'or ainsi que de bagues aux doigts des mains et des pieds.

§

Une de leurs danses d'un caractère très curieux est la danse des oeufs; voici comment on l'exécute:

La danseuse a sur la tête une sorte de large couronne à laquelle sont attachés des fils nombreux terminés par un noeud

coulant; à la main elle tient une corbeille pleine d'oeufs.

Au son de la musique, la danseuse commence à tourner puis, saisissant un oeuf, elle l'introduit dans l'un des noeuds coulants et, d'un mouvement sec, elle le lance de manière à serrer le noeud.

Par l'effet de la force centrifuge que produit la rapidité du mouvement circulaire de la danseuse, le fil tenant l'oeuf se tend et l'oeuf décrit un cercle.

Tous les fils sont ainsi garnis et l'ensemble forme une véritable auréole autour de la bayadère; il s'agit naturellement de ne casser aucun oeuf et ceci est d'autant plus difficile qu'ils sont nombreux et véritables.

Il n'y a, en effet, aucune supercherie dans ces danses et ceux qui en ont été témoins en ont été émerveillés.

On comprend d'autre part que de semblables exercices sont plus agréables à regarder qu'à exécuter; pour mon compte quoique n'étant pas très bon danseur je préférerais cent fois valser toute une nuit avec une seule jolie fille que seulement deux minutes avec une douzaine d'oeufs.



FANTASIA

La poudre a fait vibrer les échos des vallées.
Des appels de tam-tam ont résonné dans l'air,
Et voici s'érigeant aux marges du ciel clair,
Venir des cavaliers en rouges envolées.

Devant les murs du Ksar où les femmes voilées
Acclamant à grands cris au tumulte d'enfer,
Le tourbillon fougueux passe comme un éclair,
Lâchant les étalons en courses affolées.

La poussière s'élève aux sabots des chevaux,
Car chacun, prétendant devancer ses rivaux,
Meurtrit de l'étrier, le flanc de sa monture...

Mais le Goum se rallie et s'en retourne au pas;
Ce n'était qu'un essai de la charge future.
La course, à l'ennemi... dont on ne revient pas.

G. DEMNIA.



Les Chiens de Prairie

— o —

CES Rongeurs américains tiennent à la fois du Lièvre, de l'Écureuil et de la Marmotte.

On les connaît sous le nom de "Chiens de prairie", "Prairie Dogs", que leur donnèrent les premiers trappeurs américains, parce que leurs cris perçants rappellent, dans le silence de la nuit, le lointain aboiement d'un roquet. Les Peaux-Rouges eux-mêmes les appelaient "Wish-ton-wish," sorte d'onomatopée qui imite assez bien, le bruit particulier que ces étranges petits animaux produisent en réintégrant leurs terriers; et cette appellation est encore restée populaire aux États-Unis.

Long d'environ d'un pied et quart, c'est-à-dire de la taille d'un lapin, ce prétendu "chien" n'a absolument rien, sauf sa voix, qui le rapproche de la race canine.

Sa tête ronde, coiffée de courtes oreilles, est posée, sans grâce, sur un corps presque cylindrique.

Comme l'Écureuil, le Chien de prairie se tient volontiers assis sur son séant, et porte à sa bouche, avec ses petites mains, les graines et les herbes dont il se nourrit; mais il ignore l'art de grimper et creuse son habitation sous le sol.

En somme, ce petit animal, vif et alerte,

gracieux même, malgré la lourdeur relative de ses formes, est surtout bizarre par ses moeurs et son genre de vie, qui en ont fait l'objet d'innombrables légendes, parmi les trappeurs et surtout les Peau-Rouges qui le considéraient avec une vénération superstitieuse.

Dans la Grande Prairie, c'est-à-dire dans la vaste région centrale qui s'étend à l'ouest des Montagnes Rocheuses, les Chiens de prairie se rencontrent en nombre considérable couvrant le sol, sur des surfaces énormes, des hautes taupinières dont ils entourent l'entrée de leurs terriers.

Ces agglomérations constituent ce que les trappeurs appellent les "Dog Towns", "Villes des Chiens", et la croyance populaire veut que chacune de ces villes n'appartienne qu'à une seule communauté de ces Rongeurs, qui en interdit l'accès à tout membre d'une autre tribu de son espèce.

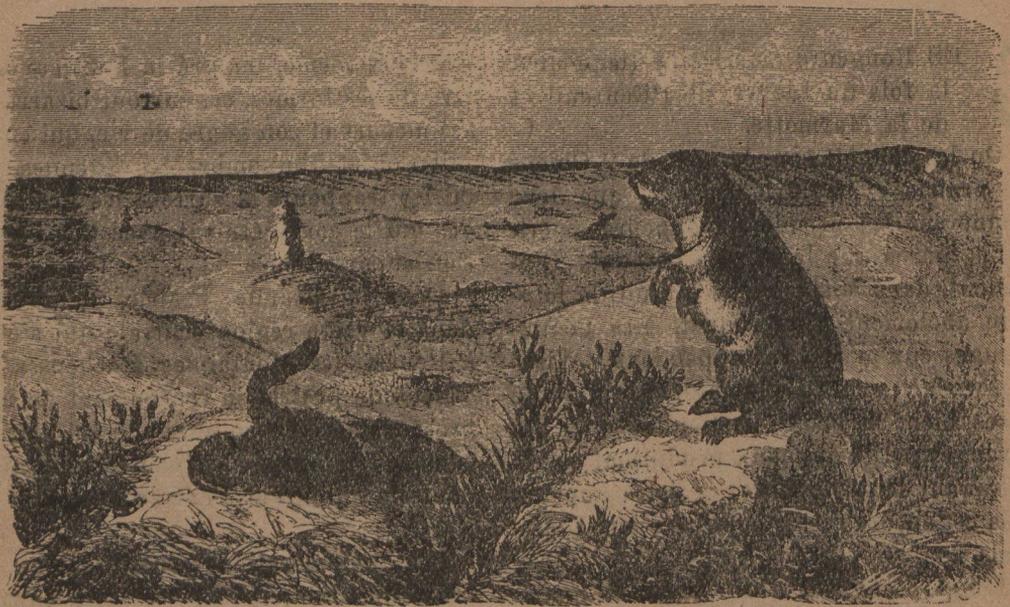
Royaume ou République, chacune de ces communautés serait régie par un chef unique, le "Big Dog", choisi à cause de sa taille et de sa force, et qui, assis sur un tertre central, dirigerait l'administration générale de la cité; ce serait lui qui assurerait la sécurité par les ordres donnés aux sentinelles, présiderait aux débats

souvent tumultueux de ses administrés, à la distribution et à l'emmagasinage des provisions pour l'hiver et guiderait les migrations de son peuple lorsque l'épuisement des ressources de la contrée obligent à changer l'emplacement de la ville.

Quoiqu'il y ait évidemment dans tous ces récits indiens un fond assez grand d'observation véritable, et qu'en effet les Chiens de prairie témoignent d'une orga-

Les entrées des terriers sont, en général, creusées en pente très rapide, d'environ 40 degrés, jusqu'à la chambre assez vaste, qui sert d'habitation à la petite famille spermophile et communique avec les galeries s'entrecroisant en tous sens et courant horizontalement à une petite distance de la surface du sol.

D'après la légende indienne, une Chouette et un Serpent à sonnettes, tiennent



Chiens de Prairie.

nisation sociale fort remarquable, la définition du "Big Dog" paraît être du domaine de la fantaisie. Ce qui est certain et a été observé par des zoologistes américains, c'est que ces petits animaux se réunissent fréquemment en grand nombre sur un point quelconque de leur vaste cité et semblent y débattre, avec animation, leurs affaires communes, et qu'ils manifestent également un vif sentiment de solidarité.

compagnie à chaque "chien" dans sa tanière et vivent en excellente intelligence avec leur hôte.

La présence de ces bizarres parasites dans les terriers des Prairie Dogs, a été en effet constatée d'une façon positive par les zoologues américains, mais il semble bien que les Chouettes et serpents sont installés là contre le gré des propriétaires qui ne parviennent pas à les expulser, et que bien plus les malfaisantes bêtes vi-

vent au détriment des pauvres Rongeurs. Un Crotales fut tué, il y a quelques années, près d'un de ces terriers, et lorsqu'on le disséqua on trouva dans son estomac le corps d'un Chien de prairie."

Quant aux Chouettes, il semble également que c'est par la force qu'elles imposent leur cohabitation aux Spermophiles sans cependant causer aucun dommage à ces derniers. Ces Chouettes appartiennent à l'espèce que l'on appelle "Chevêche à terrier", mais, quoique habituées à vivre sous terre, elles ne creusent pas elles-mêmes le sol et empruntent en général les terriers d'autres animaux.

La manière dont les Chiens de prairie entrent dans leurs terriers est curieuse.

Ils ne s'y glissent pas comme les autres Rongeurs, Lapins ou Rats, mais exécutent un véritable plongeon, sorte de cabriole des plus comiques, par laquelle, tête en bas, jambes en l'air et queue fréillante, ils disparaissent comme par magie. Du reste, cet étrange manège semble les divertir infiniment; car parfois, à peine sont-ils entrés qu'on les voit rejaillir du sol comme un éclair, bondir en l'air et redisp paraître en une culbute, et cela main-

tes fois de suite.

La rapidité de leurs mouvements rend leur chasse très difficile et leur vitalité est telle, que même frappés mortellement d'une balle, il est rare qu'ils ne réussissent pas à regagner leur tanière.

Un trappeur, qui chassait les Chiens de prairie, avait réussi à abattre un de ces animaux assis sur la taupinière de son terrier. La bête, foudroyée, gisait sur le sol et le chasseur s'apprêtait à la ramasser, lorsqu'il en vit un autre bondir de son trou et, saisissant le cadavre de son infortuné compagnon, s'efforcer de l'entraîner sous terre.

L'homme fut si touché de ce dévouement qu'il laissa paisiblement le courageux animal accomplir sa difficile besogne et se promit de ne plus jamais tuer de Chiens de prairie.

A l'approche de l'hiver, les orifices extérieurs des terriers sont bouchés avec un mélange de terre et d'herbe, et le "Dog Town" semble abandonné; au fond de leurs tanières, comme leurs congénères les Marmottes, les Chiens de Prairie restent endormis tant que la neige couvre le sol.





La Vie Drôle

Plaisir Cherement Payé

— o —

J'AURAIS pu intituler cette très véridique histoire: "Des inconvénients de parler malhonnêtement aux employés de la gare du Terminal", mais c'eût été un peu long.

J'ai préféré prendre pour titre: "Plaisir chèrement payé" afin de ne pas contrarier les préférences du lecteur et aussi, je le confesse, pour donner à mon récit un petit cachet shakespearien.

Ce préambule posé, je commence: Jos Roche, commis principal au ministère des Travaux Inutiles

Depuis longtemps avait l'project
D'conduire sa femme, sa soeur, sa fille,

sa tante et ses deux cousines germaines
dîner sur l'herbe à la fraîche, au Bout de
l'Île.

C'est il y a quelque temps à peine
qu'eut lieu cette mémorable expédition
champêtre.

Toute la bande, installée sur le gazon,
se gorgea de charcuterie et de vin à seize,
sans se préoccuper de quelques chenilles
égérées dans la galantine et de trois ou
quatre hannetons qui exécutaient une pleine
eau dans les verres. Il faisait si chaud!

si chaud! et on était si bien là.

Quand l'orgie prit fin, il était neuf heures du soir. Avant de partir, Jos proposa de faire un tour sous la ramée.

—Je connais le bois! dit-il avec importance.

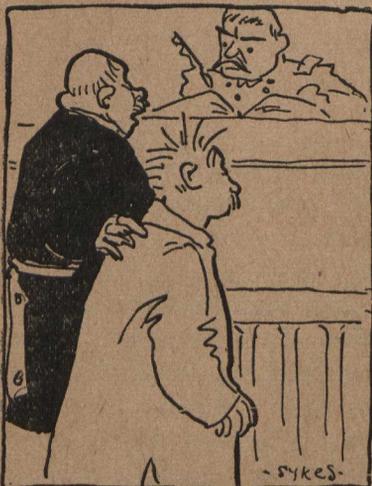
On dit souvent qu'on connaît quelqu'un



Jos Roche rêve d'aller au Bout de l'Île.

sans avoir jamais mis les pieds chez lui, simplement pour l'avoir rencontré dans un endroit public, un café par exemple. Il en était probablement ainsi du Bout de l'Île et de Jos, car au bout de deux heures, ce dernier, après maints détours et crochets, dut avouer qu'il ne retrouvait plus son chemin,

Tête de la tante, lamentation des cousines, sanglots de la soeur et cris d'orfraie de madame Roche, qui n'hésita pas à traiter son mari de serin.



C'est une promenade en Cour maintenant.

Légitimement vexé par ce nom d'oïseau, Jos, déjà agacé, se cabra tout à fait, et il se disposait à gifler abondamment sa conjointe, quand son pied heurta dans la nuit quelque chose de dur.

—Des rails! dit-il avec un cri de joie.

—Eh bien! quoi? des rails! fit aigrement madame Roche.

—Ces rails doivent conduire quelque part; suivons les rails.

Ils suivirent les rails.

Ah! qu'ils les suivirent longtemps, les rails! Ils allaient, maugréant, pestant,

grinchant et jurant. Madame Roche finit par avoir sa gifle.

Dans le firmament, la lune rigolait comme une petite folle de voir cette procession nocturne évoluer lamentablement sur les rails du tramway rentré au dépôt.

Enfin, ils en virent le bout le bout de ces interminables rails. On était à Charlemagne.

—Sauvés! merci mon Dieu! s'écria Jos.

Il se précipita vers la gare.

Malédiction!!!

Comme il y entraît, flanqué de toute sa tribu tirant la jambe, le convoi s'ébranlait:

—Sacrr...! hurla Jos.

L'horloge marquait minuit moins dix, Jos héla rageusement un employé:

—Pst!... hé, là-bas, l'employé!... à quelle heure le premier train pour Montréal?

L'employé, vexé par le ton impertinent du commis principal, répondit sèchement:

—Pas avant demain matin.

—Sacrr...! rehurla Jos.

Comment faire?

Hélas! toute la bande harassée dut rentrer à Montréal pédestrement par la rue Notre-Dame, je veux dire en suivant (toujours!) plusieurs milles de rails. A trois heures du matin, les excursionnistes y arrivaient enfin. Et ils étaient d'une humeur... Je ne vous dis que ça. Chemin faisant, Mme Roche, de plus en plus hargneuse, avait récolté une seconde gifle et la chicane continua de plus belle une fois rentrés à la maison. Aujourd'hui elle plaide en séparation.

La promenade du Bout de l'Île se continue pour Jos par une promenade en Cour maintenant.

Car il n'avait pas menti, l'employé; il y avait un train à "minuit cinq!"



Un Oiseau sans Ailes

LE KIWI

Quand en 1812, la première dépouille d'un Kiwi fut apportée de la Nouvelle-Zélande en Angleterre on ne sut comment classer cet étrange animal.

Représentez-vous un oiseau à peine plus grand qu'une poule, sans ailes, sans queue avec quatre orteils au pied, un long bec de bécasse et le corps couvert de plumes, uniformément blanches ou brunes, longues et fines comme les poils d'une fourrure.

Des exemplaires du nouvel oiseau arrivèrent successivement en Europe et furent payés un prix très élevé.

On supposait que l'espèce en était presque détruite, mais on sait aujourd'hui qu'elle se trouve encore en assez grand nombre dans les régions montagneuses inaccessibles de la grande île australe.

C'est ainsi que l'on a réussi à amener quelques-uns de ces oiseaux vivants en Europe et on peut en voir un actuellement aux Zoological Gardens de Londres, où on le nourrit de vers et de viande de mouton hachée.

On a reconnu que si le Kiwi est réellement dépourvu d'ailes, il n'en a pas moins

dissimulés sous ses plumes, deux sortes de moignons, bras rudimentaires armés d'un ongle fort et arqué.

Les Kiwis sont des oiseaux nocturnes qui, le jour, se cachent dans des trous, de préférence au milieu des racines des grands arbres des forêts, et leur nourriture composée d'insectes, de larves, de vers et de différentes graines.

Ils vivent par couples, la femelle ne pond qu'un œuf, qui, d'après le dire des indigènes, est alternativement couvé par le père et par la mère.

Malgré la brièveté de leurs jambes, ils courent avec une extrême rapidité et se défendent courageusement contre leurs agresseurs, soit avec leurs pattes armées d'ongles longs et acérés soit avec les pointes qui terminent leur bras rudimentaires.

Les Maoris leur ont fait de tout temps une chasse très active, autant pour leur chair que pour leurs plumes dont il se servaient pour fabriquer un tissu employé à la confection des manteaux, mais cette dernière industrie est aujourd'hui abandonnée.

Les indigènes savent, en imitant pendant la nuit le cri du Kiwi, attirer cet oiseau vers eux, puis lui montrant tout à coup de la lumière ils l'éblouissent à tel point qu'ils peuvent ou le prendre avec la main, ou le frapper avec un bâton.

Le Kiwi n'est que le dernier et faible représentant de la race des Aptéryx ou Oiseaux sans ailes qui peuplaient autrefois la Nouvelle-Zélande. Ces oiseaux que les indigènes appelaient "Moa" et que nous ne connaissons que par leurs squelettes, étaient de véritables géants.

Les naturels montrent encore sur les rives du Rotoroua, l'endroit où leurs pères ont tué le dernier Moa, et, en effet, pour confirmer la véracité de leurs récits, on trouve dans les alluvions du fleuve sur les côtes de la mer et dans les marais, de nombreux ossements qui sont les restes de ces oiseaux monstrueux.

Ces ossements, ainsi qu'il est établi par les squelettes entiers qu'on a réussi à reconstituer, appartiennent à trois espèces d'oiseaux, de différentes tailles et dont la structure rappelait celle du Kiwi au Aptéryx actuel qui semble n'être que leur descendant dégénéré.

La plus grande a reçu des naturalistes le nom de "Dinornis" la seconde celui de "Palapteryx" et la troisième celui de "Aptornis".

La taille des grands Moas dépassait de beaucoup celles des plus grandes Autruches puisque le squelette de Dinornis qui figure aujourd'hui au musée d'Auckland, ne mesure pas moins de 12 pieds.

Les oeufs de ces anciens Aptéryx étaient aussi de dimensions colossales, un d'eux trouvé dans le tombeau d'un chef maori mesurait 10 pouces de diamètre, et 1 pied de longueur. Comme le Kiwi, les Moas étaient capables de voler, leur squelette ne montrant aucune trace d'ailes, mais leurs

jambes, étaient très longues et d'une grande puissance.

" Il n'est pas étonnant que ces diverses espèces de grands oiseaux soient éteintes, dit le naturaliste Hochstetter. Les faits historiques prouvent surabondamment que l'homme a fait entièrement disparaître de la surface de la Terre des familles d'animaux et que ce sont précisément les plus grands qui ont succombé les premiers. Si l'on excepte les animaux domestiques qui par leur dépendance absolue envers l'homme, ont sauvé leur existence, on peut



Le Kiwi.

(dire que tous les grands mammifères et volatiles ont été anéantis ou que ceux qui survivent encore, tels éléphants, giraffes, autruches, etc., sont appelés à disparaître devant les progrès de l'homme.

On a d'anciennes poésies, conservées par les Moaris, où le père enseigne à son fils comment il doit combattre le terrible Moa et le mettre à mort.

On y décrit les repas qui avaient lieu après une chasse fructueuse et on trouve des amoncellements énormes d'ossements de ces animaux provenant des débris de ces antiques festins.

Les Moaris mangeaient la chair et les oeufs des Moas, les plumes servaient à orner les armes et les manteaux, les crânes

tenaient lieu de boîtes dans lesquelles on conservait les poudres colorantes, avec les os on fabriquaient des hameçons et les coquilles des oeufs gigantesques étaient placées dans les tombeaux comme viatique pour le long voiage que les morts commençaient dans les enfers.

Ces grands oiseaux ont été ainsi dans les temps primitifs la principale ressource des Moaris et c'est à eux sans doute que

ces intelligents Polynésiens durent échapper aux abaissantes pratiques de l'anthropophagie., fléau de la plupart des terres du Pacifique.

Tout porte à croire que les Moas ne furent complètement anéantis que peu avant l'arrivée des Européens, ils ont succombé devant la même loi fatale qui fait disparaître sous nos yeux leur descendant dégénéré, le bizarre Kiwi.

LE COMMENCEMENT ET LA FIN

“Deux ou trois fois dans la journée
Un petit verre, une tournée;
Le soir, deux bocks et quelque jeu,
C'est le plaisir après la peine;
Ne faut-il pas reprendre haleine?
Il faut bien qu'on s'amuse un peu.”

Ainsi discourait un brave homme,
Pas plus méchant qu'un autre, en somme,
Mais qui tout bas faisait l'aveu
Qu'il préférait à son ménage
Les cabarets du voisinage:
Il faut bien qu'on s'amuse un peu.

Aujourd'hui, voyez-le qui passe,
Battant les murs et la voix grasse;
Tout est changé dans sa demeure:
Enfants sans pain, foyer sans feu!
Le père est fou, la mère pleure:
Il faut bien qu'on s'amuse un peu!



LES SKIPETARS

— 0 —

L'Albanie est sur la sellette devant les puissances européennes. Pour enrayer l'extension aussi victorieuse qu'imprévue de la petite Serbie vassale jusqu'alors docile pour arrêter son envoi audacieux pour éloigner de l'Adriatique et de quelques ports la brusque menace d'une concurrence dangereuse, autant que pour conserver par devers soit les bénéfices de l'exportation des bestiaux serbes, source appréciable de revenus l'empire voisin, l'Autriche-Hongrie a voulu constituer l'Albanie en principauté autonome et indépendante, c'est-à-dire, intangible.

Qu'est-ce donc que l'Albanie ?

Un pays qui n'est qu'un point dans le groupement européen et qui fait plus de bruit qu'il n'est gros dans ses quarante mille kilomètres carrés, un pays dont l'existence connue date de trente siècles où les rivières s'enfouissent et disparaissent dans des avens, ou puits, pareils à nos causses, un pays à ce point chaotique que les Héloènes y placèrent jadis l'entrée de l'empire des morts, sur les rives de l'Achéron, que nul ne pouvait franchir deux fois, du Cocyte aux eaux de fange, ou du Phlégéon à la course enflammée, où le sol se hérissé en de rudes escarpements d'abruptes falaises, d'inaccessibles pics ou dômes, sans qu'une vallée, franchement

ouverte, repose de la confusion formidable l'oeil épouvanté.

Ce pays c'est la Skipéria pays des Skipetars, hommes des rochers, et des Mallesors, hommes des montagnes, ou, pour parler le langage moderne celui des Albanais ou Arnaoutes suivant l'appellation turque.

A l'aurore embrumée de l'Histoire, des tribus innombrables se partageaient le sol qui, au nord se nommait Illyrie, au centre Chaonie — de grec chaos, abîme — au sud Epeiros, Sur les deux premières, l'Histoire est muette, ou presque ; c'étaient sauvages régions et habitants barbares, dédaignés, voire méprisés par la Grèce déjà civilisée.

L'Epeiros devint et est encore Epire ; Chaonie, Illyrie, ont depuis longtemps disparu dans les ténèbres du passé. Puis Skipéria pour l'Europe se mut en Albanie mais pour l'Europe seulement, car, vis-à-vis d'elle-même elle reste Skipéria et les habitants, les Skipetars.

D'où est venue le mot Albanie ? Sans doute des voyageurs qui longent la côte furent frappés de ces hautes montagnes et de cette plaine ensoleillée et toute blanche La racine alb, alp, évoque, en effet, l'idée de mont et de blanc.

Les premiers possesseurs du sol, Graïkoï

et Molosses étaient des sauvages et des Barbares. Barbares et sauvages sont restés les Albanais. La nation d'Albanie, voire de Skipérie est pour eux sans précision. Un peuple, une race, une langue, soit ! Une région naturelle, une province, un ressort administratif non. Skipetars et Malliesors vivent — rien de plus — sur un territoire le quarante mille et quelques centaines de mètres carrés, ils sont 800,000, plus, ou moins — 20 habitants par kilomètre.

La race déborde toutefois. A l'orient vers la Macédoine, à l'occident, en Italie, au sud, chez les Grecs. Surtout à l'orient Des orangers de l'Alriatique au Vardar, tributaire à Saïonique, de la mer Egée, par-dessus la rudesse et la misère du mont à travers l'intempérie ou la nonchalance du climat, un demi-millions d'Albanais se sont abattus sur les riches vilayets de Monastir et de Kossovo, pillant, tuant, brûlant, violent.

Il y a une douzaine d'années la plaine qui s'étend de Prichtina à Kostendil et à la frontière macédonienne ne présentait qu'un vaste amas de décombres fumants, sur le sol, d'innombrables cadavres de paysans mutilés, aux arbres, à perte de vue, d'autres paysans pendus par les pieds les yeux crevés.

La guerre, une guerre de sauvages avait-elle donc passé par là ?

Non. Ce n'était qu'une fantaisie du bey de Kossovo, gouverneur albanais à la solde de la Sublime-Porte. Par dilettantisme de grand seigneur féodal — il descendait d'un des anciens princes d'Albanie — il avait d'abord extorqué aux paysans le tchetel, c'est-à-dire recouvré l'impôt, puis fait fusiller les uns, pendre les autres et enfin lâché ses Albanais sur les femmes et les filles !

Ailleurs, c'est le maire du village, un

pauvre vieux septuagénaire, qui lui, représente que la récolte de roses a été mauvaise et que l'argent est rare.

— C'est bon ! fait le bey. Qu'on fasse l'appel ! Les manquants feront bien de chercher un appartement !.. ajouta-t-il gaiement.

Le tchetel versé en espèces ou en nature, les soldats mettent le feu au village. Cela ne suffit pas.

Les hommes sont rangés à coups de crosse de fusil, les soldats prennent du champ. et alors commence ce que le bey appelle le " son jeu de massacre " — Feu à volonté ! a-t-il ordonné. Cela ne suffit pas encore.

Ceux qui ont eu la bonne chance d'être tués, on les laisse étendus sur le sol, les corbeaux se chargeront de faire disparaître leurs restes. Les blessés, au contraire, on les relève... pour les pendre la tête en bas, puis, méthodiquement et sans hâte, on leur creve les yeux, et ils meurent dans des souffrances sans nom, pendant que le bey et son état-major commodément assis et fumant des cigarettes, rient à gorge déployés des grimaces, des sursauts des spasmes de chaque supplicié. Est-ce tout, enfin ? Le bey va-t-il se déclarer satisfait

Le vieux maire a assisté à la scène épouvantable. Le bey ne l'a pas oublié. Il l'a gardé pour la bonne bouche. Il tire son sabre et appelle deux hommes.

— Empoignez cet homme qui n'a plus rien à faire sur cette terre... tête en bas, jambes écartées !..

Il lève son yatagan et à tour de bras en deux ou trois coups, il fend l'homme en deux parties... (Rigoureusement historique.)

Voilà les hommes dont on veut faire des citoyens ! Aussi pillards, aussi indomptés

aussi féroces qu'il y a trois mille ans.

Et, n'eussent été la révolte slave et les foudroyantes victoires des armées balkaniques, c'est par là, que à la Hongrie, eût péri le frêle édifice de la puissance ottomane.

Nul peuple n'est plus divisé que les Albanais.

La foi, religieuse ou antireligieuse, mobile puissant n'est pour eux qu'un moyen. La fin, dit-on souvent justifie les moyens. Aux époques de puissance et de prospérité turques, cent cinquante ou deux cent mille d'entre eux ont embrassé la religion mahométane, ils y ont gagné des terres, des honneurs des richesses, des fonctions, les faveurs du Grand Turc. Mahométans par hasard, comme les Anglais sont protestants, ils le sont demeurés.

La reste a préféré, soit par aspiration personnelle, soit également par intérêt, adopter l'orthodoxie gréco-russe ou les préceptes du Christ.

De là, des politiques diverses et contraires, au lieu d'une seule politique nationale. Un petit nombre seulement rêvent d'une Albanie autonome et maîtresse de son destin.

Autre et grave déchirure. Le fleuve Scumbi sépare nettement les Albanais en deux portions. Au nord, les Guègues, nombreux et moins accessibles aux éléments grecs ; au sud les Tosques ; sous-nations différentes d'aspirations et d'humeur voir de langage : les Guègues ne comprennent pas les Tosques.

Séparés religieusement en trois troncions, nationalement en deux, les Albanais

le sont à l'infini, par leurs tribus, leurs sous-tribus, clans phis ou phars.

Et la guerre civile fait rage parmi tous ces clans. Le massacre la vendetta, le "dent pour dent" l'"œil pour œil" sont la loi des cabanes à la fois bastilles nids d'aigles ou tanières, mais toujours taudis où les Arnaoutes dorment sur de mauvais paillassons ou de vieux tapis. Car le luxe, ils le dédaignent ; l'aisance même ils ne s'en soucient pas. Ils n'en ont pas moins la vigueur des chênes et narguant le médecin, ils bravent le ciel, la terre, et l'enfer.

Peuple héroïque, mais cruel, capable de prouesses et de grandes oeuvres et réduit aux petites. Dans leur longue existence ils n'eurent qu'un héros. Skander bey, au quinzième siècle, qui sut mettre à la raison le conquérant turc en le fouaillant honteusement : brillant météore qui n'eut ni veille ni lendemain.

Indigne destin d'une race magnifiquement énergique, largement vêtue et superbement armée, race de grimpeurs de monts et de sauteurs de torrents, sobre, infatigable, qui borne depuis des siècles, son honneur son devoir sa fierté, à fournir à la Sublime-Porte des fonctionnaires, des policiers, des gendarmes, des bravi !

Destin indigne, mais destin immuable. Les Skipetars ne seront jamais une nation. Le vouloir constituer en peuple organisé, n'est que folie. Ils accepteront, — ils acceptent déjà — les présents de l'Autriche mais ils resteront Skipetars et, puisque le Turc défaille, deviendront gendarmes à la solde des Serbes.



IL A TROP BIEN TENU PAROLE



—Eh bien! ma cousine, êtes-vous heureuse dans votre ménage!

—Moi? je suis assurément la plus malheureuse des femmes!!

—Pourtant, il me semble que ton mari n'a pas l'air d'un mauvais garçon...

—Oui... avant de m'épouser, il me promettait tout ce que je voulais, il disait même que pour moi il irait volontiers jusqu'au bout du monde...

—Eh bien?

—Eh bien... il vient d'y partir...



LE SAUMON

A sa naissance en eau douce, le saumon est appelé "parr", en Angleterre, un peu plus tard "smolt".

Dès ce second état, le naturel des salmonidés en général, et du saumon en particulier commence à se manifester. Le besoin de voyager se fait sentir impérativement, au point qu'il est très difficile de conserver dans un bassin des saumons à l'état de smolts, le moment d'émigrer venu.

Ils sortent hors de l'eau, et meurent sur l'herbe si on n'a soin de couvrir les réserves où on les retient prisonniers.

Le smolt veut descendre à la mer comme plus tard, sous le nom de "grilse" ou saumon de premier retour, il dépensera toutes ses forces pour remonter le cours des fleuves et des rivières.

Il se passe là, dans l'existence mystérieuse et si intrigante du saumon, un premier phénomène qui est à relever, c'est sa croissance fabuleuse. Sa métamorphose est telle que si l'on n'avait pas procédé à des observations méthodiques, en marquant des poissons, on se serait refusé à reconnaître dans le grilse de 3 à 4 livres le smolt descendu à la mer deux mois auparavant et pesant à peine une demi-once.

Mais ce n'est rien encore, les grilses eux-mêmes ayant séjourné en eau douce, vont retourner à la mer l'année suivante;

en deux mois ils ont passé de 1 pied à 1 pied $\frac{1}{2}$ et gagné jusqu'à 8 livres de supplément de poids.

Cet accroissement prodigieux se continue pendant les deux ou trois premiers retours à la mer qui amènent le poisson à 25 ou 30 livres, après quoi il ne grossit plus que lentement. Il est adulte.

Par son genre de vie le saumon est donc un poisson de mer et de rivière. Il naît dans l'eau douce et croît dans l'eau salée qui le voit en hiver tandis qu'au printemps il remonte les cours d'eau.

La manière dont le saumon remonte les fleuves est tout à fait remarquable; c'est toujours dans le moment des crues, quand les eaux sont troubles après les grandes pluies, que le saumon quitte la mer pour se jeter dans l'eau douce et retrouver le lieu qui l'a vu naître, car si ce n'est pas un sédentaire, tant s'en faut, il est d'une constance qui a été constatée maintes fois.

Le remontage ne se fait pas individuellement mais en société.

Des compagnies, des bandes, se forment en dessinant un triangle dont la pointe est dirigée sur le couraant et c'est ainsi que le saumon tentera la fortune.

Que va-t-il lui devenir avant qu'il ait gagné le clair ruisseau où il voudrait passer l'été? Nous l'allons voir.

Ce n'est pas toujours, comme on pour-

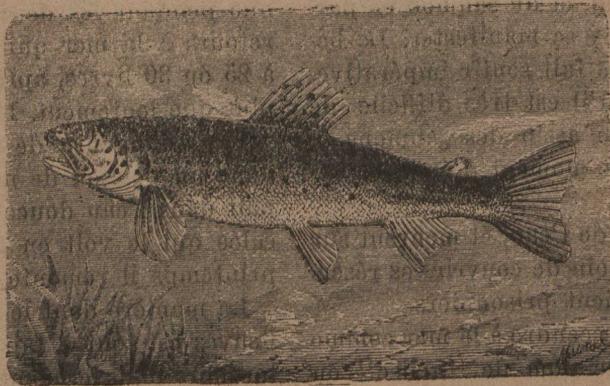
rait le supposer vers les grands cours d'eau se déversant dans la mer, que se dirige le saumon.

De petites rivières et souvent de simples ruisseaux sont le séjour de prédilection du saumon, où, si nous le voulions, il pullulerait demain au point de devenir un manger abondant et populaire, au lieu de rester le régal de quelques-uns qui peuvent y mettre le prix.

Seulement il faudrait que le saumon pût atteindre son lieu d'élection, et telles que les choses sont organisées, cela lui est impossible.

Si l'obstacle est naturel, si le barrage est honnêtement établi, le saumon a recours à sa force, à son adresse et il les franchit comme on le voit faire dans notre gravure. C'est un éclair! A grands coups de queue il s'élançe dans le remous et passe du bassin d'aval dans le bassin d'amont, où il se repose de ce grand effort dans le pool calme où il retrouve ses compagnons, jusqu'à ce qu'il ait une nouvelle chute à franchir de la même manière.

Comment malgré tout cela quelques échantillons parviennent-ils à se frayer un



Quand il se présente devant la baie au fond de laquelle est le cours d'eau douce qui l'attire, il fait la fâcheuse rencontre de filets tendus nuit et jour en travers, et qui lui barrent complètement le chemin.

Mais le saumon a-t-il réussi à éviter les mailles des filets, s'est-il faufilé en dessous, a-t-il passé d'un bond par-dessus, qu'il rencontre bientôt un autre genre d'obstacle. Tous ces fleuves côtiers sont à courant rapide; ils forment par endroits des cascades naturelles ou artificielles, aux barrages des moulins.

chemin? C'est un problème. L'eussent-ils fait, que reste encore contre eux un sport captivant, la pêche à la mouche.

L'habile praticien les attend avec la ligne pour engager une de ces luttes homériques dont les pêcheurs gardent ensuite le souvenir.

Prendre un saumon à la ligne! Cela se fait couramment.

Nous avons de fervents sportmen qui pratiquent exclusivement ce genre de pêche, en y adjoignant la truite qui est un autre genre de saumon.



Les Yeux Artificiels



— 0 —



ES l'année 1560 l'illustre Ambroise Paré était arrivé à fabriquer des yeux artificiels. Il en faisait de deux types : les uns s'appelaient "ekblepharos;" les autres "hypoblepharos."

Les premiers étaient simples et ne donnaient guère l'illusion : sur une plaque de métal que l'on attachait en avant de l'oeil au moyen d'un cordon faisant le tour de la tête, on peignait un oeil, non seulement le globe oculaire lui-même, mais encore les paupières, les cils et le reste.

L'hypoblepharos ressemblait bien davantage à un oeil naturel et ne différait pas beaucoup des yeux artificiels que l'on emploie à l'heure actuelle, sinon au point de vue de la perfection de l'exécution.

Ils étaient faits d'une sorte de petite coquille de forme convenable, en cuivre, en argent ou en or, que l'on pouvait appliquer sur le globe de l'oeil, et que l'on recouvrait d'émail, c'est-à-dire de verre fondu, de couleur convenable pour imiter

autant qu'on le pouvait l'apparence des diverses portions du globe oculaire.

La fabrication des yeux artificiels a été très perfectionnée du jour où l'on a pu se dispenser de la petite coquille de métal dont nous parlions, et où l'on s'est contenté d'employer du verre, de l'émail, pour constituer la sphère creuse que l'on devait appliquer sur le globe de l'oeil perdu.

C'est au dix-huitième siècle que cette amélioration fut introduite. Malheureusement, la substance que l'on employait était un verre à base de plomb, verre très mou auquel on donnait aisément la forme voulue, mais qui se désagrégeait assez facilement, et l'on était dans la nécessité de le renouveler tous les trois ou quatre mois, sous peine de le voir blesser ce qui restait de l'oeil dans la cavité.

Chaque oeil artificiel coûtait très cher et ce renouvellement entraînait des dépenses que bien peu de gens pouvaient se payer.

Une modification considérable et des plus heureuses fut introduite, tout particulièrement par les fabricants d'Allemagne, quand on mit à contribution ce qu'on

appelle le verre de cryolithe.

Grâce aux procédés de travail qui peuvent s'appliquer à ce verre particulier, on ne voit plus dans les yeux artificiels, entre l'iris et le sclérotique, ce qu'on appelle vulgairement le blanc de l'oeil, une ligne de démarcation nette; dans la nature, il n'y a point cette ligne de démarcation.

Et précisément, avec les nouveaux procédés de fabrication, on est arrivé à donner une transparence curieuse aux diverses colorations de la surface de verre formant l'oeil artificiel.

On a l'impression d'apercevoir, comme dans la nature, ce qu'on appelle la cornée transparente devant l'iris.

D'autre part, on est parvenu à modifier la forme même des yeux artificiels, qui s'adaptent maintenant exactement à l'intérieur de l'orbite. Si bien que, dans la plupart des cas, ceux qui ont eu le mal-

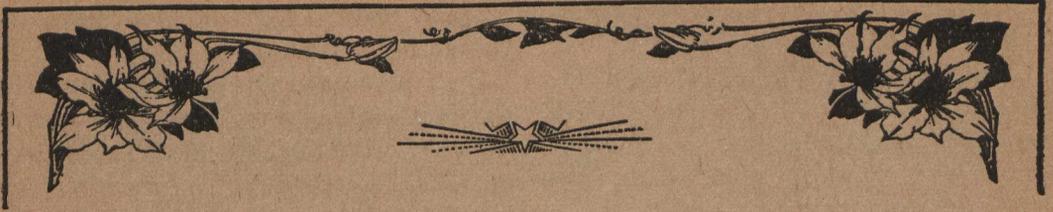
heur de perdre un oeil peuvent parfaitement porter de façon constante, et notamment pendant la nuit, leur oeil de verre; cela a l'avantage d'empêcher les cils de se coller les uns aux autres durant la nuit, parce que les paupières rentrent à l'intérieur de l'orbite.

Mais il arrive bien encore quelquefois que les yeux artificiels de verre sont d'une trop grande fragilité et ont l'inconvénient de subir brusquement des craquelures sous l'influence des changements de température rapides.

Au fur et à mesure que la fabrication s'est perfectionnée, ces deux inconvénients ont diminué.

On parle d'ailleurs, à l'heure actuelle, de faire des yeux artificiels incassables en utilisant une matière que l'on appelle de la vulcanite ou en recourant au celluloid, la matière bien connue.





LES VOYAGES CURIEUX

— 0 —

Six ans et demi telle paraît être la durée normale d'un voyage à pied autour du monde, c'est du moins dans ce laps de temps que l'ont accompli un Russe, nommé Von Rengartin, qui était parti avec son domestique et son chien, ainsi que deux jeunes gens, Samuel Abel et Henry Insull l'un muni d'une valise et d'une chambre noire, l'autre d'un carnet de poche et d'un crayon.

Les deux intrépides n'avaient pas d'ailleurs un sou dans leur poche et, tout le long de la route, ils gagnèrent leur vie en vendant des morceaux de prose et de vues photographiques.

Il semble du reste que les marcheurs qui tentent de boucler la boucle autour du globe aient peur de ne pas produire encore assez d'effets sur leurs contemporains par cette longue épreuve, aussi s'efforcent-ils de la compliquer, de la rendre presque invraisemblable.

Pourquoi le jeune William Mason, qui partit de Londres en 1897 pour son tour du monde, choisit-il un vêtement fait uniquement avec quelques épaisseurs de journaux ?

Parce qu'il voulait devoir aux petits travaux qu'il accomplirait en cours de route un costume plus résistant et surtout plus imperméable, mais aussi parce que

des culottes en papier étaient une chose inédite dont on parlerait nécessairement un peu dans les Landerneaux sportifs.

Aussi, lorsqu'en 1879, ce jeune héros atteignit la Colombie, après avoir parcouru plus de 32,000 milles il montra avec quelque orgueil ce premier équipement gardé précieusement dans ses bagages.

Quelquefois l'excentricité de ces inventions laisse croire que le marcheur ne possédait pas toute sa raison au départ.

Croit-on que les Danois soient près d'oublier ce jeune journaliste qui quitta un beau matin Copenhague — sans un sou dans sa poche, selon la bonne règle — et après avoir juré qu'à partir de New-York il voyagerait les mains prisonnières dans de solides menottes vingt-deux heures par jour ?

De Liverpool à New-York, Mariu Shrauder gagna son passage en servant comme soutier sur le paquebot et, à partir de New-York il se fit "river" comme il l'avait dit, gagnant sa subsistance de tout un jour durant les deux heures de "liberté manuelle" qu'il s'était réservées.

Le Belge qui quitta Bruxelles avec l'intention bien déclarée d'accomplir son tour du monde en marchant à reculons dut causer une véritable inquiétude à ses amis inquiétude qui d'ailleurs, devint bientôt

une véritable angoisse — car on n'entendit plus jamais parler de lui.

Le californien George Herold qui s'éloigna des côtes de Californie avec 5,000 dollars dans son portefeuille et le projet de faire le tour de notre planète en dix ans était beaucoup plus sage.

Aussi fut-il plus heureux et, quand il rentra dans sa patrie, il put montrer à ses admirateurs une pipe que lui avait donnée le président Krüger, un vieux manteau, souvenir du président Mac-Kinley, et un autographe du feu roi Edouard, alors prince de Galles.

Un certain capitaine Travallyen fit en 1895 une course qui devait être fameuse.

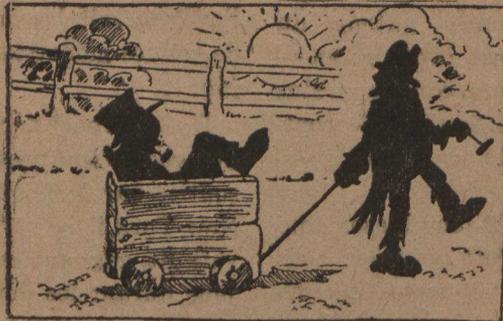
Il s'agissait encore de boucler la boucle terrestre, mais avec un poids de 70 livres sur les épaules. Deux concurrents se présentèrent — qui tous deux moururent en route — tandis que le capitaine accom-

plissait ce beau "tour de force" en quatre années pleines.

Tout naturellement les globe-trotteurs devaient avoir quelque jour pour rivaux les cyclistes infatigables et l'on cite un certain A. F. Cargg qui fit le grand voyage circulaire en trois ans et vingt-neuf jours.

Quant à cet Autrichien qui se mit en route pour le même voyage en poussant devant lui une petite voiture ou se prélassaient sa femme et son jeune enfant, il faut évidemment le ranger dans la catégorie des grands excentriques car il avait parié de faire au moins 7,000 en 250 jours, et le brave garçon dut reconnaître que l'exercice auquel il se livrait n'était pas des meilleurs pour le développement physique des individus.

Il sortit de l'épreuve voûté comme un vieillard.





PETITES RECREATIONS SCIENTIFIQUES

— o —

Les Mouvements Inconscients

— o —

Voici une des expériences les plus amusantes que l'on puisse exécuter dans une société, et, qui, si elle a bien aussi son côté scientifique et sérieux, aura dans tous les cas le don d'exciter une hilarité générale alors même qu'il n'y aurait pas toujours une réussite complète. Cette récréation peu connue n'a jamais été publiée.

Quelques lecteurs refuseront sans doute de nous croire jusqu'à ce qu'ils aient réalisé eux-mêmes l'expérience tant la chose semble extraordinaire, merveilleuse et incompréhensible.

Qu'ils essaient et ils nous donneront ensuite des nouvelles.

Remarquons d'abord qu'il ne s'agit point ici, d'hypnotisme comme on pourrait le croire, ni en aucune façon, à notre avis, de suggestion mentale.

Nous sommes il est vrai plus souvent peut-être que nous ne le pensons, les jouets de l'hypnotisme et de nos propres suggestions, mais laissons aux savants, théologiens médecins, moralistes et psychologues l'étude de cette mystérieuse et, disons-le, dangereuse science, qui ne peut ni ne doit être un simple objet d'amuse-

ment et ne voyons dans notre récréation d'aujourd'hui que ce qui se trouve réellement, c'est-à-dire une application amusante des mouvements inconscients et involontaires.

Observez au jeu de boules ou au billard ce joueur qui a manqué d'habileté, sa boule ne prend pas exactement la route qu'il aurait voulu, il la suit des yeux, concentre sur elle toute son attention, se penche du côté vers lequel il voudrait la voir se diriger et son attitude est parfois des plus comiques pour le spectateur indifférent, c'est là un exemple de mouvements inconscients.

Voyez encore ces braves gens attentifs au discours et aux grimaces d'un pitre, devant une baraque de foire : ils font d'une manière inconsciente les mêmes gestes que le comédien, leur bouche s'ouvre se ferme, et se tord de mille manières, sans qu'ils s'en doutent seulement, leurs mouvements sont inconscients.

Tenez par son extrémité supérieure un pendule formé d'un morceau de ficelle de 2 pieds, auquel est suspendu un caillou, posez votre coude sur une table, regardez

attentivement ce pendule et pensez à un mouvement d'oscillation dans un sens quelconque, au bout de peu d'instant votre pendule se balancera dans la direction pensée, sans que vous lui ayez imprimé "sciemment" aucune impulsion.

Enfin, c'est encore un mouvement inconscient que celui du mélomane dont le pied la main ou même la tête battent la mesure du morceau de musique qui le ravit.

première, appuyant leurs mains sur ses épaules, come l'indique notre dessin, réunissant l'extrémité de leurs doigts et croisant leurs pouces l'un sur l'autre, de manière à former par leurs mains réunies une sorte de collier non interrompu autour du cou du patient qui ne doit être touché que très légèrement.

Celui-ci doit s'efforcer de ne penser à rien — ce qui n'est pas toujours facile, avouons-le — et d'agir tout à fait machi-



Un ordre exécuté sans commandement.

Venons-en maintenant à notre expérience.

Une personne a les yeux bandés et on la fait pirouetter trois ou quatre fois sur elle-même pour l'étourdir un peu et lui enlever la notion de la topographie des lieux.

Deux autres personnes, choisies de préférences parmi les plus nerveuses de la société, se placent de chaque côté de la

nalement.

Ses deux acolytes au contraire, qui se sont mis d'accord à l'écart concentrent fortement leur attention et leur volonté sur un objet présent dans la chambre et que la première personne devra toucher, transporter d'un lieu dans un autre, ou sur une action quelconque qu'ils veulent lui faire exécuter, surtout qu'ils ne se laissant distraire par qui que ce soit, qu'

ils ne s'inquiètent de rien et qu'un silence parfait règne dans l'assistance, la réussite est à ce prix.

Vous voyez alors commencer une scène comique. Celui des trois personnages qui a les yeux bandés marche en tâtonnant dans toutes les directions en avant, en arrière, il s'approche et s'éloigne tour à tour de l'objet qu'il doit prendre, en touche d'autres et revient au premier, s'il n'a pas accompli tout d'abord après fort peu d'hésitation, l'action qu'on demande de lui.

Mais il faut, et nous ne saurions trop insister sur ce point, que la personne dont les yeux sont bandés évite soigneusement toute spontanéité, qu'elle ne cherche pas à se rendre compte de ce qu'elle fait, qu'elle ne poursuivent pas un but déterminé en un mot qu'elle agisse exclusivement sans l'impulsion de ses deux guides qui par des mouvements inconscients et imperceptibles de leurs mains la conduiront finalement à l'accomplissement de l'acte demandé.

Notre dessinateur montre une personne, qui a été amenée par ce moyen à se servir de vin et à le boire.

Maintes fois nous avons répété nous-mêmes cette expérience et nous l'avons fait exécuter par différentes personnes, quand on n'a pas réussi, ce qui a été relativement très rare, c'est que le patient cherchait à deviner, agissait avec une idée préconçue ou bien encore, ceux qui le conduisaient ne concentraient pas suffisamment leur attention et leur volonté sur le but à obtenir.

Voici à titre d'échantillon, quelques-unes des expériences réalisées :

Prendre un chapeau à un porte-manteau et le poser sur la tête d'une personne déterminée.

Ouvrir une porte et la fermer.

S'asseoir dans un fauteuil.

Se laver les mains.

Allumer ou éteindre une bougie.

Ouvrir un piano et faire de la musique.



LES COIFFES BLANCHES

Petites coiffes mignonnes
 Que chez nous l'on garde encor
 Vous qui mettez des couronnes
 Au front des filles d'Armor
 Par les sentiers sous les branches
 Pleins d'ajoncs étincelants
 Volez, volez, coiffes blanches
 Comme des papillons blancs!

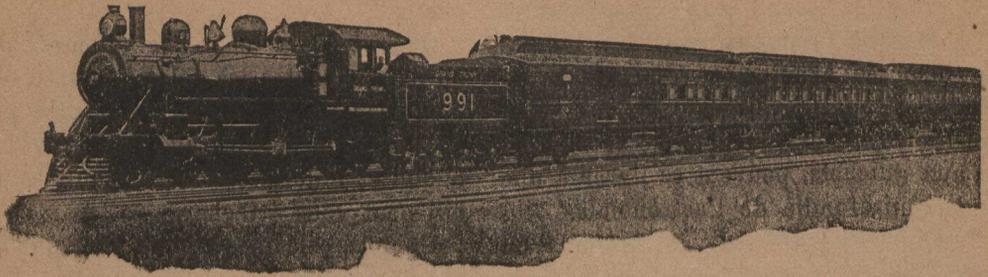
Grandes coiffes des Aieules,
 A vous nos saluts fervents,
 A vous qui rayonnez, seules,
 Dans nos souvenirs d'enfants;
 Grandes ailes qui se penchent
 Sur les berceaux chancelants,
 Volez, volez, coiffes blanches
 Comme des papillons blancs
 Volez, vieux papillons blancs!

Fines coiffes de dentelles
 Des "promises" au coeur pur
 O vous, à travers lesquelles
 Apparaît un peu d'azur,
 Quand nos filles, les dimanches
 Dansent avec leurs galants
 Volez, volez, coiffes blanches
 Comme des papillons blancs
 Volez, gais papillons blancs!

Coiffes de nos sardinières,
 Que les pêcheurs voient toujours
 Les dernières, les premières,
 Aux départs comme aux retours,
 Sur les yeux couleur pervenches,
 Près des îlots ensorcelants,
 Volez, volez, coiffes blanches
 Comme des papillons blancs
 Volez, doux papillons blancs!!

Et vous, coiffe humble et sévère
 De la Soeur de Charité,
 Et bonnet d'Ambulancière,
 Par la Croix-Rouge abrité,
 Dans l'ouragan des Revanches,
 Vers tous nos blessés sanglants,
 Volez, volez, coiffes blanches
 Comme des papillons blancs
 Volez, chers papillons blancs!

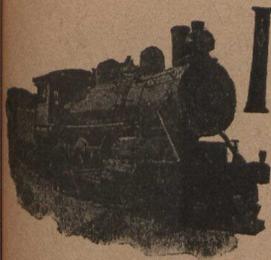
Théodore BOTREL.



CHEZ NOS VOISINS

UNE GARE IMMENSE

Par Le Chercheur



IL n'y a aucune gare comparable à la nouvelle gare centrale qui vient d'être inaugurée à New-York.

Il va sans dire qu'elle est colossale, grandiose et surhumaine.

Toutefois elle ne s'élève point en hauteur comme ces "sky scrapers" à quarante-sept étages, dont chacun abrite la population de toute une cité. On ne conçoit pas bien, en effet, comment les trains auraient pu partir du trente-cinquième au-dessus de l'entresol.

La nouvelle gare n'a donc que deux étages (le premier et le second). L'un de ces deux étages se trouve au niveau du sol: c'est le second. L'autre est résolument souterrain. D'innombrables ascenseurs permettent d'accéder jusqu'au rez-de-chaussée.

La superficie de la gare est tellement immense que les distances à parcourir pour y arriver s'en trouvent naturelle-

ment diminuées. Tout un quartier de New-York a été démoli pour les nouvelles constructions. On ne saurait se faire une idée exacte du nombre de trains qui circulent journellement dans cette gare colossale sans jamais se rencontrer (car ils suivent autant que possible des voies rigoureusement parallèles).

Le départ de chaque train est annoncé par des phonographes qui reproduisent la voix des ténors les plus célèbres du monde entier, de telle sorte que ce qui pourrait être une inexprimable cacophonie devient un incomparable concert.

Les bagages disparaissent comme par enchantement: le voyageur les retrouve souvent une fois arrivé à destination.

Le génie pratique des Américains a su réunir dans la nouvelle gare toutes les ressources du confort moderne.

Ce prodigieux édifice participe du musée, de l'hôtel, du théâtre, de l'hôpital, de la banque, du music-hall, du magasin, de la cathédrale, de la bibliothèque et subsidiairement de l'observatoire.

En effet, le second étage est recouvert d'un plafond lumineux dont les lampes sont disposées exactement comme les constellations sous la voûte du ciel. Si bien que les voyageurs, au lieu de se bousculer aux guichets, peuvent se livrer à une étude approfondie de l'astronomie.

Partout des buffets devant lesquels on danse, des lavatoires, des salons de conversation, des salles d'attente et de détente, de bains, de douches, de repas, de rédaction, de lecture, de correspondance, de billards et même de baccara, des restaurants, un hammam, un terminus immense, enfin tout ce qu'il faut pour rire et s'amuser à satiété.

Le seul inconvénient de cette gare modèle c'est que les voyageurs oublient de

partir.

Qu'iraient-ils chercher ailleurs, puisqu'ils ont toutes les joies à portée de la main. On ne se résigne point sans peine à quitter un endroit où une providence laïque et industrieuse a su réunir tout ce qui peut vous attacher.

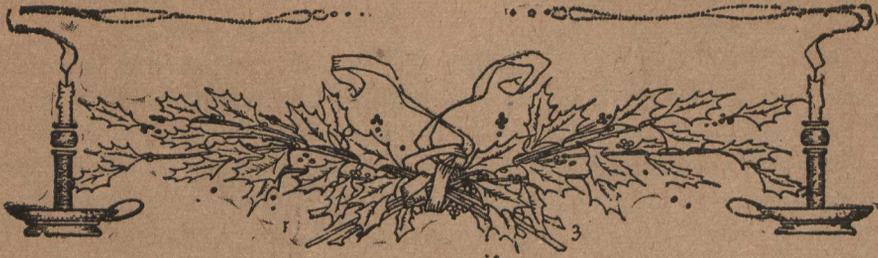
Et puis, cela ne va point sans quelques complications.

Et l'observateur paisible ne peut s'empêcher de conclure que tout de même une organisation pratique simplifie plus commodément les inévitables formalités du départ.

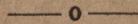
Elle a, entre autres, l'immense avantage de tenir dans un espace restreint. On n'est point exposé à parcourir des milles à la recherche d'un renseignement.



Un des premiers trains qui ferait piteuse mine dans la nouvelle gare de New-York.



Ce qu'il existe d'Automobiles dans le Monde Entier



ILS sont jeunes, la plupart de nos lecteurs n'ont pas moins cet avantage (au point de vue des souvenirs d'une des grandes transformations industrielles de notre temps) d'avoir pour ainsi dire assisté à la naissance de l'industrie de l'automobile.

Se rendent-ils pourtant pleinement compte de l'extraordinaire développement pris par ce moyen de transport, en quelques années seulement?

En 1894 une automobile était un mécanisme quasi mystérieux que bien peu de gens possédaient.

Même en 1899, toute la France ne comptait guère que 1600 automobiles, et encore à ce moment-là ces quelques centaines de voitures se trouvaient-elles uniquement à Paris et dans certaines grandes villes; ailleurs, c'était un événement que de voir passer un de ces véhicules sans chevaux.

Mais au fur et à mesure que le mécanisme se perfectionne, plus de gens se hasar- dent à essayer de ce nouveau moyen de transport: du moins parmi ceux que les dépenses n'effrayent pas. Et dès 1903, la France possède près de 13,000 automobi- les.

Depuis lors, et comme on pouvait s'y attendre, la vulgarisation de la voiture mécanique s'est bien accusée davantage: l'exemple des audacieux de la première heure a suscité d'innombrables imita- teurs.

Et en dépit des pannes qui se produi- sent assez souvent, en dépit du prix enco- re assez élevé de ces voitures, on en a de- mandé chaque jour davantage aux cons- tructeurs.

Les 13,000 de 1903 avaient déjà doublé comme nombre en 1906; et nous sommes près du moment où cet effectif de 1906 aura lui aussi doublé.

La France, actuellement, possède beau- coup plus de 46,000 automobiles.

C'est à cause des services que peut ren-

dre la voiture mécanique au point de vue pratique, de la rapidité, de la disponibilité constante, que les Anglais ont adopté d'enthousiasme l'automobile.

Durant bien des années, elle était inconnue chez eux alors qu'elle roulait déjà presque couramment en France; mais ils ont bien rattrapé depuis lors leur retard.

Dès 1902, il existait plus de 5000 automobiles en Grande-Bretagne; ce chiffre avait plus que triplé en 1905; on comptait plus de 40,000 de ces voitures en 1906, et enfin près de 85,000 au commencement de 1910.

Et encore faudrait-il tenir compte de ce que les Anglais utilisent que que chose comme 75,000 motocyclettes, alors que cet instrument est relativement peu employé en France; ils ont, de plus (en dehors du total de 85,000 voitures que nous venons de citer), une quinzaine de mille de camions et bien près de 9,000 omnibus automobiles, notamment pour les correspondances de chemins de fer, pour relier les gares aux villages environnants.

On considère que ce moyen de transport fait économiser du temps et par suite gagner de l'argent.

En Allemagne, on ne semble pas comprendre aussi bien cette vérité; et comme, d'autre part, on ne dépense pas aussi facilement pour les choses de luxe, la multiplication des automobiles est bien modes-

te dans ce pays par rapport à ce qu'elle est en Grande-Bretagne.

Le fait est qu'en 1904, il existait un peu plus de 9,000 voitures mécaniques dans l'Empire, et à l'heure actuelle leur nombre ne dépasse point 49,000 unités.

Pourtant, on construit beaucoup de ces voitures en Allemagne, mais c'est surtout pour les vendre à l'étranger.

C'est aux Etats-Unis surtout qu'il faut regarder pour trouver un enthousiasme intense et croissant pour les automobiles.

Sans doute, en présence des chiffres qu'on relève, doit-on penser à l'énormité du territoire et de la population de la Confédération américaine.

Toujours est-il que, alors que le nombre des automobiles sur le territoire allemand n'atteint même pas 50,000, on en trouve actuellement 130,000 aux Etats-Unis, sans parler de 35,000 camions mécaniques et de 150,000 motocyclettes.

Ce dernier chiffre est curieux si l'on réfléchit que les routes américaines sont dans l'état le plus primitif.

Si on se rappelle la peine qu'a eue le bateau à vapeur, par exemple, à réussir et à devenir d'un emploi un peu courant à la suite de bien des années d'efforts de la part de ceux qui en vantaient les avantages, on est frappé d'admiration en constatant qu'il a suffi de quelques années pour que l'usage de l'automobile s'introduise dans de pareilles proportions.



Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaire,
Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25
pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au
Samedi.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul.
St-Laurent, Montréal.



Ce qui Remplace les Chevaux

— o —

Le cheval, la plus noble conquête de l'homme, a été, jusqu'à présent, le principal moteur qu'il ait employé et il restera jusqu'au jour où l'automobile l'aura entièrement détrôné.

Il est cependant certains points du globe où le cheval ne peut être employé parce qu'il coûte trop cher, qu'il ne supporte pas le climat, que les routes sont trop mauvaises, soit encore parce que les fardeaux à transporter ne conviennent pas à ses forces.

Dans ces contrées les indigènes ont dû se procurer d'autres moyens de transport.

Dans l'Annam ils emploient les éléphants, qui ont non seulement pour tâche de déraciner les arbres mais encore de les traîner jusqu'aux petits chemins de fer qui les conduisent des forêts aux manufactures.

Dans la Birmanie et au Siam, les défenses courtes et très fortes des éléphants suffisent à merveille à ces travaux de déracinement. Les éléphants de Ceylan et de Sumatra dont les défenses sont beaucoup plus petites, sont plutôt employés comme maçons : au moyen de leurs trompes, ils placent aisément, les unes sur les autres, de grosses pierres de taille.

L'éléphant cependant ne peut pas s'atteler comme un cheval ce sont les ânes les

boeufs ou les buffles qui servent à le remplacer.

La guerre d s Boërs nous a rendu familière l'image des convois traînés par 8, 10 et même 12 boeufs, dont l'allure est plus rapide qu'on ne se l'imaginerait.

Aux Antilles on attèle les boeufs de sorte qu'en arrivant aux champs on peut les dételer et les employer aux travaux que le cheval accomplit dans d'autres contrées.

Dans la Birmanie, il existe une race de buffles de course aussi recherchée qu'en Amérique, les ponies trotteurs : on les fait lutter de vitesse, et le pari plus ou moins mutuel fonctionne naturellement avec succès.

Dans les contrées arctiques, le cheval compte deux remplaçants : le renne et le chien.

Le renne est le cheval du Lapon. Cet animal peut couvrir jusqu'à 100 milles par jour, attelé à un traîneau très chargé.

Plus au nord dans les régions arctiques le chien est la bête de trait par excellence. Les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson l'emploient aussi bien que les esquimaux. Les explorateurs de ces régions depuis Franklin jusqu'à Nordenskjöld, Nansen et le duc Abruzzes, employaient des traîneaux en bois. Mais les indigènes qui n'ont d'autres bois que les épaves re-

ABONNEZ - VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE
 Le Seul Journal de Mode en Français
 POUR
50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **COUPON PRIME** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents et est adressé un No. Spécimen de la **REVUE DE LA MODE** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,
DEPARTEMENT DES PATRONS,
200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)
Adresse
.

jetées par le Gulf-Stream se servent d'os de baleine pour la construction de leurs véhicules. Quelquefois aussi ils emploient des saumons gelés.

Les attelages de chiens sont de quatre ou de six, attelés en tandem ou par paire. Ces animaux ont une endurance extraordinaire et couvrent quelquefois une distance totale de 1,000 miles sans repos sérieux.

Chose curieuse, on ne nourrit pas ces braves bêtes. On les laisse pourvoir eux-mêmes à leur nourriture, car on ne peut emporter des provisions pour eux. Il arrive alors qu'ils se dévorent souvent les uns les autres et que l'attelage est parfois réduit à l'arrivée à une seule paire de chiens.

En Afrique et en Asie le chameau est la bête de somme par excellence.

Dans bien des pays, c'est l'homme lui-même qui remplace le cheval et sans remonter aux jours lointains des chaises à porteurs de nos ancêtres, nous ne citerons que les pousse-pousse des Annamites, employés tout d'abord au Japon, bien que ce soit un Américain qui les ait inventés.

Voici dans quelles circonstances :

Il y a trente-cinq ans, un missionnaire américain, M. Goble, établi au Japon, eut l'idée de faire construire ces petites voitures légères et de les faire traîner par les indigènes malheureux.

L'idée eut du succès, si bien que des villes comme Tokio comptent aujourd'hui jusqu'à 10,000 de ces véhicules. On les appelle Jin-ricki-sha, ou voitures à moteur humain.

Aujourd'hui encore, malgré toutes les inventions nouvelles, les trains les tramways les bicyclettes et les automobiles, les Jin-ricki-sha sont toujours très populaire au pays de Mme Chrysanthème, aussi bien qu'aux Indes, à Ceylan et dans le

Sud-Africain où elles viennent d'être importées.

De tous les moyens de locomotion, les voitures en usage au Mexique sont les plus primitives et semblent réellement remonter aux époques préhistoriques.

En Abyssinie, une mule coûte le prix de deux ou trois chevaux, ce qui la fait préférer par des personnes de qualité. Les voyageurs qui se rendent auprès de l'empereur Ménélik pour lui présenter leurs hommages sont fort surpris qu'on leur of-



Un attelage de chiens en Belgique.

fré une mule pour se rendre au palais tandis que toute la suite est à cheval. C'est un grand honneur dont ils ne se rendent compte que plus tard.

Les petits ânes du Caire sont fort connus et on n'a pas oublié le succès qu'ils obtinrent à Paris pendant l'Exposition de 1889.

Mentionnons aussi la voiture aux chèvres des grandes villes de France, qui sert aux promenades des enfants dans les jardins publics.

On connaît déjà la voiture attelée d'une autruche du Jardin d'Acclimatation. L'autruche s'attelle ainsi dans toute l'Afrique

Abonnez-vous à
La Revue Populaire
 Magazine mensuel illustré de 132 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—
 Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

du Sud et en Californie où elle été récemment importée.

Les autruches sont, cependant, de tous les animaux, ceux qui sont les plus difficiles à harnacher, car elles sont excessivement têtues.

À Bombay, les voitures traînées par des boeufs sont d'usage courant et rappellent de loin les chariots des rois fainéants, les

boeufs du reste, sont également employés à traîner des charrettes dans le midi de la France, et nous en voyons quelquefois dans les faubourgs mêmes de Paris.

En Hollande, En Belgique et dans quelques régions de la France on attelle également les chiens. Ils servent à traîner les voitures des petits marchands et des laitiers.

MARCHE ARABE

(Les Galettes)

Vie intense, des cris, des rires, un tumulte
A faire mal aux nerfs; bazar oriental;
Ecrasement d'un peuple insolent et brutal,
Gens de tout lieu, de toute race et de tout culte.

Disputes où le geste accompagne l'insulte;
Crissement des outils cisillant le métal;
Son mat des couperets de bouchers sur l'étal,
Appels d'enfants dont la gaité bruyante exulte.

Coups assourdis des lourds marteaux sur les enclumes
Ou des pilons dans les mortiers: mer de légumes
Dont les îlots sont des pyramides de fruits...

Tableau qui change au moindre jeux de la lumière,
Quel détail!... A l'écart, et sourd à tous ces bruits,
Dans sa boutique, un vieux marchand fait sa prière.

G. DEMNIA.

RÉDACTION & COLLABORATION

(Articles écrits pour la Revue.....)

Le Brigandage dans les Balkans

L'attention du monde entier se concentre à l'heure actuelle sur les peuples de la péninsule Balkanique, engagés dans une guerre effroyable, d'où sortira vraisemblablement une ère de justice et de liberté.

Ce sera là, sans doute, du moins il y a lieu de l'espérer, la fin de l'oppression pour ces malheureux chrétiens de l'orient, depuis trop longtemps soumis au joug effroyablement despotique de la tyrannie turque.

Tout le monde entier suit avec admiration les traits de courage et d'héroïsme des guerriers bulgares, serbes, monténégrins et grecs, dont les succès foudroyants ont fait naître, un peu partout, un réel sentiment de stupéfaction.

Beaucoup ne connaissent jusqu'ici les peuples balkaniques, que par leurs brigands dont le seul nom provoquait la terreur chez le voyageur aventuré en ces lointains parages.

Avons-nous besoin de dire que la banale réalité à fort heureusement fait place dans maintes circonstances aux légendes inventés à plaisir, par certains romanciers en quête de situations sensationnelles ?

Certes, il y a eu, et il y aura encore des brigands en ces pays. Si l'on considère la topographie des lieux et surtout l'existence de ces rudes montagnards, toujours aux prises avec l'ennemi turc, dans

une guerre qui dure depuis des siècles, guerre d'embuscades et d'escarmouches meurtrières, le fait s'explique facilement.

Ne pouvant compter que sur lui-même pour la protection de sa famille et de sa propriété, du moins jusqu'à ces dernières années, le paysan des Balkans était constamment sur le " qui vive " et sous les armes.

Doué d'un sang très vif et d'un tempérament peu enclin, au pardon des injures,



Types de bandits Serbes

il vengeait souvent dans le sang de ses propres concitoyens, des griefs souvent peu justifiables d'une sanction aussi sévère.

Pourchassé, il trouvait dans la montagne un asile inviolable, d'où, il défiait les autorités

Lorsque, les ressources de sa famille ne suffisaient pas à son alimentation, il s'at-



Une femme, "Chef des brigands", en Macédoine.

taquait au voyageur que les hasards de la route, conduisait en ces parages.

Quelques uns de ces refractaires, ont jouit d'une renommée considérable dans l'empire turc tout entier, et l'on se raconte encore avec un effroi, mêlé d'admiration les actions extraordinaires, de tel "hadjutsi" ou chef de brigands, qui, sa vie durant, a mérité le titre de "Velisar"

le hajduk, roi des montagnes "

Velisar, après avoir tenu en échec pendant de longues années toute la gendarmerie serbe, mourut les armes à la main, non sans avoir mis à mal de nombreux gendarmes et policiers.

Il est un fait à remarquer, c'est que dans les guerres de l'indépendance Balkanique, ces brigands ont toujours fait le coup de feu contre les ennemis de la patrie, avec non moins de bravoure que les soldats réguliers c'est pourquoi il leur a été, et il leur sera encore beaucoup pardonné.

Parmi certains traités resté légendaires dans l'histoire d'un chef de brigands nommé Ajerdjevich, lequel pendant 20 ans, terrorisa les frontières de la Serbie et de la Macédoine il est permis de citer celui-ci :

Il avait un jour dévalisé un marchand serbe d'une somme de mille ducats.

Or, dix ans plus tard, le même malheureux tomba entre les mains de Djerdjevich qui lui enleva, une fois encore, son argent et sa montre.

Au moment de relâcher sa victime le brigand le reconnut.

— Il me semble vous avoir déjà vu, lui dit-il.

Le marchand lui raconta alors leur première rencontre et fit le récit des malheurs qui l'avaient atteint depuis.

Emu, Djerdjevich lui remit les mille ducats volés autrefois ainsi que tout ce qu'il venait de lui enlever.

Djerdjevich vit encore et jouit d'une grande considération dans ses montagnes.

En Macédoine, on parle souvent d'une femme qui depuis de longues années est à la tête d'une troupe de brigands.

S'il faut en croire la renommée, elle n'est guère moins terrible que ses congé-

nères masculins :

Son costume est un mélange d'habits masculins et féminins. Elle adore, dit-on, les dentelles et les bijoux, ce qui prouve les dentelles et les bijoux ce qui prouve que malgré ses instincts féroces elle n'a pas abdiqué la coquetterie, apanage inconstaté du sexe faible.

Un diplomate serbe raconte également une curieuse aventure qui lui arriva alors

juger par leur conversation nourrissaient plus d'un grief contre le gouvernement du jour.

Ceux-ci lui adressèrent tout-à-coup la parole s'informant de ses occupations et de ses amis il répondit de façon à dérouter leurs soupçons, et croyait y avoir facilement réussi. Il fut promptement dérompé, lorsqu'à son départ ils le chargèrent de dire à ses amis du gouvernement



Après une râfle dans la montagne. Entre les deux officiers on aperçoit un voyageur capturé, et soumis à rançon par les brigands délivré par la gendarmerie.

qu'il était sous-secrétaire d'état aux affaires étrangères.

Voyageaient un jour dans la campagne serbe, accompagné de deux gendarmes seulement, il dut s'arrêter dans une auberge pour s'y reposer et manger. ,

Y ayant trouvé une douzaine d'hommes à la figure rebarbative, armés jusqu'aux dents il s'aperçut bientôt qu'il se trouvait en présence de brigands, lesquels à

que " les brigands de ce district n'étaient pas aussi mauvais que beaucoup se l'imaginaient "

Ils ne voulurent pas qu'il paya son écot parce que, dit l'un d'eux " nous sommes des brigands, mais pardessus tout des serbes, et un serbe ne permet jamais à son hôte de régler la note "

Ce fonctionnaire quitta l'auberge, comblé de souhaits par ses amis d'occasion.

M. Herbert Vivian, un correspondant de journaux américains eut l'occasion il n'y a pas très longtemps, étant à Uskut de voir une douzaine de ces brigands que venait de capturer la police locale, un d'entr'eux le frappa par son attitude pleine d'audace et de ruse.

On lui apprit qu'il était accusé d'avoir assassiné le secrétaire du " voli " d'Uskut ; c'était une vengeance longtemps différée qu'il venait d'exercer.

On ne croirait peut-être pas que ces refractaires ont eu parfois l'appui enthousiaste de certains membres du clergé grec-orthodoxe et cependant le fait est exact.

Il y a quelques années un de ces " popes " ou " archimandrites " se joignit même à une bande de brigands et parcourut la campagne prêchant la guerre sainte contre les autorités turques.

Pour plus de commodité et de décence, il avait échangé son habit religieux, contre une défroque de brigand.

Mais les beaux jours du banditisme en ces contrées sont finis et ce, pour plusieurs

raisons.

Premièrement, parce que leurs nationaux ayant recouvré des tures leurs terres patrimoniales, la paix et la sécurité succéderont vraisemblablement à la guerre et aux périls constante. Nous pouvons raisonnablement escompter que ces brigands que en bien des cas sont d'ardents patriotes, échangeront le fusil pour la charrue et contribueront ainsi à la prospérité et à la grandeur de leur patrie.

En deuxième lieu, les gouvernements se chargeront de néquie à l'impuissance ceux qui le seul goût du crime retient dans cette voie et ou peut-être sur qu'ils auront bientôt fait d'en débarrasser leurs pays.

Mais le souvenir de cette race remarquable de brigands des Balkans, qui sont en même temps, d'excellents défenseurs de leur pays contre l'opresseur ture subsistera longtemps encore et suscitera parmi les nationaux plus de sympathie que de haine.





UNE CULTURE NOUVELLE

LA consommation des éponges dans le monde ne cesse d'augmenter, et cela en dépit des imitations en caoutchouc, ou autres, que l'on a prétendu trouver à cet accessoire si indispensable de notre vie.

Nous n'avons pas, du reste, à expliquer l'importance de cette consommation, car on sait bien les usages variés auxquels répond l'éponge. Et voilà déjà une vingtaine d'années que les pêcheurs d'éponges ne peuvent fournir aux demandes qu'on leur adresse, et qu'ils se sont mis à exploiter les bancs d'éponges avec une véritable fureur, en se servant de procédés qui les dévastent, qui ne donnent plus le temps à de nouvelles éponges de croître, et font prévoir le moment où "les fonds", comme on dit, seront épuisés.

L'homme, assez volontiers, oublie de songer à l'avenir; et il arrive souvent ainsi à créer la disette, non point seulement pour ses arrière-petits-neveux, mais pour lui-même.

C'est ce dont nous sommes menacés pour le précieux zoophyte.

Dans le Levant comme en Amérique, dans l'Adriatique et à peu près de même sur les côtes de Tunisie, on remarque que

les bancs fournissent moins que jadis; et avant longtemps on sera obligé de se mettre à la recherche de nouvelles régions sous-marines à exploiter.

Encore la pêche se fait-elle le plus souvent avec des méthodes primitives, sans le scaphandre, et les bateaux qui draguent les éponges au fond de l'eau ne sont jamais que des voiliers; que serait-ce donc si l'on recourait pour cela à des vapeurs!

A bien des reprises et un peu partout, on a donné des détails sur la façon dont se pratique cette pêche; on a également décrit l'éponge, la vie de ce curieux zoophyte, et son apparence lorsqu'il est vivant ou lorsqu'il n'a subi aucune préparation; apparence et aussi consistance qui ne rappellent guère l'éponge dont nous nous servons pour la toilette.

Nous n'y reviendrons pas. Nous voudrions seulement que nos lecteurs pussent voir l'éponge bien vivante au fond de l'eau, sous la forme d'un corps ovoïde, gélatineux, dont la substance translucide mais noirâtre, ou tout au moins brun foncé, donne l'impression d'une masse molle qui serait enfermée dans une baudruche.

Les pêcheurs, armés de ce qu'on appelle la lunette d'eau, sorte de seau dont

le fond est fait d'une vitre, et qu'on plonge assez profondément, la reconnaissent bien, en dépit du dépôt superficiel de sable ou de vase qui la recouvre durant l'hiver.

C'est quand elle a un pied de circonférence, que l'éponge devient marchande, peut être livrée au commerce; mais les dragues les arrachent naturellement toutes au hasard, et un grand nombre sont ensuite rejetées à la mer et meurent sans pouvoir reprendre "racine". Nous employons ce mot qui est inexact et d'une façon absolue, car il s'agit d'un animal et non d'une plante; mais il répond bien à ce qui se passe, quand on rejette ainsi à la mer des morceaux d'éponge encore vivants. On peut parfaitement procéder au bouturage des éponges, et c'est une des méthodes auxquelles on a recours dans les fermes à éponges; c'est-à-dire dans les entreprises encore fort modestes, encore à leurs débuts, où l'on prétend faire de la culture d'éponges, de l'élevage, de la spongiculture, pour employer le mot savant.

En principe, la chose est tout à fait analogue à l'ostréiculture, mais les méthodes en sont fort différentes. Néanmoins, tout comme pour les huîtres (et avec cette particularité qu'on veut plutôt empêcher la disparition d'un être vivant, que développer certaines de ses qualités), il s'agit de créer une industrie nouvelle qui assurera la production d'éponges en aussi grande quantité qu'en pourront désirer tous ceux qui, dans le monde entier, font usage de cet objet; pour élever et multiplier ainsi l'éponge, des pares sont ou seront établis dans les régions reconnues favorables à la vie du précieux zoophyte.

Encore une fois, c'est une imitation des bouchots à moules et des pares à huîtres.

Pour les moules, pour les huîtres, on

recueille ce qu'on appelle le naissain, dont le nom est suffisamment caractéristique: ce sont des jeunes de taille minuscule, qui viennent se fixer sur des tuiles, sur des fagots de bois, sur des supports disposés par l'ostréiculteur ou le mytilculteur à leur intention.

Nous allons voir tout à l'heure qu'on peut à la rigueur procéder de même pour les jeunes, le naissain des éponges. Mais on a commencé par recourir au bouturage.

Celui-ci est basé sur la facilité avec laquelle chacun des morceaux d'une éponge bien vivante et en bon état, qu'on aura coupée en fragments, une fois mis en place, planté si l'on peut dire, dans de bonnes conditions, poussera et donnera peu à peu une éponge complète et en plein développement.

De tout temps, les pêcheurs d'éponge ont connu cette particularité, et Aristote l'avait signalée; et même on a constaté, mais bien plus tard, qu'on peut transplanter une éponge.

On l'enlève doucement de son support naturel, du point qu'elle a choisi pour vivre; et si on la replante ailleurs avec précaution, on s'aperçoit qu'elle se remet à vivre et à se développer comme si de rien n'était.

Voici une quarantaine d'années que les premiers bouturages ont été faits dans les environs de Trieste: il fallait sept années pour que les boutures se transformassent en éponges bonnes à cueillir et à vendre.

Les pêcheurs ignorants regardaient ces tentatives avec inquiétude; ils se figuraient que cela nuirait à leur industrie, et qu'on pourrait se procurer des éponges sans leur concours.

Tout au contraire, ils auraient dû comprendre qu'il faudrait toujours aller pêcher ces boutures devenues éponges, qui

étaient immergées par plusieurs mètres d'eau, et que, sans cette spongiculture, leur industrie même était destinée à disparaître par épuisement des bancs naturels d'éponges.

Depuis lors, d'autres expériences ont été exécutées, et l'on est assuré de pouvoir procéder à la culture des éponges, en prenant certaines précautions, en les descendant par exemple à une profondeur suffi-

giculateur qui saura s'y prendre ; une éponge de 4 pouces de diamètre en peut fournir plus de 400,000, qui, bien entendu, ne sont pas appelés à éclore tous dans de bonnes conditions.

La larve sortant de l'oeuf est d'abord toute ronde ; puis elle s'allonge et se met en voyage, cherchant le milieu propice à sa vie.

Généralement, au bout de cinq jours,



Le débarquement des éponges.

sante pour qu'elles ne soient pas incommodées par la lumière, etc.

Mais l'éponge se multiplie aussi, et naturellement par des oeufs ; elle peut donc fournir ce naissain qui alimentera ce que nous appellerons le troupeau des fermes à éponges.

Ces oeufs donnent naissance à des larves, et celles-ci se fixent ensuite dans les conditions qui leur semblent favorables à leur future existence, averties qu'elles en sont par l'instinct.

Les oeufs ne manqueront point au spon-

giculateur qui saura s'y prendre ; elle tombe au fond de l'eau, et vient se fixer soit sur des rochers, soit sur des coquilles.

Rapidement alors, l'animal devenu immuable se mettra à bourgeonner, et à former peu à peu l'éponge qui sera pêchée plus tard et répondra à nos divers besoins.

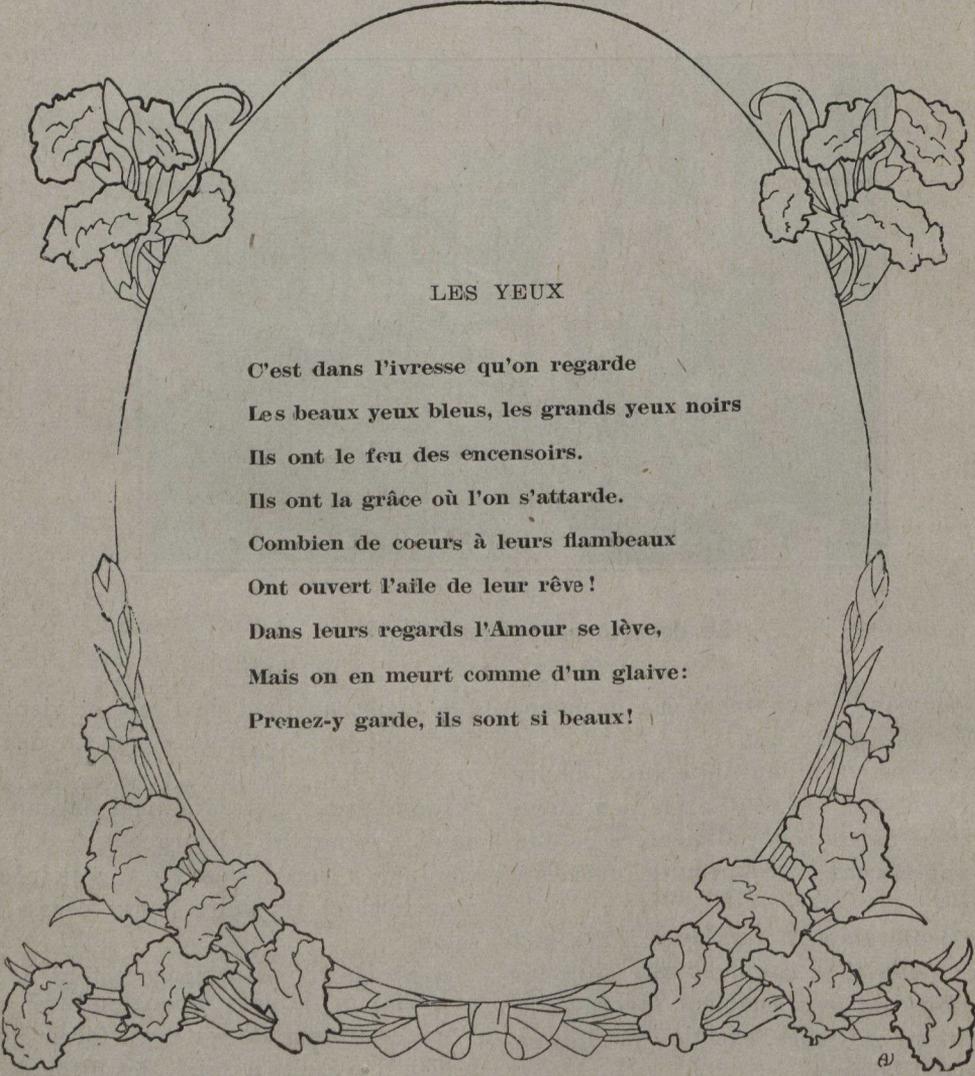
A vrai dire, on est encore tout à fait aux débuts de cette spongiculture, sous l'une ou l'autre de ses deux formes ; il y a bien des écoles à faire, des difficultés à surmonter pour élever les éponges, créer

des sortes de bancs artificiels.

Mais dès maintenant, en Tunisie, on a pris des mesures pour protéger les jeunes larves d'éponges, en leur ménageant des régions sous-marines où elles puissent

trouver le calme nécessaire à leur fixation, et aux débuts de leur existence.

Et grâce à ces efforts poursuivis méthodiquement, nous seron mis à l'abri de l'épuisement d'une richesse naturelle que nous dilapidions jusqu'ici sans compter.



LES YEUX

C'est dans l'ivresse qu'on regarde
 Les beaux yeux bleus, les grands yeux noirs
 Ils ont le feu des encensoirs.
 Ils ont la grâce où l'on s'attarde.
 Combien de coeurs à leurs flambeaux
 Ont ouvert l'aile de leur rêve!
 Dans leurs regards l'Amour se lève,
 Mais on en meurt comme d'un glaive:
 Prenez-y garde, ils sont si beaux!



UN PEU — DE — TOURISME

— § —
Par Jos Traveller

LE TOMBEAU DE CHRISTOPHE COLOMB

C'est à Séville, dans la magnifique cathédrale espagnole, que reposent pieusement conservés les restes de Christophe Colomb, le père du nouveau Continent Américain.

D'ardentes polémiques ont vraiment cherché à ternir la mémoire de l'illustre explorateur, et des rivalités sans nombre ont surgi lorsque l'histoire lui a finalement accordé la paternité de la grandiose découverte d'un monde nouveau.

Le temps, ce grand maître, s'est chargé de mettre au point toutes ces discussions, et le nom de Colomb rayonnera toujours majestueusement au-dessus de l'immense territoire, sur lequel il planta le premier le drapeau de la civilisation.

Chacun sait quelles furent les tribulations sans nombre de ce conquérant, et quelle prodigieuse dose d'énergie et de

volonté, il dispensa pour mener à bien une entreprise qui n'était taxée que de



chimère, par les envieux, les incrédules ou les ignorants.

L'histoire fourmille de cas semblables,

où les héros bafoués de leur vivant, ne recueillirent qu'une gloire posthume, et n'eurent pas le bonheur de voir eux-mêmes leurs efforts appréciés par leurs contemporains.

Au moins, l'Espagne a su reconnaître la valeur et le mérite de Christophe Colomb, en lui élevant à Séville un monument qui proclame bien haut sa gloire.

La gravure que nous donnons ici offre à nos lecteurs la vue de ce mausolée. Les statues qui portent le sarcophage représentent les Rois de Castille, d'Arragon, de Léon et de Navarre, rendant les honneurs royaux à celui dont la persévérance leur conquit un royaume.

Christophe Colomb mourut et fut inhumé à Valladolid en 1506. Son corps fut ensuite amené à Séville et plus tard à San Diego. De là il fut transporté à Cuba (Havane), mais à la suite de la guerre Hispano-Américaine, les restes de l'illustre explorateur furent à nouveau reconduits à Séville, où ils sont actuellement conservés.

— o —

UN COIN FORT CURIEUX DANS LES

ALPES

Les Alpes françaises offrent au touriste en quête de sensations nouvelles, un véritable champ de découvertes. La vallée du Rhône surtout, fourmille de coins pittoresques et de beautés naturelles qui charment le voyageur et retiennent son attention.

Sur les confins de la Suisse française, blotti dans un repli de montagne et bâti à

flanc de coteau, le coquet village de Champéry, captive surtout l'attention.

Il semblerait que dans ce petit pays aux sites pittoresques, une évolution spéciale a bouleversé les moeurs et les coutumes. Là, les femmes remplissent par elles-mêmes les fonctions qui sont en général dévolues aux hommes.

Le trio que représente notre gravure, prouvera que même dans leur costume, les



femmes ont adopté la mode masculine. Ce sont elles qui s'occupent des travaux agricoles, conduisent les chevaux et les montent "à califourchon", avec une maîtrise digne de nos cow-boys de l'ouest. Le costume qu'elles ont adopté facilite ce travail, quelquefois fort pénible, et qu'elles sont tenues d'accomplir, étant donné l'absence des maris engagés comme guides par les étrangers.

Leur aspect choque de prime abord, mais on s'y habitue fort vite; bien que leurs traits soient fortement accentués et hâlés par le grand air, ils sont générale-

ment très réguliers, et leurs corps développés par l'exercice offre des formes impeccables.

Leur chevelure est d'ordinaire fort belle et malgré leur singulier accoutrement, elles ne sont pas exemptes d'une certaine coquetterie, l'instinct féminin reprenant forcément le dessus.

—§—

LE PANTHEON DE GUANAJUATO

(MEXIQUE)

Une singulière coutume

En considérant cette curieuse photographie, due à la gracieuseté d'un globe-trotter, comme on serait tenté de suppo-



ser, de prime abord, que cette double théorie de nègres adossés aux murs de cette voûte, a été placée à dessein, dans le but de servir d'escorte ou de haie d'honneur à un puissant souverain.

Il y a bien quelque chose de vrai, mais

le "Maître" qui règne sans conteste sous ces voûtes, est le "Dieu de la mort", et ces gardes immobiles, et figés dans leurs attitudes sont ceux que sa volonté a soumis à ses lois.

Notre gravure représente en effet une voûte du Panthéon, ou cimetière de Guanajuato, au Mexique. Les personnages nègres sont des cadavres momifiés, rangés en file et appuyés le long des murs. L'aspect de ces souterrains garnis de personnages muets et rigides, dont les poses et les rictus affectent quelquefois des allures grotesques, a quelque chose de sinistre.

Ce panthéon exotique offre de nombreux points de ressemblance avec le "Campo Santo", de Gênes, ou "les catacombes de Rome"

—o—

LES CIGOGNES DE STRASBOURG

L'oiseau porte-bonheur

Pour le voyageur qui a parcouru la vallée du Rhin et la vieille Alsace, le nom de Strasbourg est inséparable de celui des cigognes.

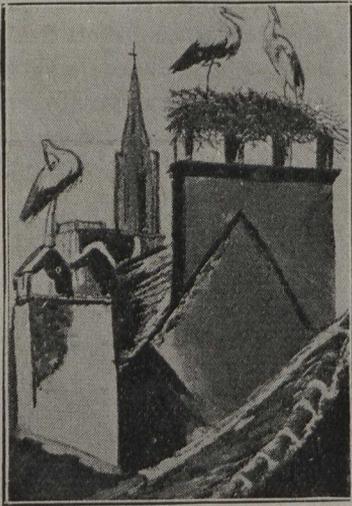
Ces gracieux oiseaux, dépeints par Lafontaine, et dont la pose héraldique a été si souvent reproduite dans les ornements les plus diverses, ont en effet adopté la ville de Strasbourg, comme centre de leurs émigrations estivales annuelles.

Tous les ans à la même époque, l'arrivée des gracieux messagers, est le signal de réjouissances pour les Strasbourgeois,

qui leur accordent communément le pouvoir d'attirer le bonheur sur la maison où elles construisent leurs nids.

Aussi, sont-elles l'objet de la plus grande sollicitude de la part des habitants, qui facilitent à ces fétiches nouveau modèle, tous les moyens de s'établir sur le toit de leurs domiciles respectifs

Des édits municipaux extrêmement sé-



vères, les protègent contre la méchanceté des gamins et la cigogne vit à Strasbourg comme vivent les pigeons à Venise.

La proximité du Rhin, très poissonneuse, est certainement la cause principale de l'arrêt des cigognes à Strasbourg, car on sait que ces oiseaux ne se nourrissent exclusivement que de petits poissons.

Vers la fin d'août, lorsque les premières brumes automnales tombent sur la ville, les cigognes se rassemblent, et toutes réunies s'envolent vers les cieux plus élevés de l'Afrique du Nord.

Leurs nids sont soigneusement conservés par les habitants de Strasbourg, dans

l'espoir que leurs porte-bonheur deviendront encore leurs pensionnaires, au cours de la saison suivante.

— o —

LES INVENTEURS DE LA MACHINE

A COUDRE

§

La première trace de la machine à coudre se trouve dans un brevet délivré en France le 14 février 1804, à Thomas Stone et John Henderson, domiciliés à Paris, mais évidemment étrangers ou d'origine étrangère. "Notre but, disaient les inventeurs, est d'exécuter par des moyens mécaniques les manoeuvres des doigts qui travaillaient avec l'aiguille." Leur machine tient et guide cette aiguille avec de petites tenailles qui s'ouvrent pour la lâcher et se ferment pour la retenir. Il est, du reste, très difficile de se rendre un compte exact du fonctionnement détaillé de la machine d'après le brevet; les explications qu'il contient sont incomplètes et confuses. Il faut ajouter que l'appareil resta à l'état de conception théorique.

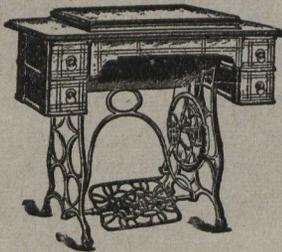
Ce fut seulement en 1830 que l'on vit fonctionner la première machine à coudre vraiment digne d'attention. Elle fut imaginée par un pauvre tailleur français, nommé Thimonnier, dont la vie, tout entière liée à sa découverte, mérite d'être racontée.

Barthélemy Thimonnier naquit à l'Arbresle (Rhône) en 1793. Il fit dans sa jeunesse quelques études au séminaire de

Saint-Jean; puis il devint tailleur à Amplepuis, où sa famille habitait depuis 1795.

Alors qu'il était encore très jeune, les fabricants de Tarare faisaient exécuter beaucoup de broderies au crochet dans les montagnes du Lyonnais. Thimonnier y trouva l'idée de la couture mécanique. Il sut imaginer une machine qui remplaçait la main de la brodeuse et s'appliquait aussi à la couture des vêtements.

En 1835, Thimonnier était à Saint-Etienne. Le tailleur ignorait les premiers éléments de la mécanique. Pendant quatre



années, il travailla à peine à la profession qui donnait le pain à sa famille, et passa presque tout son temps dans un pavillon isolé, attaché à une occupation mystérieuse.

Il néglige ses affaires, perd son crédit, se ruine, est traité de fou; peu lui importe! En 1839, il est maître de son idée; il a créé un outil. L'année suivante, il prend un brevet d'invention pour un "appareil à coudre mécaniquement".

A ce moment, un inspecteur des mines de la Loire, étant à Saint-Etienne, eut l'occasion de voir fonctionner cet appareil; il comprit l'importance de la découverte et emmena Thimonnier à Paris. En 1831, l'inventeur était mis par un entrepreneur à la tête d'un atelier de quatre-vingts machines à coudre, pour la confection des vêtements militaires.

BUSTE ET HANCHES

Une femme qui fait ses robes se heurte à la difficulté de l'ajustage sur elle-même et ne peut se voir le dos que dans un miroir.

Le Mannequin "Perfection" de Hall-Borchert



obvie à cette difficulté, évite les mécomptes et désappointements et rend le travail facile et satisfaisant. S'ajuste, s'allonge, s'amplifie, se réduit, se moule, suivant les mesures, de 50 façons différentes et peut s'adapter à toute longueur de robe désirée. Très facile à ajuster, ne se dérange jamais et dure la vie. Demandez notre livret illustré comprenant tous genres de mannequins avec les prix.

Hall-Borchert Dress Form Co. of Canada, Limited, 158m Bay St., Toronto, Can.

PEDICURE



Cors enlevés sans douleur. Traitement des ongles et ongles incarnés.

M. E. RATELLE

163 rue St-Denis
Près Ste-Catherine
Tel. Est 5345.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

GRAND DIEU! QUELLE AFFLICTION



Et dire qu'en trois minutes on peut faire disparaître n'importe quelle barbe tant dure et touffue qu'elle soit, aussi bien que tous les poils superflus du visage, du cou ou des bras, avec la RAZORINE du Dr Simon, Paris, France. Non seulement tous les poils et la barbe disparaissent en trois minutes, mais ils sont détruits totalement jusque dans leur racine, sans douleur, sans rougeur, sans irritation de la peau qui revient au même instant blanche, souple et veloutée.

Pour convaincre les incrédules, nous envoyons à tous ceux qui en font la demande un échantillon suffisant pour prouver son infailibilité. De plus, nous offrons \$50 de récompense pour une preuve d'insuccès. Pour en avoir il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cents, pour frais de poste en emballage, adressez

COOPER & Co.,

Dept. 7,

No 203 des Commissaires, - Montréal.

Prix du traitement complet, \$1.00.

CHARLES BERNIER

Architecte

70 RUE ST-JACQUES

Tél. Main 2319

479, rue St-Hubert. Tel. Est 4100

MONTREAL

Loin d'accepter les machines comme d'utiles auxiliaires, les ouvriers n'y voyaient à cette époque que de dangereux concurrents; et souvent l'émeute les brisait. La machine Thimonnier eut le sort de bien d'autres appareils; des ouvriers exaltés pénétrèrent dans l'atelier de l'inventeur et y mirent tout en pièces. Thimonnier fut obligée de fuir pour échapper à la fureur aveugle des assaillants. Quelques mois plus tard, il revint à Amplepuis.

En 1834, nouveau voyage à Paris. L'inventeur travaille à façon, comme ouvrier tailleur, avec sa machine à coudre et cherche des perfectionnements. Deux ans après, à bout de ressources, il reprend le chemin de son pays. Cette fois il fait le voyage à pied, sa machine sur le dos; et, pour vivre en route, il montre l'instrument en public, comme les petits Savoyards montraient autrefois leurs marmottes.

De retour à Amplepuis, Thimonnier construit des machines et en vend quelques-unes dans les environs; mais le nom de "couture mécanique" jetait une telle défaveur sur le système, que nulle industrie importante ne voulut l'adopter.

En 1845,—un brevet le constate—l'appareil Thimonnier en était arrivé à faire deux cents points à la minute. A cette époque, le tailleur s'associe avec M. Maguin, de Villefranche (Rhône). La maison a son siège dans cette ville; elle fabrique des machines au prix de cinquante francs (10 dollars).

Depuis cette époque, l'industrie des machines à coudre a bien prospéré et enrichi bien des fabricants alors que le nom même de Thimonnier est bien oublié.

Il en est ainsi pour bien des choses et c'est rarement celui qui fait le plus important travail qui est récompensé selon ses mérites.

FILLES ET FEMMES MAIGRES

Peu Favorisées de la Nature

C'est pour vous qu'a été inventé le **BUSTINOL** du Dr **SIMON** de PARIS, FRANCE.



Pour une fille ou une femme qui, de quelque manière qu'elle s'habille n'est jamais fashionable, et se sent toujours humiliée à cause de sa maigreur, le **BUSTINOL** est toute une révélation. Il transforme rapidement les poitrines plates, fait grossir les seins peu ou pas du tout développés, raffermir et remonte ceux qui sont atrophiés ou flétris par l'allaitement ou la maladie et assure à toutes une apparence superbe, une beauté

parfaite tout en améliorant la santé en générale.

Pour vous en convaincre il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de Poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

Adressez Dr **SIMON**, DEPT. 7, No 203 rue des Commissaires, Montréal.

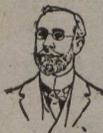
Toute correspondance et communication quelconque, strictement confidentielle. Les commandes, paquets ou lettres sont toujours expédiés de façon à ce que personne puisse en soupçonner le contenu.



Nos **DENTS** sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.

LA REVUE POPULAIRE
DE JUIN PUBLIERA DEUX ROMANS
COMPLETS.



EXAMEN DES YEUX GRATIS

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.



AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "peddlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

L'OR DU YUKON

On vient de calculer ce qui a été tiré d'or du Yukon depuis l'année 1897 jusqu'à 1912.

Cela s'élève à la somme totale de \$97,989,134. Sur ce montant, \$3,990,513 ont été payés au gouvernement fédéral comme droit régulier.

La production annuelle de l'or a varié assez sensiblement.

Les meilleures années ont été celles de 1902 et 1903 qui ont rapporté douze et dix millions.

En 1911-12, le rendement de l'or tombe à \$4,024,236.

— 0 —

Les plus grands musiciens du Japon sont des femmes. Plusieurs hommes se croiraient ridicules en jouant ou en chantant en société.



L'ONGUENT EXTIRPATEUR
DES CORS GARANTI
L. DE LIMBOURG,
(de Paris)
Pédicure Spécialiste.

Attaché au Service des RR.
Soeurs de l'Hôtel-Dieu et Principales Communautés Religieuses.

291 rue St-Denis 291. Phone Est 2109
Dépôt Générale pour l'Onguent Extirpateur des Cors
Garanti,

QUENNEVILLE & GUERIN,
90 rue Ste-Catherine Est, Montréal.

Exiger la signature sur chaque pot.

Prix: \$2.00 net. Envoie contre mandat poste.

LE TOMBEAU D'UN BRAVE

Sur la route de Fontainebleau, durant les beaux jours quantité de petits bourgeois, et de paisibles employés vont respirer l'air pur de la campagne et goûter la fraîcheur des bois. Quant aux heureux possesseurs d'automobiles, grisés par le vertige de la vitesse, ils filent, rapides, en plein soleil... Mais la plupart d'entre eux, aucun d'eux peut-être, ne remarquent ce tout petit enclos, au milieu duquel s'élève un monument très modeste et rongé par les mousses, qui porte cette inscription :

“Cy-git le coeur d'un vrai héros.

Dans la paix et sous les drapeaux

Il consacra toute sa vie

A bien servir son Dieu, son prince et sa
[patrie.

NOEL JOURDA DE VAUX,

Maréchal de France

Mort le 12 septembre 1788.

Le maréchal comte de Vaux entra au service en 1724.

Il passa par tous les grades, assista à dix-neuf sièges, dix combats, et quatre batailles, commanda en chef dans la Corse, et fit la conquête de l'île en 1769, “tout juste à temps pour que naquit le français Napoléon”.

L'Empereur lui-même, qui se repliait sur Paris, en 1814, ne remarqua pas plus que les promeneurs et les cavaliers d'aujourd'hui, la tombe de Noël Jourda de Vaux.

Et pourtant... à quatre pas de lui, au milieu des herbes et des ronces, amies des morts oubliés, reposait le conquérant de cette petite île qui devait donner naissance au vainqueur d'Iéna.

L'ILE MANITOULIN

La fameuse baie Georgienne dont il est si souvent question et qui est un des plus beaux endroits de villégiature du pays, contient à elle seule 30,000 îles.

Toutes ces îles n'ont pas naturellement la même importance, mais il en est une qui mérite une mention spéciale: c'est l'île “Manitoulin”.

C'est la plus grande du groupe, mesurant cent milles de longueur de l'est à l'ouest, et 40 milles dans sa plus grande largeur. Les sauvages la désignaient sous l'appellation de “l'île du Grand Esprit”, ce qui est à peu près la traduction de “Manitoulin”.

Les rives de cette île qui abonde en jolies baies, sont baignées par les eaux du lac Huron, du Chenal du Nord et de la baie Georgienne. Ajoutons que l'île Manitoulin est fort fréquentée par les amateurs de chasse et de pêche.

— o —

FOUILLES ARCHEOLOGIQUES

En pratiquant des excavations sous le mont Palatin, à Rome, on a mis à jour une piscine absolument intacte et qui remonte au temps de l'empereur Néron.

Elle paraît avoir servi autrefois de vivier où étaient élevés toutes sortes de poissons exotiques pour l'usage de la table impériale.

Cette découverte importante a été faite par le professeur Boni.

— o —

LE CAR ENGER 1913

Le public en est arrivé à une telle exigence à l'endroit des automobiles que chaque jour de nouvelles améliorations sont brevetées, et que leur application devient une source de satisfaction pour les promeneurs en même temps que de richesse pour les campagnes qui adoptent ces améliorations.

Or il arrive ceci que les anciennes compagnies de fabrication d'automobiles se refusent souvent à acquérir les nouveaux procédés, les nouvelles inventions qui les forceraient à mettre de côté leurs patentes actuelles et les entraîneraient à des dépenses très lourdes. Il se forme donc de nouvelles compagnies pour exploiter les brevets les plus récents, les plus perfectionnés, les plus simplifiés, puisque la simplification est la marque du perfectionnement.

Tel a été le cas pour la Compagnie

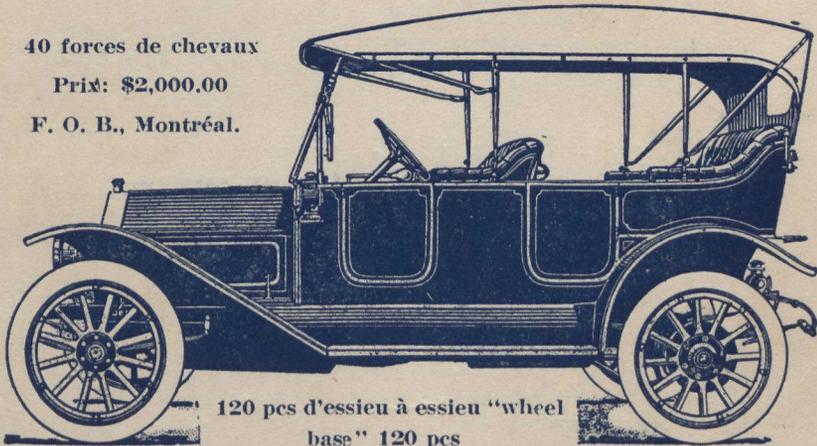
“Enger Motor Car”

de Cincinnati (Ohio).

40 forces de chevaux

Prix: \$2,000.00

F. O. B., Montréal.



120 pcs d'essieu à essieu "wheel
base" 120 pcs

Tout ce qui réunit le confort à la solidité; tout ce qui combine la solidité dans l'ensemble avec la simplicité dans le mécanisme est groupé dans le **CAR ENGER**.

Le modèle 1913 est actuellement sur le marché. Ses détails, sur lesquels nous reviendrons, produisent chez le connaisseur l'admiration: c'est la perfection. Allumage, Carburateur, Refroidissement, Embrayage, Transmission, Changement de Vitesse, Carrosserie, tout a été l'objet d'une étude attentive. La science et l'art, l'imagination et l'expérience, ont produit une perfection qui s'appelle le car "Enger"—garanti d'ailleurs par la Compagnie.

N'achetez pas votre car pour 1913 sans avoir pris les renseignements nécessaires sur le car Enger. Adressez-vous à

Ferd. Poirier, Jr., 200, Blvd. St-Laurent, Montréal, Qué.

Représentant pour la Province de Québec.

CIGARETTES DERBY



Des millions de
CIGARETTES
DERBY

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.

